Le Monde

NATIONAL GEOGRAPHIC

HISTOIRE & CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 121
NOVEMBRE
2025

AMÉRIQUE

AMÉRIQUE

UNE SI LONGUE HISTOIRE

& CARTOGRAPHIE
Du parchemin au GPS, une révolution

NOUVEAU

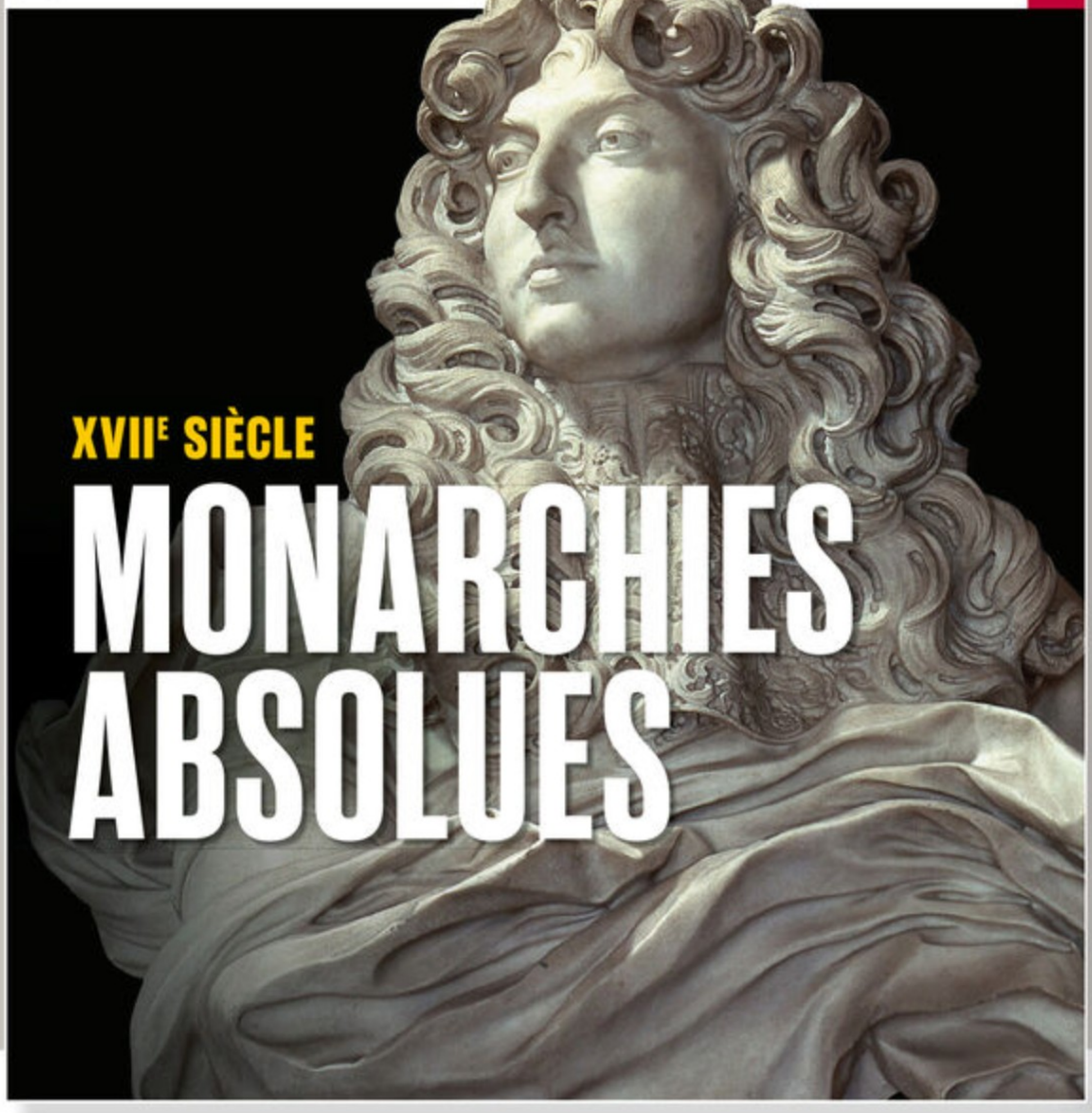
Le Monde

NATIONAL GEOGRAPHIC

HISTOIRE & CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

HORS-SÉRIE



XVII[E] SIÈCLE

MONARCHIES ABSOLUES

MONARCHIES ABSOLUES

UN HORS-SÉRIE DE 148 PAGES - **10,90 €**

CHEZ VOTRE **MARCHAND DE JOURNAUX**

SUR **BOUTIQUE-HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM**



Le Monde
NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE & CIVILISATIONS
NUMÉRO 121

BRIAN EVANS / ISTOCK

Le dossier

36 L'Amérique avant l'Amérique

- **Les origines.** Les récentes découvertes ont renouvelé le débat sur la date d'arrivée d'*Homo sapiens* sur ce continent, qui dévoile la richesse fascinante des cultures de ses premiers habitants. **ENTRETIEN AVEC CLAIRE ALIX**
- **Une galaxie de nations.** Un panorama des peuples autochtones est possible grâce aux grandes familles linguistiques. **PAR CYPRIEN MYCINSKI**
- **La hache de guerre est déterrée.** Si les Indiens furent longtemps les « méchants » de l'histoire, la recherche renouvelle son discours sur la conquête de l'Ouest grâce au point de vue amérindien. **PAR SOAZIG VILLERBU**
- **Le mythe du chef Seattle.** Histoire du vrai-faux discours de Si'ahl, qui a fait de ce chef une icône involontaire de l'écologie. **PAR ISABELLE MARRIER**

Les grands articles

18 La guerre des tranchées

Plongée dans un monde souterrain, où, entre les assauts, les soldats de 1914-1918 ont tenté de maintenir une normalité. **PAR STEPHEN BULL**

60 Charlemagne

Grâce à son biographe Éginhard, nous possédons un regard unique sur la vie privée de ce souverain hors norme. **PAR JULIA PAVÓN BENITO**

70 Delphes

Dans ce sanctuaire dédié à Apollon, les cités grecques et les riches particuliers multipliaient les offrandes. **PAR ÁNGEL CARLOS AGUAYO PÉREZ**

Pour les abonnés France métropolitaine, posé sur la 4e de couverture, une enveloppe Asmaée.

Les rubriques

6 **L'ACTUALITÉ**

10 **LE PERSONNAGE**
Ada Lovelace
Portrait de cette mathématicienne de génie, qui a posé les bases de la programmation informatique.

14 **L'ÉVÉNEMENT**
Les Aborigènes de Tasmanie
Au XIXe siècle, l'arrivée de colons britanniques en Australie aboutit à l'extinction des autochtones de l'île.

82 **L'AIR DU TEMPS**
Cartographier le monde
Objet rare et stratégique, la carte invite à un voyage à la fois imaginaire et géopolitique, à une époque où connaissance scientifique, commerce et conquête avancent de conserve.

88 **LES ANIMAUX DANS L'HISTOIRE**
Le bison
À la fin du XIXe siècle, cet animal d'Amérique est pratiquement décimé.

90 **LES LIVRES ET L'EXPOSITION**
96 **L'HISTOIRE EN SORTANT**
98 **LA QUESTION DES LECTEURS**



PORTRAIT DU CHEF CHEYENNE WOLF ROBE, SUR UNE PHOTOGRAPHIE DES SŒURS EMME ET MAYME GERHARD, EN 1904. *BIBLIOTHÈQUE DU CONGRÈS, WASHINGTON.*

© GERHARD SISTERS / LIBRARY OF CONGRESS

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

MALESHERBES PUBLICATIONS
67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :
Rédacteur en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Première secrétaire de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Directrice de la création : NATALIE BESSARD
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Réviseur : LAURENT COURCOUL
Ont collaboré à ce numéro : ÁNGEL CARLOS AGUAYO PÉREZ, CLAIRE ALIX, CHARLES-HENRI D'ANDIGNÉ, JEAN-JOËL BRÉGEON, SYLVIE BRIET, STEPHEN BULL, JORDI CANAL-SOLER, JEAN-LOUIS GOURAUD, FRANÇOIS KASBI, DIDIER LETT, CLAIRE L'HOËR, ISABELLE MARRIER, FERNANDO MARTÍN PESCADOR, CYPRIEN MYCINSKI, JULIA PAVÓN BENITO, GWENN RAMBAUD, KATIE THORNTON, SOAZIG VILLERBU.

Traduction : ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NELLY LHERMILLIER

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Secrétariat général : CATHERINE LEBEAU
Assistance de direction : JUDITH FRANÇOIS
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), RYM EL OUFIR (contrôleuse de gestion)

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH, FABIENNE COSTES (cheffes de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, BRYAN SILVA RODRIGUES

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), EMMANUELLE LEBRUN, MAGALI NOHALES, ROMANE PALCZEWSKI, LAËTITIA SO

Publicité : DAVID OGER (01 48 88 46 03)

Chargée d'édition web / événements : ORNELLA BLANC-MONALDI

Service relation abonnés : 67-69 avenue Pierre-Mendès-France
CS 21470, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04.
E-mail : serviceclient@histoire-et-civilisations.com
• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.
E-mail : abonne@edigroup.be
• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01.
E-mail : abonne@edigroup.ch

Directeur de la diffusion et de la production : XAVIER LOTH
Directrice des ventes : SABINE GUDE
Cheffe de produit : EMILY NAUTIN-DULIEU
Assistante commerciale : CHRISTINE KOCH (01 57 28 33 25)
Vente au numéro et relation diffuseur : Numéro vert 0 805 05 01 47

Promotion et communication :
ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL
Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2417-8764 (édition papier)
ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)
Commission paritaire : 0925K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO
Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

PEFC 10-31-1141 Certifié PEFC www.pefc-france.org

Origine du papier : Allemagne
Taux de fibres recyclées : 100 %
Ce magazine est imprimé chez AGIR GRAPHIC, certifié PEFC.
Eutrophisation : Ptot = 0,004 kg/t
Papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.

FR

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
Inspirer le désir de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES
JEAN N. CASE *Chairman*, TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*, WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL, MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY, GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E. PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT, ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE
PETER H. RAVEN *Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN, CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P. THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT
SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*, CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*, JEFF SCHNEIDER *Legal and Bussines Affairs*, JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS
GARY E. KNELL *Chairman*
JEAN A. CASE, RANDY FREER, KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH, LACHLAN MURDOCH, PETER RICE, FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING
YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice President*, ROSS GOLDBERG *Vice President of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER JONES, JENNIFER LIU, LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par **MALESHERBES PUBLICATIONS**
S.A. au capital de 868 050 euros
ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

GROUPE LE MONDE
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE
FRANCIS JOANNÈS

Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.

GRÈCE
SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée (VIIIe-IIIe s. av. J.-C.), notamment en Italie et en Gaule méridionale.

ÉGYPTE
PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études de Paris.

MOYEN ÂGE
DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris-Cité. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.





OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

L'Amérique, on le sait, a existé longtemps avant l'Amérique ! Quelle Amérique, d'ailleurs, les peuples autochtones du continent étant, dans leurs croyances et organisations, d'une **incroyable diversité** ? C'est une si longue histoire… au regard, en tout cas, de l'arrivée des colons européens, puis de la naissance des États-Unis il y a seulement 250 ans ! Mais, comparée à l'apparition d'*Homo sapiens* il y a environ 300 000 ans, c'est plus relatif. Le **peuplement de l'Amérique depuis l'Eurasie** remonte, en effet, à seulement 15 000 ans – peut-être 23 000 – avant notre ère. Il s'est effectué par le détroit de Béring, alors à sec. Mais pourquoi, se dira-t-on, n'a-t-il pas eu lieu plus tôt ? Une hypothèse est la présence dissuasive de **prédateurs terrifiants.** Comme l'« ours à face courte », quatre à cinq fois plus imposant que le grizzli actuel !

Il ne faut pas confondre non plus la « découverte » de ce continent avec sa « conquête ». La découverte, en effet, n'en est pas vraiment une, les échanges n'ayant jamais cessé de part et d'autre du détroit. En revanche, l'Amérique est longtemps restée **impénétrable et hostile** aux Européens ; ce qui peut expliquer pourquoi les Vikings n'ont pu s'y installer durablement.

Si les Amérindiens ne furent pas de « bons sauvages » fantasmés, la **conquête de l'Ouest,** spoliatrice, fut d'une extrême violence. La vision contemporaine, parfois idyllique, d'un monde indien imprégné de sagesse et ayant su vivre en harmonie avec la nature n'abolira jamais l'irréversible.

ARCHÉOLOGIE SCANDINAVE

L'autre visage des Vikings

Une statuette réaliste, datant du xe siècle, va permettre d'affiner notre connaissance sur l'apparence des Vikings, loin du stéréotype du guerrier blond à la pilosité sauvage…

Comment s'imagine-t-on un Viking ? Un guerrier costaud aux longs cheveux blonds, une crinière lui conférant un air sauvage, une barbe et une moustache, des yeux bleus perçants… L'imaginaire et le cinéma lui ont fabriqué une apparence dont on ignore à quoi elle ressemblait vraiment. Or, le premier portrait réaliste d'un homme viking vient d'être découvert ! Il reposait, oublié, dans les réserves du musée national du Danemark, à Copenhague.

Traits individuels

Il s'agit d'une petite figurine en ivoire de morse, haute de 3 cm et datant du xe siècle, une pièce d'un jeu de société dont l'image diffère sensiblement des stéréotypes : l'homme a les cheveux coupés à la nuque, et une raie centrale divise ses cheveux jusqu'au sommet de la tête. Il contraste avec les représentations existantes, figurées notamment sur des pièces de monnaie, qui ne montrent que des portraits sans caractéristiques individuelles. Cette statuette oubliée avait été découverte dans un tumulus dans le fjord d'Oslo, en Norvège, en 1796. Selon le conservateur du musée national du Danemark, Peter Pentz, l'opulence capillaire était un indice de richesse, et l'homme représenté est très soigné, avec une moustache et une barbe tressée : il pourrait s'agir du roi Harald à la Dent bleue, Harald Gormsson de son vrai nom, qui vécut de 911 à 985 et régna sur le Danemark, puis sur la Norvège – on pense qu'il doit son nom à ses dents gâtées ou à son goût pour les myrtilles !

Un peuple métissé

Les analyses génétiques avaient montré que les Vikings n'étaient pas tous blonds aux yeux bleus, et qu'ils ne provenaient pas tous de Scandinavie. Ainsi, une étude scientifique de 2020 avait séquencé l'ADN présent dans 442 ossements d'hommes, de femmes et d'enfants ayant vécu entre 750 et 1050, exhumés sur différents sites en Europe, jusqu'au Groenland. Les résultats avaient révélé que beaucoup étaient métissés, avaient les cheveux bruns et venaient également d'Europe de l'Est, des îles Britanniques, et même d'Asie ! La figurine de Copenhague complète en partie ce portrait. ■



CAMILLE BAS-WOHLERT / AFP

Figurine de Viking, découverte près d'Oslo. Malgré sa petitesse (3 cm), elle présente de nombreux détails, comme la moustache bien taillée. xe siècle. *Musée national du Danemark, Copenhague.*



Plongeurs remontant du chantier de fouilles sous-marines une statue au large d'Alexandrie, en août 2025.

KHALED DESOUKI / AFP

ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNE

Canope, la cité sortie des eaux

Une ville vieille de 2 000 ans, engloutie par la montée des eaux près d'Alexandrie, fait l'objet de fouilles sous-marines pour étudier un site resté jusqu'alors inexploré.

Au nord-est d'Alexandrie, les vestiges d'une cité engloutie, vieille de 2 000 ans, surgissent du fond des eaux : des statues hissées par des grues retrouvent l'air libre après avoir été immergées durant 1 200 ans. Le site, qui se trouve dans la baie d'Aboukir, correspondrait à une extension de l'ancienne cité de Canope, qui fut une ville importante de l'époque ptolémaïque puis romaine. Les Ptolémées régnèrent de 323 à 30 avant notre ère sur l'Égypte, avant que les Romains ne s'y installent pour six siècles environ. L'une des statues colossales qui ont été remontées représente un sphinx portant le cartouche de Ramsès II, et une autre, fragmentaire, figure un noble romain. L'opération, la première du genre depuis 25 ans, s'inscrit dans un projet national qui vise à développer la baie d'Aboukir.

Temples et habitations

Selon les plongeurs qui ont exploré le site, celui-ci recèle également des vestiges de lieux de culte et d'habitations, des ancres de pierre, un navire marchand, des bassins à poissons, tous ces objets datant surtout des époques ptolémaïque et romaine. Les autorités égyptiennes n'ont pas l'intention de remonter tous les objets à la surface, préservant ainsi le patrimoine subaquatique du pays.

La richesse du site laisse penser qu'il s'agissait d'une ville complète, celle de Canope, dont une partie a déjà été fouillée, comme d'autres endroits dans ce secteur, par l'archéologue français Franck Goddio. Cette cité réputée dans l'Antiquité aurait été fondée par des Spartiates de retour de Troie. En 391, l'évêque Théophile d'Alexandrie y installa un important monastère. Non loin de là, à Ménouthis, un temple clandestin d'Isis fut découvert vers 485. La ville ainsi que celle, voisine, d'Héraklion ont peu à peu été détruites par des tremblements de terre et par la montée des eaux. On prédit le même sort à une partie de l'agglomération d'Alexandrie, qui s'enfonce de plus de 3 mm par an. ■

ARCHÉOLOGIE PALÉOCHRÉTIENNE

La cathédrale sous les échoppes

Surprise à Vence, où une cathédrale du Ve siècle a été mise au jour là où on ne l'attendait pas : sous les halles marchandes, dont la réfection actuelle va intégrer la découverte.

À Vence, près de Nice, dans les Alpes-Maritimes, les vestiges d'une cathédrale paléochrétienne datant du Ve siècle, préservés dans un état de conservation exceptionnel, ont été découverts par hasard à l'occasion de la réfection des halles marchandes de la ville. C'est en démontant les sols que les archéologues ont eu la surprise de découvrir que le bâtiment suivait les formes d'une ancienne cathédrale. Jusqu'ici, les historiens imaginaient qu'elle se situait ailleurs, sous l'actuelle cathédrale, à une cinquantaine de mètres plus au nord.

L'édifice, de plan rectangulaire, occupe plus de 300 m², avec une nef longue d'une trentaine de mètres et large d'une quinzaine. Devant le mur de façade, une quarantaine de sépultures ont été mises au jour : des évêques, des chanoines ou des notables enterrés sous un toit de tuiles, comme cela se pratiquait jusqu'au Ve siècle. Également dégagé à l'extérieur de la cathédrale, un baptistère, qui était bâtiment clos à l'époque. La cuve baptismale est bien visible dans son état d'origine, qui n'a jamais été modifié, ce qui est rare : on y immergeait complètement les adultes prétendant au baptême.

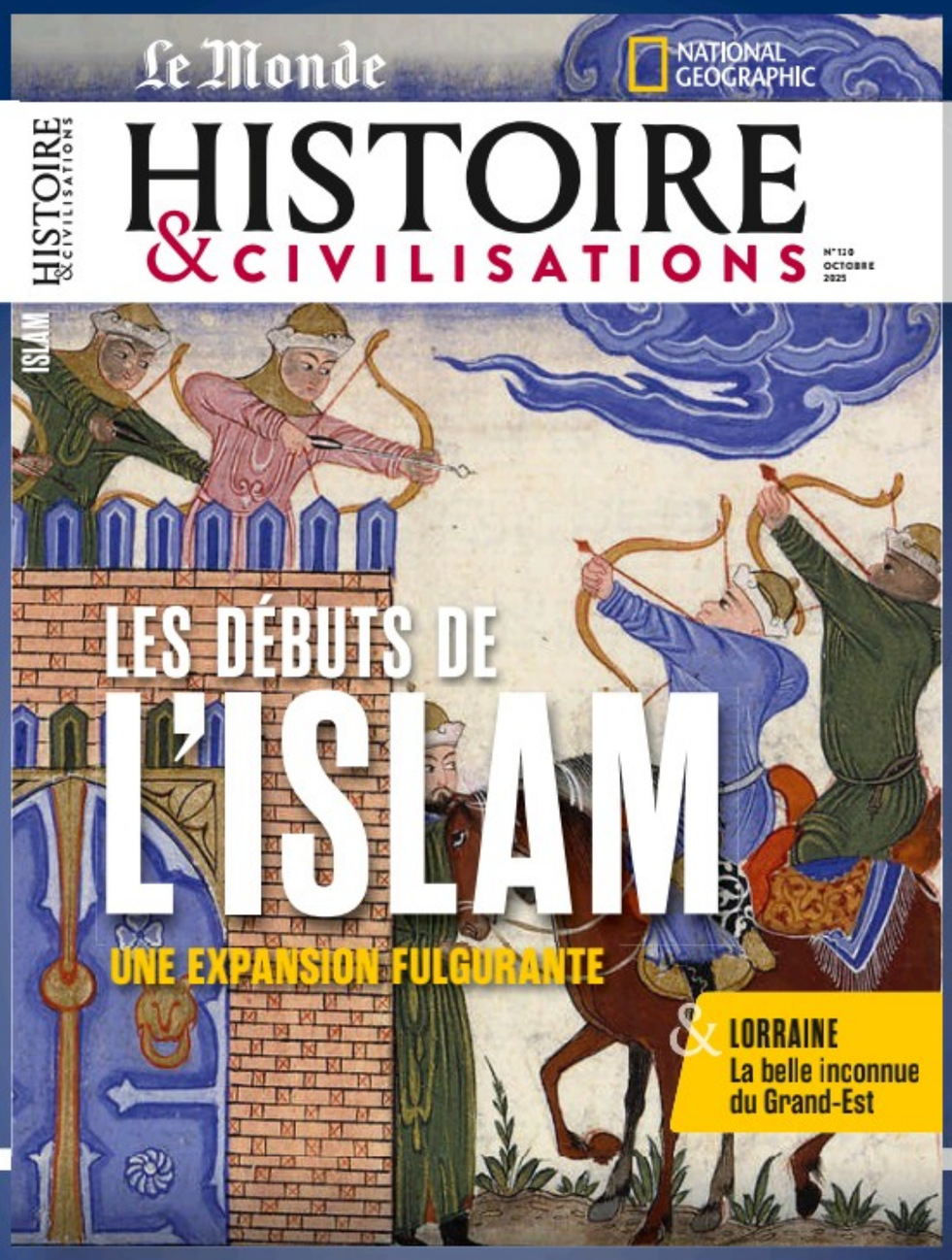
VINCENT-XAVIER MORVAN / AFP

Un témoin privilégié

Ces vestiges représentent des témoins de première main pour documenter l'implantation du christianisme en France, la région ayant joué un rôle majeur. Cette construction est peut-être liée à l'épiscopat de Severus, le premier évêque de Vence, dont l'existence est mentionnée en 439 dans des sources écrites. Les squelettes exhumés permettront peut-être d'identifier certains évêques. La cathédrale a été active du Ve au XIe siècle, époque où elle fut rasée.

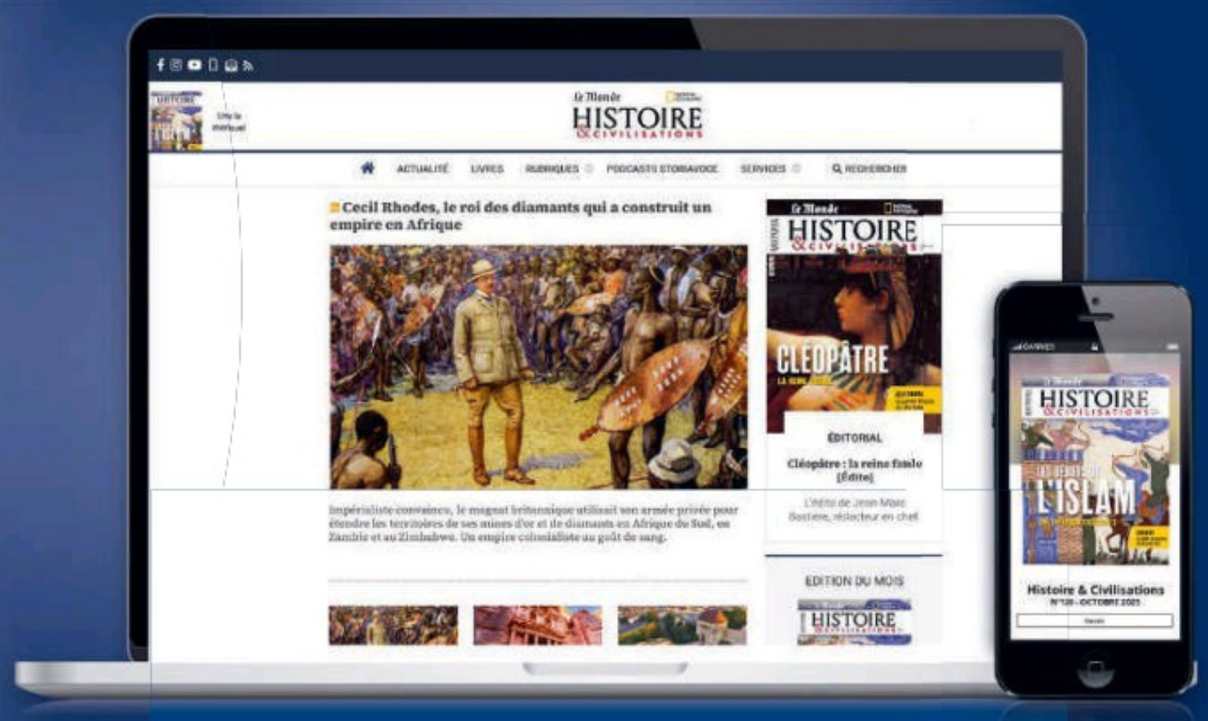
La municipalité a décidé d'inclure dans le projet de halles les fouilles, commencées en mars et supervisées par la Direction régionale des affaires culturelles, pour que le public puisse les visiter. Ainsi, la cuve baptismale, située à l'entrée du centre commercial, sera recouverte d'une plaque de verre. Les fondations de l'abside de la cathédrale seront aussi conservées. ■

Fouilles de la cathédrale paléochrétienne de Vence en juillet 2025, avec la cuve baptismale au premier plan.



ABONNEZ-VOUS

ET VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !



2 ANS (22 numéros) | **79 €** SEULEMENT — SOIT 10 NUMÉROS OFFERTS

> RETROUVEZ CHAQUE MOIS

Un voyage dans le temps : 100 pages pour se plonger dans les histoires du passé, découvrir un événement, une civilisation, une destinée.

Une expertise reconnue : historiens, universitaires, journalistes spécialisés… notre comité scientifique est composé de spécialistes de chaque période.

Une iconographie riche : grâce à une grande variété de dessins, photographies, cartes, reconstitutions, vous êtes transportés à travers les époques.

MES AVANTAGES NUMÉRIQUES

LE SITE HISTOIRE & CIVILISATIONS

Accès illimité à tous les contenus du site
www.histoire-et-civilisations.com

+

LE KIOSQUE NUMÉRIQUE

Accédez à vos numéros et à l'intégralité des archives du magazine

+

LA CHAÎNE STORIAVOCE

Un podcast d'Histoire & Civilisations

Accédez à plus de 500 podcasts dédiés à l'histoire sur la chaîne
storiavoce

Commandez par téléphone, c'est 100 % sécurisé !
01 48 88 51 04

HISTOIRE & CIVILISATIONS

OUI, JE M'ABONNE POUR :

À COMPLÉTER ET À RENVOYER AVEC VOTRE RÈGLEMENT PAR CHÈQUE à l'ordre d'Histoire & Civilisations à l'adresse suivante : Histoire & Civilisations – Service relations abonnés – 67/69 av. Pierre-Mendès-France – CS 21470 – 75212 Paris Cedex 13

☐ **2 ANS** (22 nos) pour **79 € SEULEMENT** au lieu de ~~151,80 €~~*
SOIT **48 % D'ÉCONOMIE ou 10 numéros offerts.**
95E19

☐ **1 AN** (11 nos) pour **44 € SEULEMENT** au lieu de ~~75,90 €~~*
SOIT **42 % D'ÉCONOMIE ou 4 numéros offerts.** 95E20

☐ M. ☐ Mme Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Tél. _____

E-mail _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) :
☐ des offres *d'Histoire & Civilisations* (avantages abonnés, découverte des hors-séries…)
☐ des offres des partenaires *d'Histoire & Civilisations*

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France, CS 11469, 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

* *Prix de vente au numéro.* Offre valable jusqu'au 31/01/2026, réservée à la France métropolitaine, pour un premier abonnement. Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter.

Ada Lovelace, la femme qui inventa l'informatique

À l'époque victorienne, cette mathématicienne de génie eut l'idée de programmer la « machine analytique » de Charles Babbage comme le seraient nos ordinateurs modernes.

La passion et le talent hérités

1815

Ada voit le jour, fille unique de l'union du poète anglais Lord Byron et de la riche héritière Annabella Milbanke.

1833

Le mathématicien Charles Babbage rencontre la jeune femme, dont il apprécie l'instruction et le talent.

1835

Ada épouse William King-Noel, huitième baron de King et futur comte de Lovelace, dont elle aura trois enfants.

1842

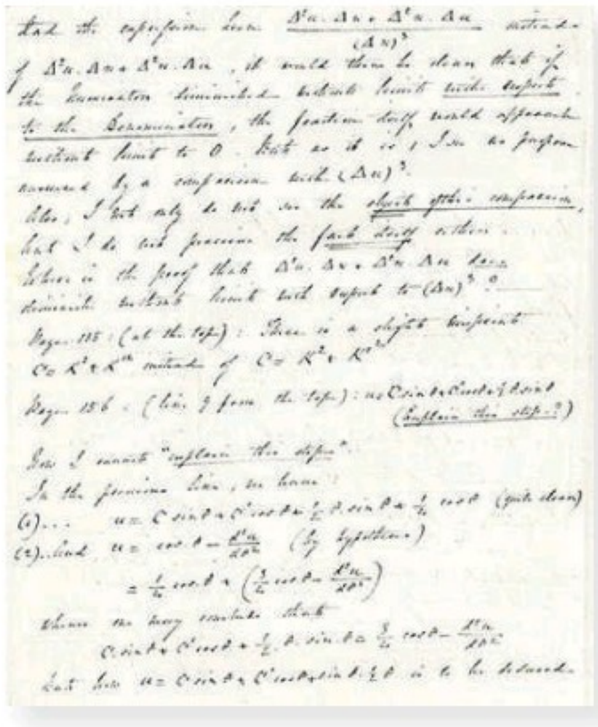
Traduisant un article sur la « machine analytique », Ada rédige des notes mentionnant le premier langage informatique.

1852

Ada succombe à un cancer du col de l'utérus. Elle est ensevelie à côté de son père, à Hucknall, en Angleterre.

Née Augusta Ada Byron en 1815, Ada Lovelace est le fruit des amours tumultueuses de l'érudite Anne Isabella, dite Annabella Milbanke — unique héritière d'une famille de l'aristocratie du nord-est de l'Angleterre — et de George Gordon Byron, dit Lord Byron — figure romantique majeure, dont le talent de poète n'eut d'égal que le goût pour les frasques amoureuses —, unis quelques mois plus tôt par les liens du mariage.

Ada conçut une véritable vénération pour son père, lequel lui resta pourtant étranger toute sa vie : depuis le berceau (d'où Annabella l'arracha pour fuir la brutalité du foyer conjugal et se réfugier dans une propriété familiale) jusqu'au décès du poète, huit ans plus tard. Celui-ci, poussé sur le chemin de l'exil par les dettes, s'est éteint dans une Grèce dont il aura chanté la guerre d'indépendance.



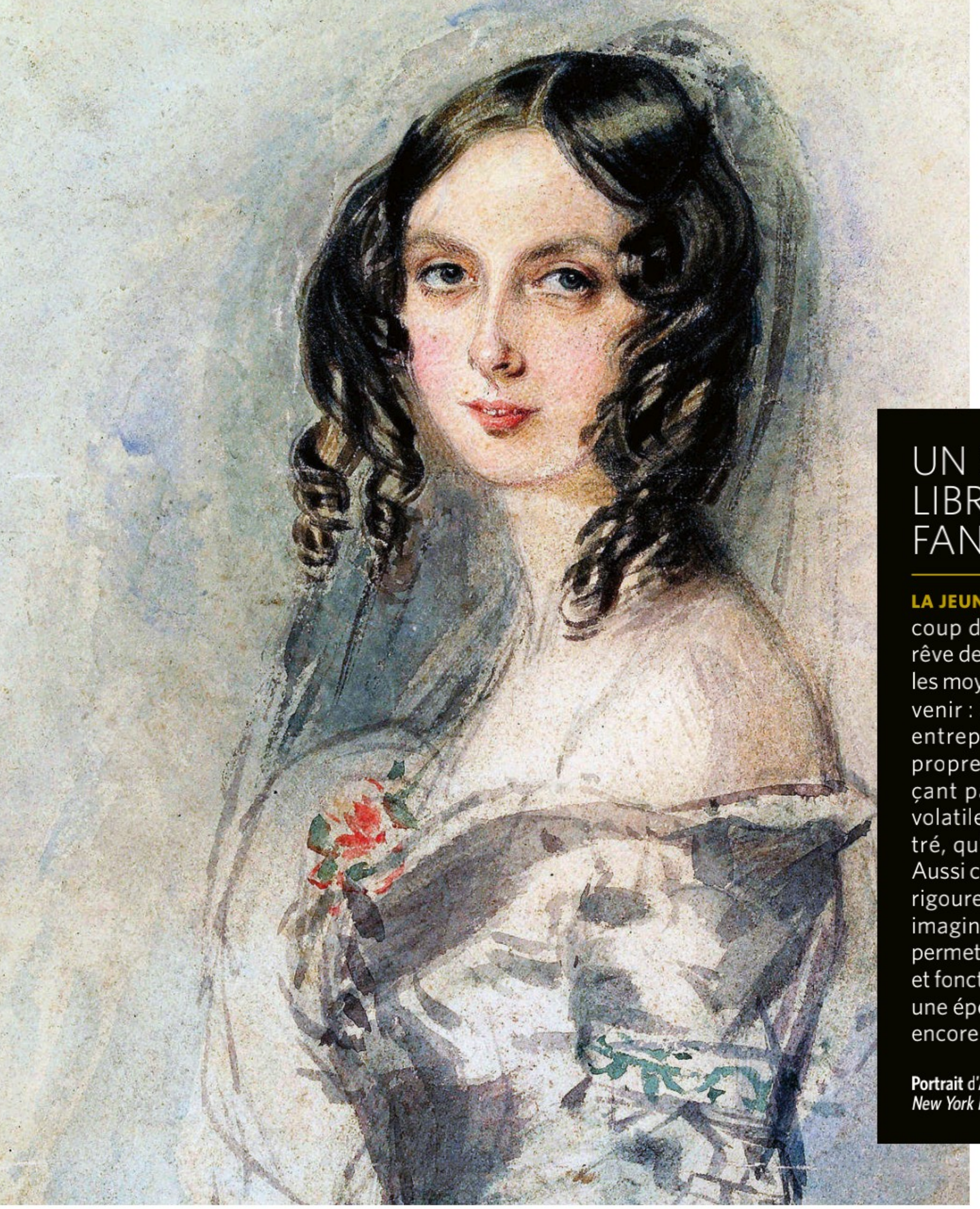
La mère d'Ada, femme instruite surnommée la « princesse des parallélogrammes » par son époux, faisait quant à elle figure d'exception à l'époque victorienne. Elle s'attacha à éloigner sa fille de la poésie romantique, qu'elle considérait comme la source de tous les vices, et lui enseigna elle-même les mathématiques, lorsque les plus grands savants de l'époque n'étaient pas disponibles pour s'en charger. Rien ne détourna Ada de sa passion pour les mathématiques : ni son mariage, en 1835, à 20 ans, avec William King-Noel — qui lui valut de passer à la postérité avec le titre de « comtesse de Lovelace » —, ni la naissance de ses trois enfants, entre 1836 et 1839.

La prodige et le mentor

C'est à l'âge de 17 ans qu'elle avait rencontré Charles Babbage, lequel en avait alors 41. Moins attirée par le commerce des courtisans que par la société des intellectuels, la jeune fille avait accompagné sa mère à une soirée mondaine : là, le grand mathématicien leur avait parlé de sa « machine à différences », conçue

Ada est le fruit des amours tumultueuses d'un poète tourmenté et d'une lady érudite.

Lettre d'Ada Lovelace à propos du calcul différentiel.
ALAMY / ACI



UN ESPRIT LIBRE ET FANTASQUE

LA JEUNE ADA, comme beaucoup d'enfants, caressait le rêve de voler, et elle se donna les moyens rationnels d'y parvenir : à l'âge de 12 ans, elle entreprit de construire ses propres ailes, en commençant par étudier celles des volatiles dans un traité illustré, qu'elle intitula *Flyology*. Aussi créative que son père et rigoureuse que sa mère, elle imagina une machine qui lui permettrait de réaliser ce rêve et fonctionnerait à la vapeur, à une époque où l'on s'éclairait encore à la bougie.

Portrait d'Ada Lovelace, 1835.
New York Public Library.

IAN DAGNALL COMPUTING / ALAMY / ACI

pour automatiser certains types de calculs. Dès le surlendemain, les deux femmes étaient conviées chez l'inventeur pour consulter les plans, qui avaient éveillé l'intérêt d'Ada, et pour admirer le prototype de 75 cm, qui devait servir de modèle à sa savante construction en bronze et en acier. La jeune Ada avait immédiatement compris le fonctionnement et l'enjeu de cette machine à calculer, contrairement aux membres de la haute société auxquels Charles Babbage aimait à vanter sa création. Ceux-là n'y voyaient, pour la plupart, qu'une astucieuse invention digne d'un cabinet de curiosités – bien que l'on trouvât parmi eux de grands hommes de sciences et de lettres, comme Charles Darwin et Charles Dickens. C'est ainsi que se noua une longue relation de partenariat intellectuel entre cette prodige des mathématiques et un mentor avec lequel elle ne tarderait pas à rivaliser de génie.

Un an après avoir dévoilé à Ada son projet de « machine à différences », une calculatrice qui ne dépasserait jamais le stade de prototype, Babbage réfléchissait déjà à sa nouvelle invention : la « machine analytique », qui fonctionnerait comme un proto-ordinateur. Plus imposante que la précédente, elle ne serait plus actionnée avec fracas par une manivelle, mais équipée de turbines à vapeur, qui lui conféreraient la taille d'une locomotive ; plus puissante et plus sophistiquée, elle ajouterait aux simples fonctions de calcul celles de mémorisation et de réutilisation des résultats successifs pour résoudre des équations de plus

Diagram for the computation by the Engine of the Numbers of Bernoulli. See Note G. (page 722 *et seq.*)

Number of Operation.	Nature of Operation.	Variables acted upon.	Variables receiving results.	Indication of change in the value on any Variable.	Statement of Results.	Data.			Working Variables.									Result Variables.		
						$^1V_1$ 0 0 0 1 [1]	$^1V_2$ 0 0 0 2 [2]	$^1V_3$ 0 0 0 4 [n]	$^0V_4$ 0 0 0 0 [ ]	$^0V_5$ 0 0 0 0 [ ]	$^0V_6$ 0 0 0 0 [ ]	$^0V_7$ 0 0 0 0 [ ]	$^0V_8$ 0 0 0 0 [ ]	$^0V_9$ 0 0 0 0 [ ]	$^0V_{10}$ 0 0 0 0 [ ]	$^0V_{11}$ 0 0 0 0 [ ]	$^0V_{12}$ 0 0 0 0 [ ]	$^0V_{13}$ ..... 0 0 0 0 [ ]	$^1V_{21}$ B_1 in a decimal fraction. [B_1]	$^1V_{22}$ B_3 in a decimal fraction. [B_3]	$^1V_{23}$ B_5 in a decimal fraction. [B_5]
1	×	$^1V_2 \times {}^1V_3$	$^1V_4, {}^1V_5, {}^1V_6$	$\left\{ {}^1V_2 = {}^1V_2 \atop {}^1V_3 = {}^1V_3 \right\}$	$= 2n$	...	2	n	$2n$	$2n$	$2n$										
2	−	$^1V_4 - {}^1V_1$	$^2V_4$	$\left\{ {}^1V_4 = {}^2V_4 \atop {}^1V_1 = {}^1V_1 \right\}$	$= 2n-1$	1	...	...	$2n-1$												
3	+	$^1V_5 + {}^1V_1$	$^2V_5$	$\left\{ {}^1V_5 = {}^2V_5 \atop {}^1V_1 = {}^1V_1 \right\}$	$= 2n+1$	1	...	...	...	$2n+1$											
4	÷	$^2V_5 \div {}^2V_4$	$^1V_{11}$	$\left\{ {}^2V_5 = {}^0V_5 \atop {}^2V_4 = {}^0V_4 \right\}$	$= \frac{2n-1}{2n+1}$	...	...	...	0	0	...	...	...	...	...	$\frac{2n-1}{2n+1}$					
5	÷	$^1V_{11} \div {}^1V_2$	$^2V_{11}$	$\left\{ {}^1V_{11} = {}^2V_{11} \atop {}^1V_2 = {}^1V_2 \right\}$	$= \frac{1}{2} \cdot \frac{2n-1}{2n+1}$	...	2	...	...	...	...	...	...	...	...	$\frac{1}{2} \cdot \frac{2n-1}{2n+1}$					
6	−	$^0V_{13} - {}^2V_{11}$	$^1V_{12}$	$\left\{ {}^2V_{11} = {}^0V_{11} \atop {}^0V_{13} = {}^1V_{13} \right\}$	$= -\frac{1}{2} \cdot \frac{2n-1}{2n+1} = A_0$	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	0	.....	$-\frac{1}{2} \cdot \frac{2n-1}{2n+1} = A_0$			
7	−	$^1V_3 - {}^1V_1$	$^1V_{10}$	$\left\{ {}^1V_3 = {}^1V_3 \atop {}^1V_1 = {}^1V_1 \right\}$	$= n-1\ (=3)$	1	...	n	...	...	...	...	...	...	$n-1$						
8	+	$^1V_2 + {}^0V_7$	$^1V_7$	$\left\{ {}^1V_2 = {}^1V_2 \atop {}^0V_7 = {}^1V_7 \right\}$	$= 2+0=2$	...	2	...	...	...	...	2									
9	÷	$^1V_6 \div {}^1V_7$	$^3V_{11}$	$\left\{ {}^1V_6 = {}^1V_6 \atop {}^0V_{11} = {}^3V_{11} \right\}$	$= \frac{2n}{2} = A_1$	...	...	...	...	...	$2n$	2	...	...	...	$\frac{2n}{2} = A_1$					
10	×	$^1V_{21} \times {}^3V_{11}$	$^1V_{12}$	$\left\{ {}^1V_{21} = {}^1V_{21} \atop {}^3V_{11} = {}^3V_{11} \right\}$	$= B_1 \cdot \frac{2n}{2} = B_1 A_1$	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	$\frac{2n}{2} = A_1$	$B_1 \cdot \frac{2n}{2} = B_1 A_1$	.....	B_1		
11	+	$^1V_{12} + {}^1V_{13}$	$^2V_{13}$	$\left\{ {}^1V_{12} = {}^0V_{12} \atop {}^1V_{13} = {}^2V_{13} \right\}$	$= -\frac{1}{2} \cdot \frac{2n-1}{2n+1} + B_1 \cdot \frac{2n}{2}$ ...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	.....	0	$\left\{ -\frac{1}{2} \cdot \frac{2n-1}{2n+1} + B_1 \cdot \frac{2n}{2} \right\}$			
12	−	$^1V_{10} - {}^1V_1$	$^2V_{10}$	$\left\{ {}^1V_{10} = {}^2V_{10} \atop {}^1V_1 = {}^1V_1 \right\}$	$= n-2\ (=2)$	1	...	...	...	...	...	...	...	...	$n-2$						
13	−	$^1V_6 - {}^1V_1$	$^2V_6$	$\left\{ {}^1V_6 = {}^2V_6 \atop {}^1V_1 = {}^1V_1 \right\}$	$= 2n-1$	1	...	...	...	...	$2n-1$										
14	+	$^1V_1 + {}^1V_7$	$^2V_7$	$\left\{ {}^1V_1 = {}^1V_1 \atop {}^1V_7 = {}^2V_7 \right\}$	$= 2+1=3$	1	...	...	...	...	...	3									
15	÷	$^2V_6 \div {}^2V_7$	$^1V_8$	$\left\{ {}^2V_6 = {}^2V_6 \atop {}^2V_7 = {}^2V_7 \right\}$	$= \frac{2n-1}{3}$	...	...	...	...	...	$2n-1$	3	$\frac{2n-1}{3}$								
16	×	$^1V_8 \times {}^3V_{11}$	$^4V_{11}$	$\left\{ {}^1V_8 = {}^0V_8 \atop {}^3V_{11} = {}^4V_{11} \right\}$	$= \frac{2n}{2} \cdot \frac{2n-1}{3}$	...	...	...	...	...	...	...	0	...	...	$\frac{2n}{2} \cdot \frac{2n-1}{3}$					
17	−	$^2V_6 - {}^1V_1$	$^3V_6$	$\left\{ {}^2V_6 = {}^3V_6 \atop {}^1V_1 = {}^1V_1 \right\}$	$= 2n-2$	1	...	...	...	...	$2n-2$										
18	+	$^1V_1 + {}^2V_7$	$^3V_7$	$\left\{ {}^2V_7 = {}^3V_7 \atop {}^1V_1 = {}^1V_1 \right\}$	$= 3+1=4$	1	...	...	...	...	...	4									
19	÷	$^3V_6 \div {}^3V_7$	$^1V_9$	$\left\{ {}^3V_6 = {}^3V_6 \atop {}^3V_7 = {}^3V_7 \right\}$	$= \frac{2n-2}{4}$	...	...	...	...	...	$2n-2$	4	...	$\frac{2n-2}{4}$	...	$\left\{ \frac{2n}{2} \cdot \frac{2n-1}{3} \cdot \frac{2n-2}{3} \right\} = A_3$					
20					$\frac{\nu-2}{4} = A_3$	...	...	...	...	...	...	...	...	0							
21					$\frac{2n-2}{3} = B_3 A_3$	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	0	$B_1 A_3$	.....	.....	B_3	
22					A_3	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	.....	0	$\left\{ A_3 + B_1 A_1 + B_3 A_3 \right\}$			
23					.....	1	...	...	...	...	...	...	...	...	$n-3$						

Here follows a repetition of Operations thirteen to twenty-three.

24					.....	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	.....	.....	.....	.....	.....	.....
25	+	1	1	[illegible]	$= 5$	1	...	$n+1$	...	...	0	0									

$^5V_6 = {}^0V_6$ by a Variable-card.
$^5V_7 = {}^0V_7$ by a Variable card.

LA NOTE G. Tableau illustrant l'algorithme conçu pour calculer les nombres de Bernoulli, publié dans l'une des notes d'Ada sur la machine analytique.

ALAMY / ACI

en plus compliquées. Soufflée par Ada, l'idée d'introduire ces boucles aujourd'hui qualifiées de « récursives », qui feraient « se mordre la queue » à la machine, comme le disait Babbage, représenta un saut conceptuel dans les travaux de l'inventeur, doublé d'un jalon dans la préhistoire de l'informatique. Ada suivit de près l'avancement des travaux de son aîné, convaincue de leur potentiel révolutionnaire. Dans l'espoir d'attirer l'attention de nouveaux mécènes dans leur propre pays, elle entreprit, en 1842, de traduire un article publié en français – alors langue véhiculaire des sciences – par le mathématicien et futur Premier ministre du royaume d'Italie, Louis-Frédéric Ménabréa, et intitulé « Notions sur la machine analytique de M. Charles Babbage ». Mais sa plume, inspirée par le sujet, ne s'arrêta pas là : elle l'augmenta de ses propres notes de traduction, pratiquement trois fois plus longues que le texte source.

La dernière de ces sept « Notes de la traductrice » *(Notes by the translator)*, ordonnées de A à G, décrivait l'hypothétique machine avec bien plus de précision encore que ne l'avait fait l'Italien lui-même. Cette note G faisait référence au métier à tisser Jacquard, qui avait révolutionné l'industrie textile au XIX[e] siècle en remplaçant les tisserands par des cartons perforés pour n'actionner que les crochets nécessaires à effectuer le motif choisi, automatisant et accélérant ainsi la production de motifs complexes.

L'ÉCHO DES NOTES

« PLUS JE LIS VOS NOTES, plus j'en suis surpris, et je regrette de n'avoir pas exploré plus tôt un filon aussi riche du métal le plus noble », écrivit Babbage à Ada, impressionné par la perspective que la scientifique donnait aux potentialités de sa propre machine.

Photographie de Charles Babbage, dans les années 1860.



ALAMY / ACI

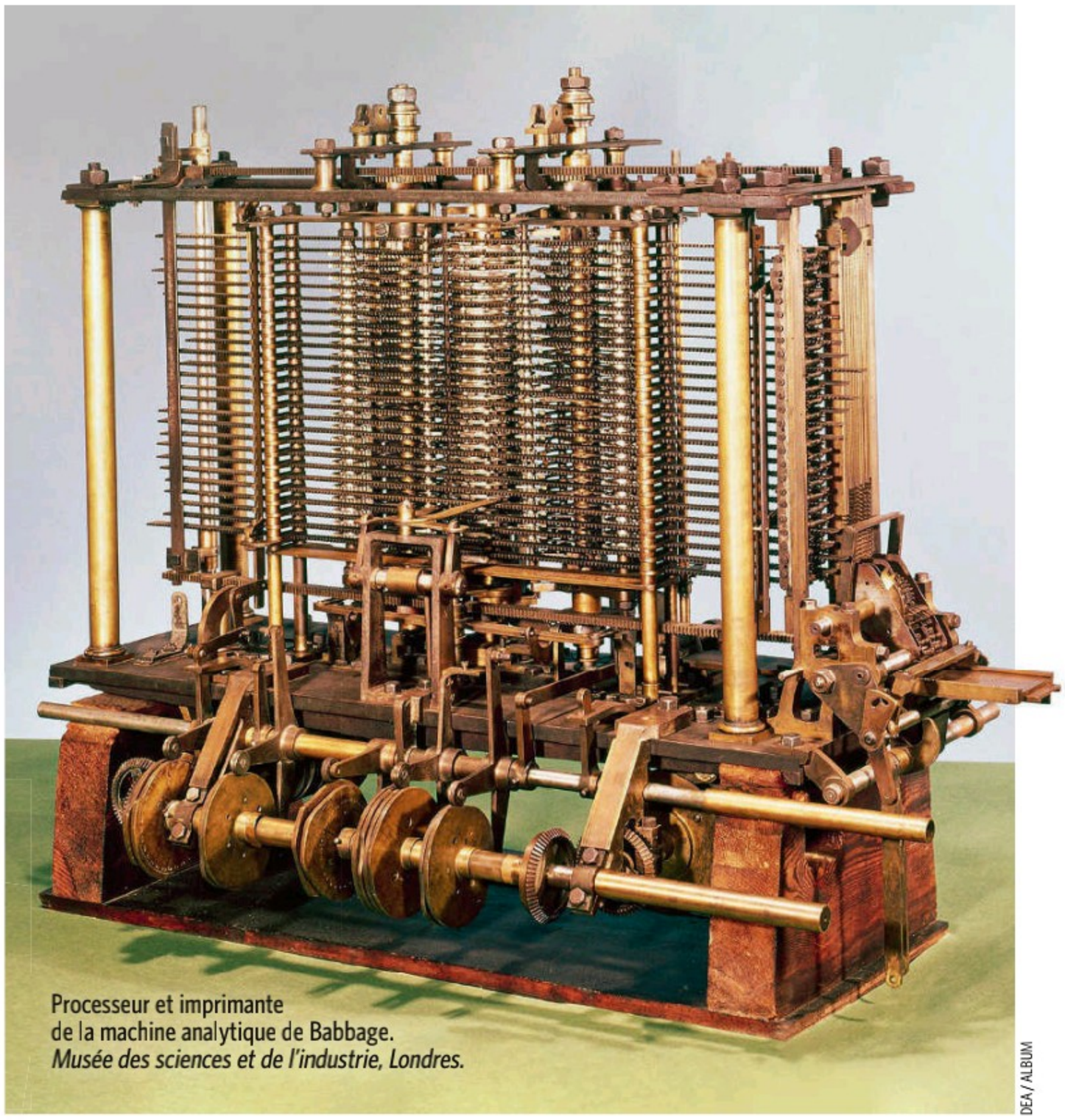
L'ANCÊTRE DE L'ORDINATEUR

LA MACHINE ANALYTIQUE fonctionnait à la vapeur et comportait quatre parties : une entrée de données et d'instructions par lecture de cartes perforées, une mémoire sous forme de disques empilés pour stocker les résultats intermédiaires (jusqu'à 1000 nombres de 50 chiffres chacun), un organe de calcul pour effectuer les opérations à la façon d'un processeur moderne, et une imprimante pour transmettre les résultats sur du papier ou des cartes perforées.



BRIDGEMAN / ACI

Cartons perforés du métier Jacquard.



DEA / ALBUM

Processeur et imprimante de la machine analytique de Babbage. *Musée des sciences et de l'industrie, Londres.*

Cette même technologie donnerait ainsi la possibilité de « [tisser] des motifs algébriques comme le métier Jacquard tisse des fleurs et des feuilles », expliquait la traductrice. Dans cette fameuse note, on apprenait en effet que la lecture de tels cartons permettrait à cette invention de calculer une suite de nombres rationnels de grande utilité dans l'analyse mathématique, appelés nombres de Bernoulli, en exécutant des instructions transmises dans une sorte de code binaire – comme les ordinateurs exécuteraient plus tard des algorithmes.

Scientifique visionnaire

C'est ainsi qu'Ada, bien avant l'avènement de l'informatique, eut l'idée de programmer une machine dont elle n'avait encore rien vu d'autre que les plans. À la différence de Charles Babbage, Ada pressentait que l'intérêt de cette invention ne se limiterait pas à résoudre des équations, aussi complexes fussent-elles. Étant d'avis que les variables pourraient être d'autres caractères que des chiffres, par exemple des lettres ou des notes de musique, elle présageait déjà un avenir où l'imagination humaine trouverait dans ces machines un partenaire sur lequel s'appuyer.

Trait d'union entre l'esprit scientifique de sa mère et la sensibilité artistique de son père, l'œuvre d'Ada mêle ainsi des recherches pointues sur le fonctionnement de nouvelles technologies à des méditations lyriques sur la mécanisation de nos sociétés. En aspirant à créer une « science poétique », cette comtesse, aussi éprise de poésie que de mathématiques, n'eut guère de peine à appréhender la nature abstraite d'une autre science, que l'on qualifierait plus tard d'informatique. La « machine analytique » ne fut jamais construite du vivant d'Ada Lovelace (qui succomba à l'âge de 36 ans à un cancer du col de l'utérus), ni même de son inventeur, qui lui survécut de presque 20 ans.

En hommage à cette pionnière de l'informatique, un langage de programmation, utilisé jusqu'à nos jours dans des technologies modernes comme les transports ferroviaires ou l'aéronautique, fut baptisé « Ada », en 1979, par le ministère américain de la Défense, plus d'un siècle après la mise au point de son ancêtre par une lady britannique. ■

KATIE THORNTON
JOURNALISTE

Pour en savoir plus

ESSAI
Ada ou la beauté des nombres
C. Dufour, Le Livre de Poche, 2021.



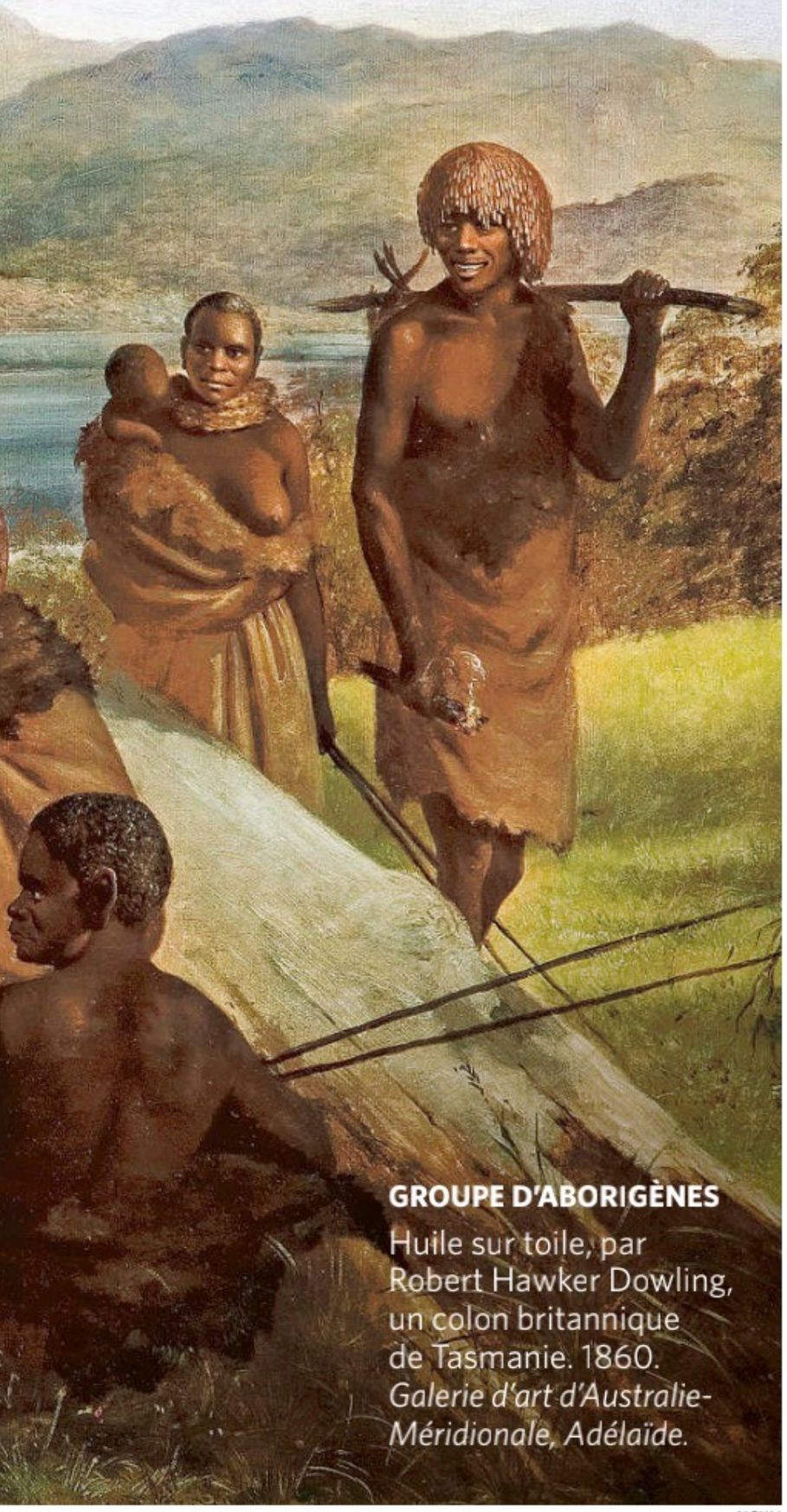
Aborigènes de Tasmanie, histoire d'une tragédie

L'arrivée des colons britanniques au sud de l'Australie aboutit, en quelques décennies, à la déportation du peuple aborigène et à l'extinction de son patrimoine culturel.

Quand les Britanniques débarquent en Tasmanie en 1803, entre 3 000 et 10 000 Aborigènes vivent sur cette île au sud de l'Australie. Le dernier représentant de ce peuple (une femme, appelée Truganini) mourra en 1876, soit moins d'un siècle plus tard. Les assassinats, les guerres, et surtout les maladies auront anéanti intégralement cette population autochtone, dans ce qui a souvent été qualifié de génocide.

Aux yeux des colons, ces individus étaient dépourvus de gouvernement, de culture et de religion et, par conséquent, étaient trop sauvages et trop primitifs pour prétendre à un quelconque droit à la terre sur laquelle ils vivaient depuis 8 000 ans. C'est donc pour s'emparer de leurs terres que les colons les tuent initialement. Et lorsque les navires de baleiniers ou de chasseurs de phoques accostent sur l'île, les marins, qui ont passé de longs mois en mer, traitent les Aborigènes avec une violence extrême, attaquant les campements, tuant les hommes, violant et exploitant les femmes.

Ces conflits provoquent ladite « Guerre noire » *(Black War)*, qui se déroule de 1828 à 1832. Les colons britanniques s'approprient par la force les meilleures terres de l'île, et de nombreux Aborigènes se réfugient dans l'arrière-pays montagneux et broussailleux, d'où ils combattent les envahisseurs en menant une guérilla. Les combats



GROUPE D'ABORIGÈNES
Huile sur toile, par Robert Hawker Dowling, un colon britannique de Tasmanie. 1860. *Galerie d'art d'Australie-Méridionale, Adélaïde.*

ALBUM



BRIDGEMAN / ACI

Route suivie par Abel Tasman, premier Européen à avoir exploré la Tasmanie en 1642. Carte du XIXe siècle.

DES PIERRES ET DES LANCES

UNE PREMIÈRE RENCONTRE entre Européens et Aborigènes tasmaniens a lieu en 1772, quand Marc-Joseph Marion-Dufresne, marin français, débarque sur l'île. Après un premier contact amical avec un groupe d'une quarantaine d'individus, ces derniers prennent peur et attaquent avec des pierres et des lances ; les Français répondent avec des armes à feu, blessant plusieurs autochtones et tuant au moins l'un d'entre eux.

font des morts dans les deux camps, mais davantage chez les autochtones, qui n'ont pas d'armes à feu. En 1830, George Arthur, le vice-gouverneur responsable de l'île, instaure la loi martiale dans les territoires colonisés, accordant ainsi l'impunité aux propriétaires qui tuent les Aborigènes, puisque ces derniers sont considérés comme des ennemis du gouvernement. Si 362 assassinats sont enregistrés entre 1803 et 1835, on estime qu'il y en a plutôt eu entre 500 et 600.

Opération « Ligne noire »

Les autorités projettent de capturer tous les Aborigènes et de les détenir dans une réserve isolée de la péninsule de Tasman, sur la côte orientale de l'île. Arthur lance une campagne militaire baptisée « Ligne noire » *(Black Line)*, prévoyant que plus de 2 000 soldats et civils avancent en formant une chaîne humaine, afin d'encercler les Aborigènes de la moitié méridionale de l'île et de « capturer ces tribus d'indigènes hostiles ». Durant cinq semaines, le front progresse lentement, à l'instar des lignes de rabatteurs des parties de chasse. Une récompense est offerte pour chaque individu pris vivant. L'opération, dont le coût s'élève à plus de 35 000 livres, échoue, car les Aborigènes passent au travers : le territoire sur lequel a lieu la manœuvre est bien trop vaste pour un effectif aussi maigre. Deux Aborigènes sont tués, et seuls un adulte et un enfant sont capturés.

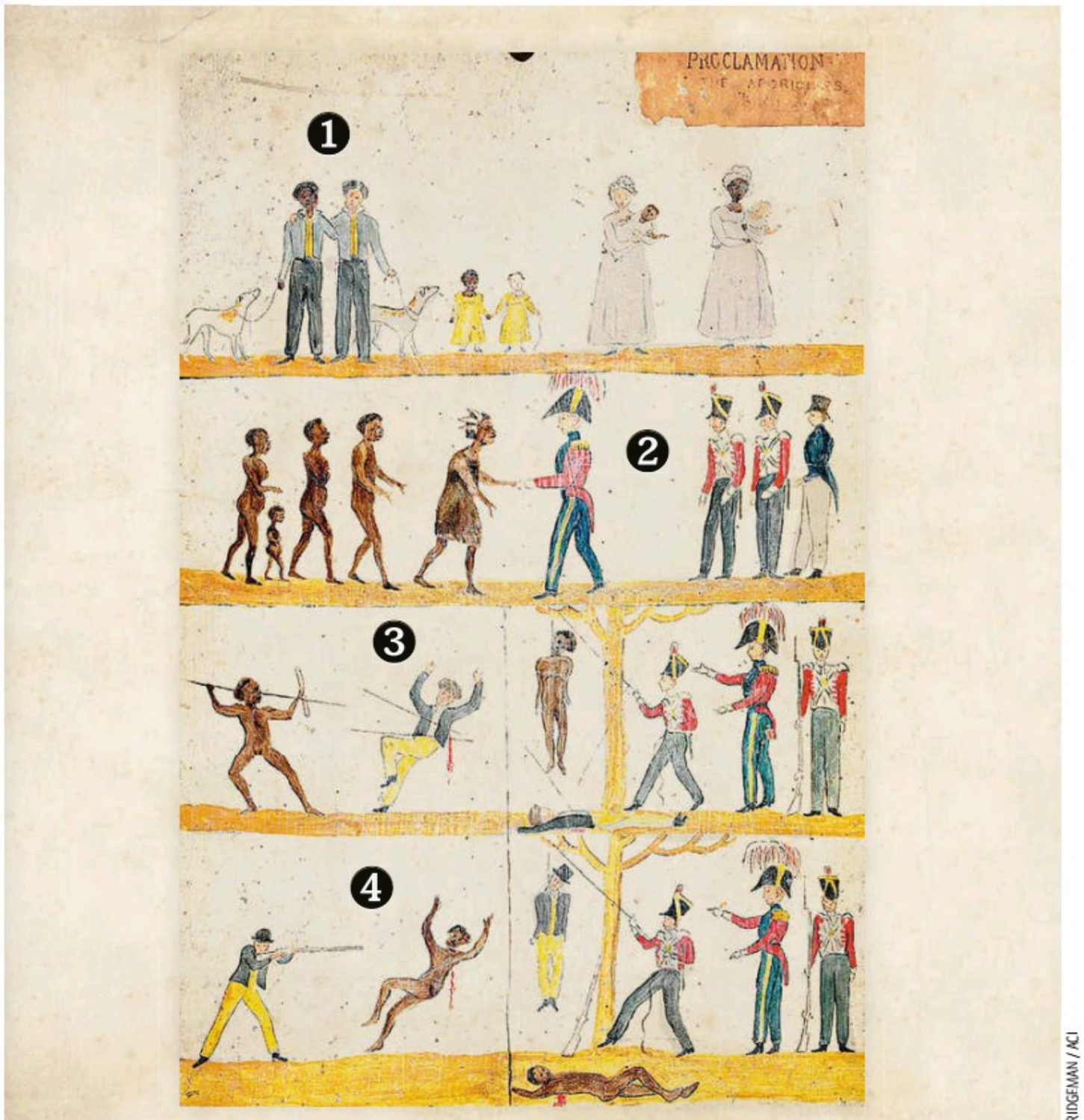


La loi martiale que le vice-gouverneur instaure dans l'île en 1830 accorde l'impunité aux propriétaires qui tuent les Aborigènes.

La conciliation entre un colon et un groupe d'Aborigènes en Australie. 1840. BRIDGEMAN / ACI

Règles de conduite

LE VICE-GOUVERNEUR George Arthur émet, en 1828, un décret qui est traduit en images pour les Aborigènes et s'inspire des peintures que ces derniers réalisaient sur les écorces des arbres. Quatre panneaux superposés mettent en avant la notion d'amitié et de pacifisme, illustrés notamment par deux familles – pères, mères et enfants – cohabitant en bonne entente ①, et deux groupes se saluant respectueusement ②. Le message le plus fort, cependant, se trouve dans les vignettes traduisant une justice égalitaire : si un Aborigène tue un homme blanc, il sera pendu ③, et si un homme blanc tue un indigène, il finira également au gibet ④.



BRIDGEMAN / ACI

George Augustus Robinson entre en scène cette même année 1830, alors qu'il ne reste que quelques centaines d'Aborigènes cachés dans les buissons et les forêts du cœur montagneux de l'île. Ce prédicateur anglais, élevé, après son arrivée dans l'île, en 1824, au rang de leader des quelques autochtones convertis, veut également sauver les autres indigènes et, en accord avec le gouverneur, les persuade de s'installer provisoirement dans une île où ils seront ravitaillés, pendant que ce dernier étudiera les modalités de leur retour sur les terres ancestrales. Aidé de quelques Aborigènes dévoués, comme les chefs Kikatapula et Eumarrah, ou le guerrier Woureddy et son épouse, Truganini, Robinson réussit à convaincre les rebelles par de belles paroles… ou par la contrainte.

47 survivants à Oyster Cove

C'est ainsi qu'entre 1833 et 1835, environ 250 natifs sont déportés vers le centre d'internement de Wybalenna, sur l'île Flinders, au nord de la Tasmanie. Robinson les accompagne en tant que « chef protecteur des Aborigènes », doté d'une rétribution du gouvernement de 8 000 livres (une petite fortune, à l'époque). Dans cette île reculée, Robinson construit Point Civilization, un bourg comprenant des logements, des installations agricoles et une chapelle, pour faire de ces « sauvages » des chrétiens civilisés. C'est là que sont

LANGUES PERDUES

ENTRE HUIT ET DOUZE LANGUES étaient parlées en Tasmanie. Fanny Cochrane Smith, une métisse décédée en 1905 à l'âge de 70 ans, fut la dernière locutrice d'un idiome de l'île. Elle enregistra, entre 1899 et 1903, des chants autochtones sur disques phonographiques, qui sont désormais le seul témoignage restant de l'une de ces langues.

Photographie de Fanny Cochrane Smith.

ALBUM



Au campement d'Oyster Cove, en 1858.

ALBUM

reclus quelques-uns des Aborigènes ayant dirigé les groupes les plus rebelles, ainsi que Woureddy et Truganini, qui avaient pourtant aidé Robinson dans son entreprise. L'isolement, l'exil, mais aussi les maladies, contre lesquelles les Tasmaniens ne sont pas immunisés, les mauvaises alimentation et conditions d'hygiène ravagent la communauté.

Le *Flinders Island Chronicle*, un journal imprimé sur l'île par Walter George Arthur, un des rares Aborigènes sachant écrire, déplore la mort de 29 personnes en un temps très court : « Je crains vraiment qu'aucun de nous ne survive. Pourquoi nous, les Noirs, ne supplions pas le roi de nous sortir de là ? » En 1847, le hameau de Wybalenna est fermé, et les 47 survivants sont transférés à Oyster Cove, dans le sud de la Tasmanie.

Parmi eux se trouvent Truganini et William Lanne, les derniers Tasmaniens de « lignée pure ». Lanne meurt en 1869, à l'âge de 35 ans. Son crâne est volé par un médecin britannique, qui le rapporte à l'université d'Édimbourg. Truganini, la dernière survivante des 47 Aborigènes d'Oyster Cove, s'éteint en 1876. Son histoire pourrait représenter le sort qu'ont connu la plupart de ses compatriotes. Née en 1812, elle subit la violence de l'homme blanc, quand, enfant, elle voit sa mère tuée par des baleiniers, sa sœur enlevée par les chasseurs de phoques, et sa belle-mère capturée et emmenée en Nouvelle-Zélande par des bagnards mutinés. Adolescente, elle est violée par des bûcherons, qui tuent deux autres autochtones. Détenue dans l'île Flinders à la fin de sa vie, Truganini devient une « curiosité scientifique », un objet d'étude, dont on mesure et note en détail toutes les proportions et caractéristiques. Comme dans le cas de Lanne ou du chef de clan Towterer, dont le crâne a été conservé par Robinson pour sa collection d'histoire naturelle, le squelette de Truganini sera exposé au Musée tasmanien de Hobart jusqu'en 1947, avant d'être incinéré en 1976. Actuellement, entre 6 000 et 20 000 Tasmaniens se proclament descendants des Aborigènes, mais ils sont tous métissés et n'en ont conservé ni la langue ni la culture, perdues à tout jamais. ■

JORDI CANAL-SOLER
ÉCRIVAIN

Pour en savoir plus

ESSAI
Les Aborigènes d'Australie
S. Muecke et A. Shoemaker, Gallimard (Découvertes), 2002.

LE FRONT S'ENLISE

DES TRANCHÉES ET DES HOMMES

Utilisé depuis l'Antiquité, le système des tranchées a été déployé, pendant la Grande Guerre, à une échelle inconnue jusqu'alors. Plongée dans un monde souterrain où, entre les assauts, les soldats ont tenté de maintenir une normalité.

STEPHEN BULL
HISTORIEN SPÉCIALISTE DE L'HISTOIRE MILITAIRE

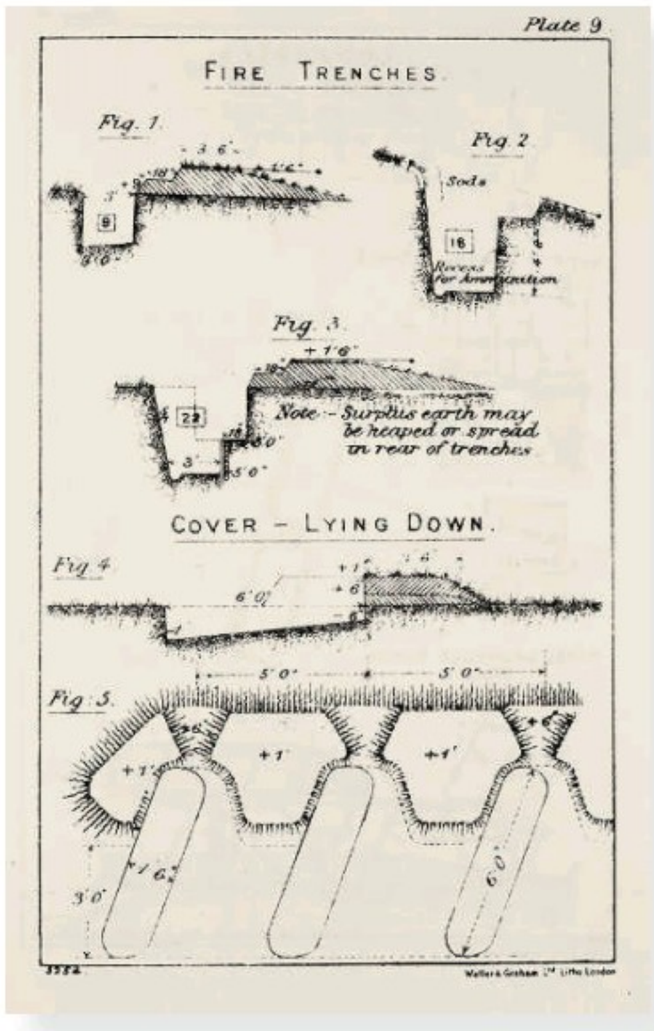
ABRI RUDIMENTAIRE
Cette photographie d'Henri Terrier, soldat français mobilisé, montre une tranchée creusée en octobre 1914, lors de la « course à la mer » des armées ennemies.

MUSÉE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE - BDIC / MUSÉE DE LA GRANDE GUERRE

Les troupes anglaises avancent face à l'armée allemande sur le front d'Ypres, à la frontière franco-belge, en 1914. Gravure.

HERITAGE / AURIMAGES

▼ PLANIFICATION MÉTICULEUSE
Ci-dessous, les illustrations du *Manuel d'ingénierie militaire* de l'armée britannique (1911), avec les dessins de différents types de tranchées défensives.



ALAMY / ACI

Bien que les tranchées incarnent désormais le calvaire de la Première Guerre mondiale, et que beaucoup ont cru qu'elles dataient de ce conflit, elles existaient, en réalité, depuis longtemps. Dans l'Antiquité, on creusait déjà des tranchées pour assiéger les villes. C'est sous Vauban, le grand ingénieur militaire de Louis XIV, que l'excavation de tranchées devient une stratégie militaire majeure lors des assauts donnés contre des places fortes. On recourt aussi aux tranchées pendant des conflits comme la guerre de Crimée (1853-1856) et la guerre de Sécession (1861-1865), aux États-Unis, mais seulement localement et provisoirement, pour défendre une position.

À la veille de la Première Guerre mondiale, les experts militaires de tous les pays maîtrisent le dispositif. Les combattants impliqués dans le conflit étaient formés à l'utilité des tranchées avant leur départ pour le front. Les Britanniques disposaient, depuis 1911, d'un *Manuel d'ingénierie militaire* indiquant comment excaver une tranchée. Quelques semaines après le début de la guerre, les soldats des deux camps commencent à appliquer ces enseignements.

Pour les théoriciens de l'art militaire, il s'agit d'une mesure temporaire. Les pertes seraient moindres dans des bataillons protégés dans des tranchées : il faudrait donc moins de soldats pour défendre une position, et l'on pourrait regrouper les hommes sur d'autres fronts pour lancer des attaques.

L'échec des stratégies offensives

Personne n'avait envisagé qu'un nouveau type de conflit émergerait en 1914 : une « guerre des tranchées », basée sur la défense de lignes de front qui ne bougèrent pratiquement pas pendant quatre ans. Les tranchées de la Grande Guerre sont le résultat de l'échec retentissant des stratégies offensives de la « bataille des Frontières », par laquelle la guerre débute, en août 1914.



CHRONOLOGIE

ÉTAPES DE LA GUERRE

Septembre 1914

C'est la plus grande avancée de l'armée allemande, qui arrive à seulement 16 km de Paris. Mais elle se replie après la bataille de la Marne.

Fév.-sept. 1916

Lors de la bataille de Verdun, la plus longue de la guerre, 300 000 hommes meurent, mais la ligne de front bouge à peine.

1917

L'armée allemande forme la ligne Siegfried ou Hindenburg, dans le nord de la France, entre Arras et Soissons.

Juil.-août 1918

Une offensive française force les Allemands à se retirer et à proposer un armistice, qui sera signé le 11 novembre.

BRITISH LIBRARY / ALBUM



ALBUM

▲ UN TROPHÉE DE GUERRE
Le *Pickelhaube*, le caractéristique casque allemand à pointe, est un trophée prisé par leurs ennemis. Ci-dessus, le casque d'infanterie. *Musée de l'Armée, Paris.*

Les plans des états-majors des pays belligérants visaient à assurer une victoire décisive lors d'un affrontement en terrain découvert, qui briserait l'organisation militaire de l'ennemi. Elle serait obtenue en concentrant des troupes d'hommes qui avanceraient contre les positions adverses et les écraseraient par leur supériorité numérique.

Mais, en 1914, l'artillerie s'est considérablement développée, tout comme les mitrailleuses et les fusils, qui sont de plus longue portée qu'au XIXe siècle. Cet armement a multiplié par dix la puissance de feu. En toute logique, les offensives massives, lancées tant par les Allemands que par les Français et les Britanniques, se soldent par d'effroyables boucheries. Ce sera le cas lors de la bataille de la Marne, du 5 au 12 septembre 1914, où les pertes s'élèvent à 100 000 hommes dans chaque camp. De plus, les tentatives d'encerclement de l'adversaire par les armées allemande et franco-britannique provoquent la « course à la mer », un mouvement des troupes vers les côtes de la Manche. Aucun camp n'ayant atteint son objectif, un front de 600 km allant de la mer du Nord à la Suisse se forme, que les commandements militaires ordonnent de renforcer par des tranchées.

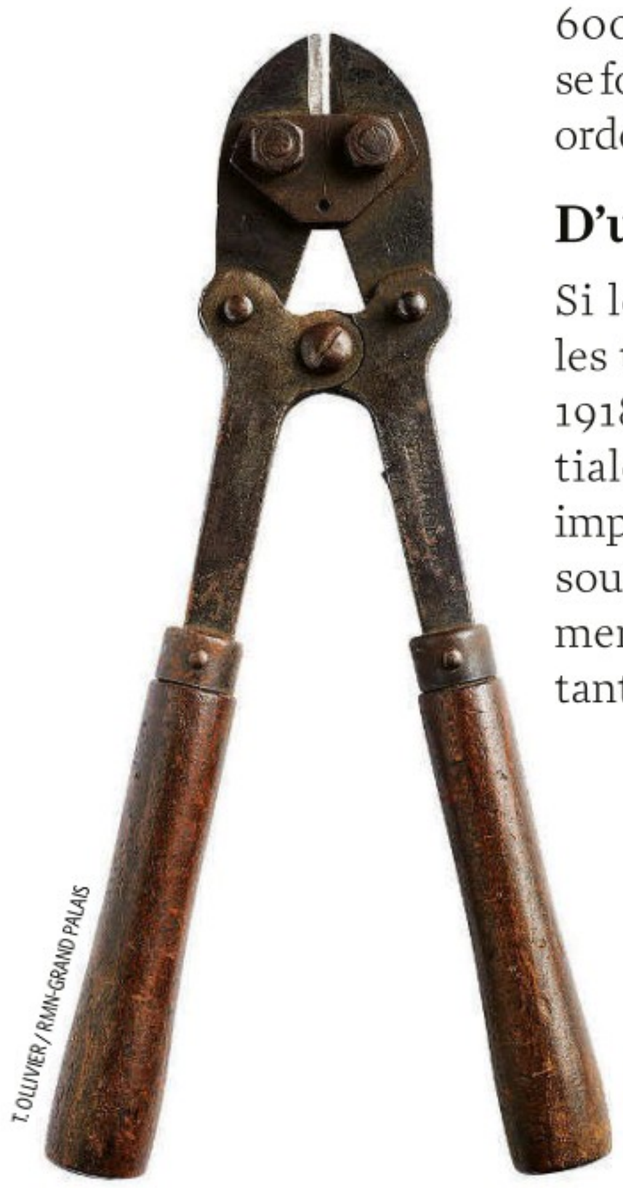


MONDADORI PORTFOLIO / ALBUM

UNE ATTENTE ÉPROUVANTE
Des soldats autrichiens à couvert dans une tranchée de la région du Piave, en Vénétie (Italie), en mars 1918, où une bataille décisive sera livrée en juin de la même année.

D'une guerre de mouvement...

Si le front ouest est statique, l'idée que les tranchées le sont également, de 1914 à 1918, est totalement erronée. Il s'agit initialement de structures simples, un peu improvisées. Quand les soldats se trouvent sous le feu ennemi, ils font en sorte de former des parapets, en creusant et en rejetant la terre vers l'avant, afin de dissimuler partiellement leurs corps, tout en gênant le champ de vision de l'adversaire. Peu profonds, ces fossés primitifs pouvaient cependant être reliés et améliorés ensuite, quand les conditions le permettaient, afin que les soldats puissent s'agenouiller et se mettre debout. L'aspect rudimentaire caractérise ces premiers ouvrages, qui ont très peu à voir avec les tranchées conçues ultérieurement.



T. OLLIVIER / RMN-GRAND PALAIS

Une pince coupante de 1915. Lors de leur avancée, les soldats sectionnaient les fils barbelés des tranchées ennemies avec cet outil.

Au début du conflit, les tranchées, envisagées comme une mesure temporaire, sont creusées rapidement, donc peu profondes.

Toutefois, en période d'accalmie et lorsque l'ennemi n'attaquait pas, des ingénieurs contribuaient au travail des fantassins en plaçant des pieux en bois et des cordes aux endroits où il fallait creuser.

... à une guerre de positions

Se protéger des intempéries constituait un véritable enjeu pour les soldats. S'ils se trouvaient à proximité de villages, ils pouvaient utiliser des portes d'habitations abandonnées pour fabriquer des toits ; près d'une forêt, ils se servaient de branches et de feuillage pour s'abriter. Les tranchées creusées dans un fort ou une grange disposaient d'atouts défensifs supplémentaires, notamment s'il y avait des caves.

TROIS TYPES DE TRANCHÉES

LES SOLDATS SONT FORMÉS à la construction de tranchées de différentes dimensions. Les plus simples consistaient en un fossé de 30 cm de profondeur, dans lequel les tireurs se tenaient allongés. Une heure suffisait pour l'excaver. Les tranchées de moins de 1 m de profondeur étaient creusées en une heure et demie et permettaient aux tireurs de se mettre à genoux. Celles destinées aux soldats qui se tenaient debout nécessitaient cinq heures de travail. Dans les premiers temps, les protections complémentaires, comme les sacs de sable et les fils barbelés, étaient rares, et l'on se servait surtout de la végétation, de terre et de bois. Pour amplifier le champ de tir des soldats postés dans les tranchées, les récoltes des champs étaient détruites, d'où l'aspect désolé des zones de front.

fils de tranchées - Alsace mars 1915 - n°.1 -

Alignement de
fils de fer barbelés
de 7 à 9 m de largeur.

Créneau de tir
pour les soldats.

Caisse de munitions
à portée de main
du tireur.

Structure et aménagement

Une tranchée était constituée de quelques éléments essentiels, comme le remblai surélevé face à l'ennemi, où se postaient les soldats, et qui était pourvu d'une banquette de tir et d'un créneau. Cependant, le tracé variait en fonction du lieu et des besoins spécifiques de chaque garnison. Ce dessin, réalisé à partir du croquis d'un soldat, le lieutenant E. Méhu, montre une «simple tranchée rectiligne» de l'armée française sur le front d'Alsace, au début de l'année 1915. Son élément distinctif est l'abri, le «gourbi», en argot militaire, où se reposaient le chef de poste, le caporal et quatre hommes. Le texte indique que le toit pouvait résister aux balles et aux obus.



nchée simple rectiligne - Cette tranchée est précedée de trois reseaux de fil de fer
quel reposent le chef de poste, un caporal, avec 4 Hommes tandis que la sentinelle double
dans la glaise. La toiture composée de madriers et de terre resiste aux balles et aux éclats d'obus.
ltrations par la paroi. A la tranchée on accede de l'arrière par un boyau de communication (in

d'après le croquis du Lieutenant E. Mehu (99e R

PHOTOS : PARIS - MUSÉE DE L'ARMÉE / RMN-GRAND PALAIS

Abri pour la garnison.

Sentinelle de la garnison postée derrière le remblai.

Maquette réalisée en 1915 par le capitaine Reboud, de l'armée française, pendant sa captivité en Allemagne. *Musée de l'Armée, Paris.*

Marches pour sortir en cas d'attaque.

Canal de drainage aménagé en suivant la pente du terrain.

coupe transversale

barbelé (épais de 7 à 9 mètres en cas contraire). Elle comporte de loin en loin un petit abri où la veille et observe dans la tranchée même. Dans le gourbi, il y a du feu : la cheminée et [illegible]. Une tôle ondulée entre terre de madriers rend la toiture étanche d'un poste d'assainissement (invisible) ou par l'escalier (en coupe). Depuis le temps qu'on occupe cette tranchée, on a eu le loisir de



Un fusil de 1916, modifié pour tirer d'une tranchée, sans exposer le soldat à l'ennemi. Deux miroirs composent un périscope rudimentaire. *Musée de l'Armée, Londres.*
NATIONAL ARMY MUSEUM / BRIDGEMAN / ACI

En quelques mois à peine, les tranchées ne sont plus de simples fossés, mais des structures complexes et permanentes. Si quelques détails peuvent distinguer les tranchées de chaque armée, elles présentent surtout des similitudes. On creusait généralement à une profondeur suffisante pour que la tête d'un homme de grande taille soit dissimulée, et la partie supérieure était un peu plus large que le fond. Une « banquette de tir » était aménagée du côté faisant face à l'ennemi, où les soldats s'installaient pour faire feu. Le rebord du fossé servait de « créneau de tir ». Chez les Britanniques, la distance habituelle entre le créneau et la banquette de tir était de 1,40 m, distance jugée idéale pour assurer au soldat une position stable et confortable, sans trop l'exposer.

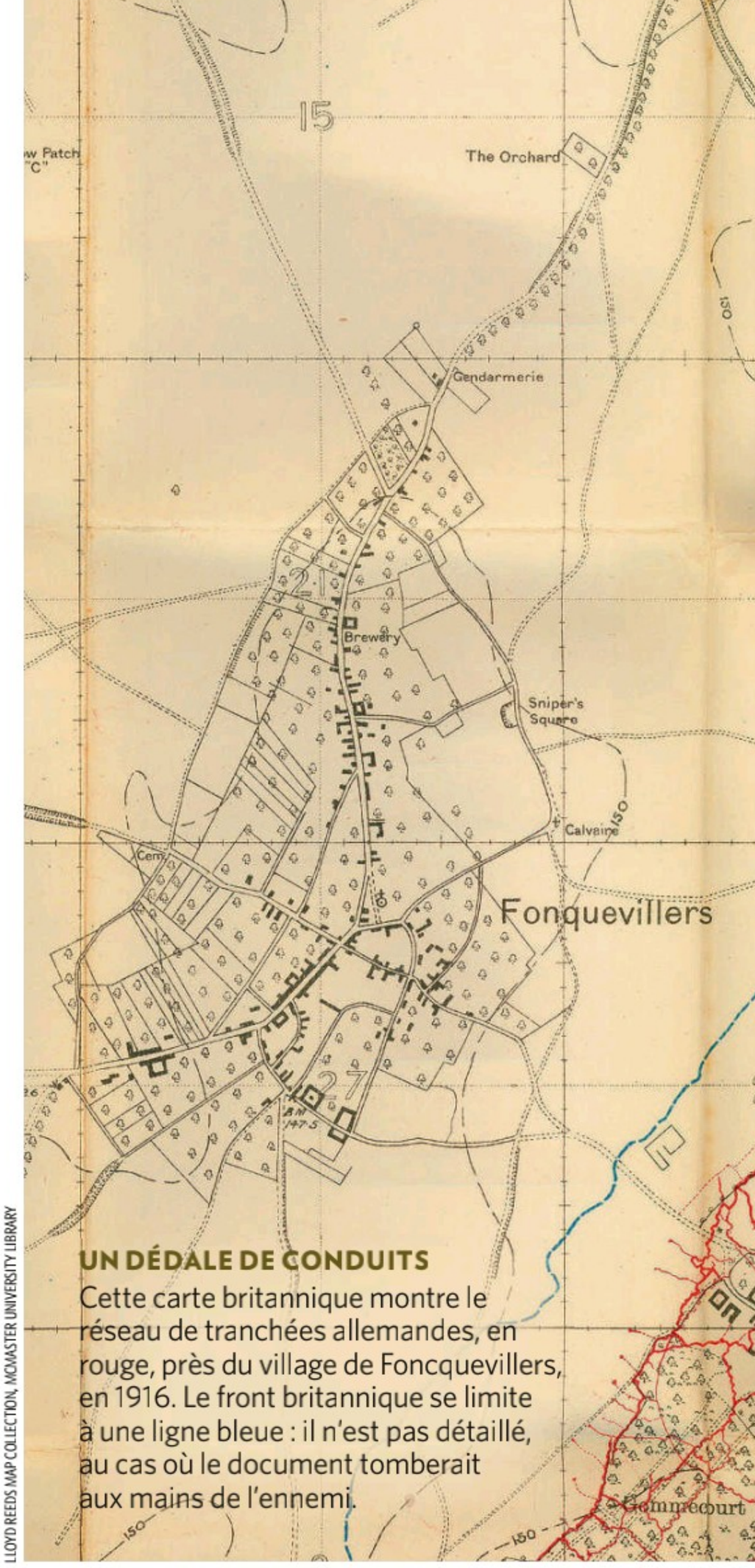
Organisation de l'espace

Creuser une tranchée n'était pas chose aisée. John Boynton Priestley, qui faisait partie du régiment du duc de Wellington en 1915 (et deviendra plus tard un dramaturge de renom), décrit le processus : « Nous creusons depuis que nous sommes arrivés. C'est un travail difficile, car le sol est très lourd, le plus lourd que j'aie jamais travaillé ! Et, en tant que paysan, j'ai de l'expérience. Pour donner une idée de la vitesse à laquelle nous travaillons : un soldat doit excaver un tronçon de 1,8 m de long, 1,2 m de large et 75 cm de profondeur en un après-midi. J'ai creusé hier jusqu'au fond de la tranchée, et j'ai dû rejeter des pelletées de terre jusqu'à 3,5 m de hauteur. »

Dans la mesure du possible, les tranchées de première ligne étaient creusées non pas en longs segments rectilignes, mais en zigzag ou à angle droit. Cela permettait de diminuer l'impact des explosions d'obus et de grenades, ainsi que des tirs en enfilade, c'est-à-dire les tirs effectués depuis le flanc et qui pouvaient anéantir toute la tranchée. Elles ont été perfectionnées afin de répondre aux besoins de leurs occupants. On aménage des abris souterrains pour se protéger des projectiles ennemis ; ils sont cependant dangereux, car ils risquent de s'effondrer et d'ensevelir les soldats, ce qui arrivera maintes fois. On adapte aussi des fosses pour les mitrailleuses, des postes de secours, des bunkers de commandement et des latrines. Des fils barbelés tenus par des poteaux sont disposés devant les tranchées, pour ralentir les assauts des troupes



▼ **UN RÉSEAU SOUTERRAIN**
Dans cette lettre datée de septembre 1918 et adressée à sa mère, un soldat français décrit, par des dessins, son abri souterrain dans les tranchées.
BRIDGEMAN / ACI



LLOYD REEDS MAP COLLECTION, MCMASTER UNIVERSITY LIBRARY

UN DÉDALE DE CONDUITS
Cette carte britannique montre le réseau de tranchées allemandes, en rouge, près du village de Foncquevillers, en 1916. Le front britannique se limite à une ligne bleue : il n'est pas détaillé, au cas où le document tomberait aux mains de l'ennemi.

ennemies. Tout un réseau se développe rapidement, s'étendant au-delà des tranchées de première ligne. On creuse en effet des « lignes de soutien », dans lesquelles on entrepose les lance-grenades et les provisions, tandis que d'autres boyaux, dits « de communication », serpentent jusqu'à l'arrière-garde. La défense devient ainsi une « zone », et non plus une simple ligne. Ces lignes de tranchées configuraient une position, soutenue par une deuxième position, distante de quelques kilomètres. La stratégie allemande de la fin de l'année 1915 vise à créer spécifiquement une troisième position. Une quatrième position était même en voie de construction lors de la bataille de la Somme, en 1916.

LIGNES ET POSITIONS

UN MANUEL MILITAIRE allemand de 1916 soutenait que les tranchées « devaient être fortifiées pour une défense acharnée par secteurs, afin que la perte ou le retrait d'éléments de la position ne mettent pas l'ensemble en péril ». D'où des systèmes de tranchées composés de plusieurs lignes, plus précisément de la ligne de combat, la ligne de repli ou de soutien, et la ligne de réserve. Distantes entre elles de 150 à 200 m, elles n'étaient pas parallèles et communiquaient par des boyaux. Ces trois lignes formaient la première position défensive. Pour empêcher qu'une offensive ennemie ne brise le front, une deuxième position était créée, éloignée de 2 à 5 km. De plus, des bastions pour l'artillerie se trouvaient dans et entre les deux zones.


BRIDGEMAN / ACI

1.


ROGER-VIOLLET / AURIMAGES

2.

Ce qui ne devait surtout pas manquer...


ROGER-VIOLLET / AURIMAGES

4.


ALAMY/ ACI

5.

BRIDGEMAN / ACI

3.

1. Des pelles. Un soldat déblaie une tranchée dans la région de Champagne. Photographie de Jacques Moreau (1915-1916).

2. Un périscope. Un soldat français surveille le front ennemi au-dessus de la tranchée avec un grand périscope. 1915.

3. Un abri. Des soldats britanniques dans les abris des tranchées allemandes qu'ils ont conquises lors de la bataille de la Somme, en 1916.

4. Un téléphone. Pendant la bataille de Verdun, un officier français reçoit les instructions de ses supérieurs grâce à un poste téléphonique de tranchée. 1916.

5. Du fil de fer barbelé. Barrière protectrice dans une tranchée de l'armée française. Photo publiée dans *Le Pays de France,* en septembre 1915.

6. Un réchaud. Deux soldats se font chauffer de la nourriture dans une tranchée d'Ovillers, pendant la bataille de la Somme, en 1916.

T. OLLIVIER / RMN-GRAND PALAIS

6.



▲ UNE ARME D'ASSAUT
Les soldats fabriquaient des armes avec ce qu'ils trouvaient dans les tranchées, comme cette masse réalisée avec une boule de polo et des balles.

BRIDGEMAN / ACI

Parallèlement, d'autres éléments sont incorporés pour rendre les tranchées imprenables. L'usage du béton se généralise pour « fortifier » les bunkers et les réserves, formant ainsi de petites casemates indépendantes. Les ingénieurs préparaient le béton dans des centrales. D'étroites voies ferrées reliaient les lignes de front aux sites où étaient préparés les blocs ou entreposés les fers à béton. Cette évolution, associée au nombre plus élevé d'armes automatiques, a permis de transformer les tranchées en un réseau complexe de postes défensifs.

Changement radical de l'armement

Sur le plan tactique, les tranchées furent efficaces, incontestablement. En janvier 1915, les autorités militaires françaises calculèrent que, pour conquérir une tranchée défendue par une garnison armée de fusils, le nombre d'hommes devait être au moins douze fois supérieur à celui des défenseurs, et que les pertes subies par les assaillants seraient onze plus fois élevées que celles de leurs adversaires. Si ces derniers disposaient de mitrailleuses, ils perdraient un seul homme, contre 14 du côté opposé.

Cette constatation provoque un changement radical dans l'armement de guerre. Le général britannique Rawlinson écrivait ainsi, en décembre 1914 : « Cette guerre des tranchées, dans laquelle nous sommes engagés, entraîne une demande de toutes sortes d'éléments que n'envisageaient pas les règlements. » Il se référait aux projectiles lancés contre une tranchée. Les obus à mitraille (« shrapnel ») se révélaient assez inefficaces, car seul le petit nombre qui explosait précisément au-dessus de la tranchée atteignait les défenseurs. Il fallait des obus de puissance explosive élevée, pouvant éclater au sol et faire sauter des tronçons entiers de la tranchée. Les demandes de projectiles de ce type constituèrent un défi majeur pour l'industrie de l'armement des belligérants. La façon dont



LE REPOS ET LE GUET
Tandis que ses compagnons se reposent, un soldat britannique monte la garde dans une tranchée prise à l'armée allemande pendant la bataille de la Somme (1916).

KHARBINE-TAPABOR / ALBUM



BRIDGEMAN / ACI

Des militaires avaient calculé que, pour prendre une tranchée, le nombre d'attaquants devait être douze fois supérieur à celui des défenseurs.

Un soldat blessé pose à côté d'un obus de la Première Guerre mondiale, du front de Verdun.

les pays y réagirent détermina le sort de chacun d'eux à l'issue du conflit.

Recréer une normalité

Il a souvent été dit que la guerre des tranchées reposait sur le concept du « vivre et laisser vivre ». Si la formule semble excessive, car la mort était toujours présente, il est vrai que les tranchées donnaient aux soldats un sentiment de normalité. On y développait des habitudes, voire des « rituels ». Certaines positions subissaient des feux d'artillerie tous les jours, à la même heure ou aux mêmes endroits, constituant ce que les soldats nommaient les « après-midi (ou matinées) de haine ». La journée suivait un schéma plus ou moins établi.

L'ARGOT INSPIRÉ DES TRANCHÉES

LES COMBATTANTS DE CE CONFLIT ont construit au fil du temps leur propre langage, reflet de leur vie recluse. Celui des Français était particulièrement riche et évocateur. Le nom de **poilu,** désignant le soldat français, fait référence à un homme courageux. Un **groin de cochon** était un masque à cartouche filtrant les gaz, et les bottes étaient des **pompes,** « pompes à eau ». Un soldat adroit et ingénieux était appelé un **lapin,** probablement en raison de la capacité de cet animal à creuser des tunnels. Côté allemand, on appelait les soldats des ***Frontschweine,*** « porcs du front ». À la fin du conflit, les Allemands recevaient la pire nourriture du front ouest, leurs rations étant pleines de ce qu'ils appelaient du ***Stacheldraht,*** littéralement « du barbelé » : en réalité, des légumes séchés.

Soldat écrivant un courrier,
le 15 septembre 1915.

Des nouvelles du front

Dans les lettres qu'ils envoyaient à leurs proches, les soldats partageaient les souffrances, mais aussi les petits plaisirs de leur vie dans les tranchées. Morceaux choisis.

Un peu de confort bienvenu

Par chance, nous avons des logements secs, avec des lits surélevés et un petit feu. On nous a envoyé des manteaux en peau de mouton, qui sont très chauds.

LIEUTENANT R. C. S. FROST
3 NOVEMBRE 1915

Entre la fatigue et le froid

La vie ici est très dure. Dans les tranchées, l'odeur de la mort règne [...]. Le froid se rajoute à ces supplices. Ce vent glacial qui nous gèle les os nous poursuit chaque jour. La nuit, il nous est impossible de dormir.

SOLDAT PIERRE
22 SEPTEMBRE 1916

La saleté et les puces

Je crois que tu me reconnaîtrais difficilement, si tu me voyais maintenant. Cela fait trois jours que je ne me rase pas, et deux que je ne me lave pas. Je suis un masque de boue. Mes cheveux sont une tignasse.

J. B. PRIESTLEY
1ER JANVIER 1916

L'importance du courrier

L'arrivée du courrier est notre seule joie et clôture agréablement les journées les plus mauvaises, car il est distribué vers 20 h [...]. Dans la tranchée, les hommes déchiffrent leur correspondance sous la lune ou, faute de clarté, défilent à tour de rôle dans une guitoune où brûle toujours une veilleuse.

PIERRE VERGEZ
7 MAI 1915

Une belle partie de football

Il y a deux semaines, nous avons joué au football avec une compagnie de la Royal Garrison Artillery. Le terrain posa de gros problèmes ; je crois que c'était un potager avec des choux. Cependant nous avons réussi à faire une belle partie et, plus important encore, nous avons gagné !

ERNEST WILLIAM BRATCHELL
VERS 1915

Vérité dissimulée

Je n'écrivis ni ne dis jamais rien à ma mère de l'attaque, car elle se serait tourmentée et préoccupée pour moi. Si je suis de nouveau blessé, je ne veux pas qu'elle en soit informée.

CAPORAL ALFRED SMITH
JUIN 1915

La nostalgie de la famille

Oh, comme je désire que cesse cette terrible appréhension et angoisse, car j'ai hâte d'être avec toi et avec nos enfants, à qui je pense constamment ! [...] Si j'ai la chance de m'en sortir, j'espère avoir une vie de bonheur et d'amour avec toi et nos chers petits.

CAPORAL FREDERIK SWANNELL
MARS 1917

Un réveil sous les bombes

Nous avons été réveillés, un matin, par un vacarme épouvantable, on aurait dit que l'enfer s'était ouvert, les bombes tombaient, telle une pluie d'été.

SOLDAT STEWART, GRENADIER
JUILLET 1916

Des murs de cadavres

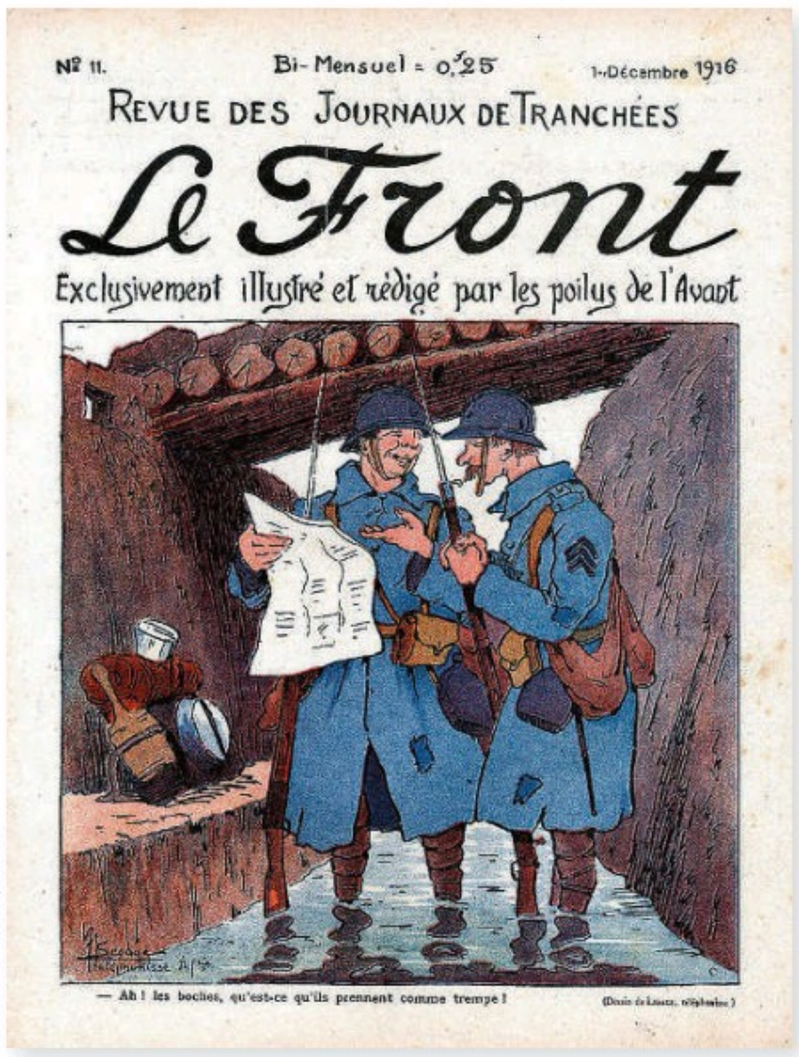
C'est le pays de la mort [...] J'étais l'autre jour dans les tranchées. Je n'ai jamais rien vu de si horrible. Ils avaient étayé leurs tranchées avec des morts recouverts de terre, mais avec la pluie, la terre s'éboule et tu vois sortir une main ou un pied, noirs et gonflés.

BRIGADIER TAUPIAC
14 FÉVRIER 1915

Des journées plus calmes

La ligne est assez calme dernièrement, et nous ne sommes bombardés que de temps en temps, mais on s'y habitue.

JONATHAN GEORGE SYMONS
1915



KHARBINE-TAPABOR/ ALBUM

▲ REVUE DES TRANCHÉES
Couverture d'un numéro de décembre 1916 du *Front*, l'une des nombreuses publications produites par les poilus eux-mêmes et distribuées aux soldats des tranchées.

Chez les Britanniques, elle commençait généralement par « le branle-bas de combat », juste avant l'aube, quand les sentinelles de nuit quittaient leur poste et que tous les soldats réglaient les baïonnettes et se plaçaient dans la tranchée ou sur la banquette de tir pour répondre aux attaques lancées aux aurores. Après l'inspection matinale, chaque soldat retournait à ses tâches, le guet étant confié aux sentinelles. Les hommes pouvaient ensuite boire une gorgée de rhum.

Le matin à 8 h, les hommes préparaient le petit déjeuner. S'ils pouvaient allumer un feu, ils faisaient chauffer du thé et des aliments en conserve. Sinon, la nourriture provenait des cuisines de campagne installées derrière les tranchées et composées des soldats des compagnies de réserve, pour ne pas affaiblir la garnison de la tranchée. Un sous-officier supervisait la distribution des rations alimentaires. On s'occupait ensuite de la toilette, du rasage et du nettoyage général. Les soldats étaient chargés de ramasser les déchets, et les restes de métal pouvant être réutilisés. La pause déjeuner se faisait vers 12 h 30 et le travail reprenait à 14 h. Les latrines et les postes étaient nettoyés. Les officiers de rang inférieur vérifiaient les documents relatifs aux malades ou aux absents et aux stocks de munitions et de provisions, et relevaient l'activité ennemie et les conditions météorologiques. Le thé de l'après-midi, servi vers 16 h 30, était suivi d'un « branle-bas » destiné à faire face à un éventuel assaut ou à une offensive nocturne.

La rotation des unités

Il ne faudrait pas imaginer que les soldats étaient maintenus tout le temps en première ligne. Après y avoir servi pendant une période prédéfinie, ils bénéficiaient d'une rotation et passaient en 2e ligne (repli), puis en 3e ligne (réserve). Ainsi, ils n'avaient parfois aucun contact direct avec l'ennemi, bien que n'étant jamais loin des obus à haute portée. Quoi qu'il en soit, le temps passé par les hommes au front dépendait du nombre de soldats disponibles. Les Allemands, souvent inférieurs en nombre, restaient plus longtemps dans leurs tranchées. Les Français avaient adopté un système de relève, la « noria », instaurée par le général Pétain : pour ne pas laisser les soldats trop longtemps sur le front, les unités étaient remplacées régulièrement. Les Britanniques, qui envoyaient moins d'un quart de chaque division en première ligne, y restaient à peine deux semaines (dans la mesure du possible, naturellement).

Des soldats incompris

Bien que limitée dans le temps, l'expérience des tranchées a marqué tous ceux qui l'ont vécue. Quand les combattants étaient en permission, ils réalisaient que leurs proches, familles et amis, n'avaient pas la moindre idée des souffrances dominant au front. De retour chez lui après avoir frôlé la mort dans la Somme, le lieutenant Robert Graves, du Royal Welch Fusiliers, découvre que non seulement sa famille ne le comprend pas, mais qu'elle doute de sa santé mentale et de celle de ses frères d'armes. Même s'il ne pensait pas que la guerre fût de quelque façon admirable, il était troublé par ce qu'il décrivait comme un affreux sentiment « d'anxiété » et le désir de retourner en France. Les tranchées du front ouest étaient littéralement dans « un autre pays » pour les combattants allemands et britanniques, et formaient un environnement unique, un écosystème de vie et de mort que seuls ceux qui l'avaient vécu pouvaient connaître véritablement. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Les Armes et la chair
S. Audoin-Rouzeau, Armand Colin, 2025.

La Guerre des tranchées
M. Benoistel, L. Desserrières, Ouest-France, 2024.



Des soldats français photographiés dans une tranchée, en mars 1915. Carte postale de guerre.

ALBUM

DOSSIER

L'Amérique avant l'Amérique

DANS LES PAS DES PREMIERS PEUPLES

Alors que les récentes découvertes ont renouvelé le débat sur la date d'arrivée d'*Homo sapiens* en Amérique du Nord, ce continent dévoile une richesse fascinante dans la variété des cultures de ses premiers habitants. Le cliché du « Peau-Rouge » s'en voit sévèrement écorné. Avec la conquête européenne à partir du XVI^e^ siècle, les Amérindiens doivent faire face à un bouleversement de leur mode de vie. Les historiens tentent aujourd'hui d'élaborer un nouveau récit en intégrant leur point de vue.

UNE TRAVERSÉE DÉCISIVE
À l'époque où des hommes arrivent pour la première fois sur le futur continent nord-américain, la zone du détroit de Béring, entre l'est de la Russie et l'Alaska, pouvait être franchie à pied. Fresque d'Iker Larrauri. 1964. *Musée national d'Anthropologie, Mexico*.


WAH / AURIMAGES



NPS

▲ **UN PAS VERS UNE NOUVELLE DATATION**
La découverte récente d'empreintes dans le parc national des White Sands, aux États-Unis, pourrait faire remonter l'arrivée d'*Homo sapiens* en Amérique à 23 000 ans avant notre ère, une date qui reste toutefois débattue.

ENTRETIEN AVEC CLAIRE ALIX

ARCHÉOLOGUE SPÉCIALISTE DE L'ARCTIQUE NORD-AMÉRICAIN, MAÎTRESSE DE CONFÉRENCES, UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE

HISTOIRE & CIVILISATIONS : Au cours des dernières décennies, les connaissances scientifiques sur les origines du peuplement de l'Amérique ont beaucoup évolué. Aujourd'hui, que sait-on de cette arrivée des peuples autochtones sur le continent ?

CLAIRE ALIX : Sur ce sujet, il faut distinguer les connaissances bien établies et ce qui relève des hypothèses. On peut commencer par dire qu'il est très clair que les premiers habitants du continent sont arrivés en Amérique par le détroit de Béring, c'est-à-dire par la région du globe où l'Eurasie et l'Amérique sont le plus proches. Il est également avéré que cette migration eut lieu au moins au cours de la dernière glaciation du Pléistocène, laquelle court de 23 000 à 10 000 avant notre ère. Durant cette période, le détroit était à sec. Le niveau des mers était en effet beaucoup plus bas qu'il ne l'est aujourd'hui, et on pouvait donc passer de l'Extrême-Orient russe à l'actuel Alaska à pied. Tout cet ensemble ne formait alors qu'une seule vaste région, qu'on appelle la Béringie. Une fois cela posé, la grande question est celle de la datation précise de l'arrivée des peuples autochtones d'Amérique. Il est certain que celle-ci fut tardive à l'échelle de l'histoire de l'humanité. Alors qu'*Homo sapiens* est apparu en Afrique il y a environ 300 000 ans, les connaissances archéologiques nous conduisent aujourd'hui à considérer que le peuplement de l'Amérique remonte à seulement 15 000 ans — possiblement 23 000 — avant notre ère. Il existe toutefois des débats entre scientifiques à propos de cette datation, certains estimant que les premiers Amérindiens sont arrivés quelques millénaires plus tôt sur le continent. D'autre part, les archéologues pourraient bien sûr faire de nouvelles découvertes, qui nous amèneraient à reconsidérer ce que nous croyons savoir sur le peuplement du continent.

Pourriez-vous nous expliquer les différentes positions des spécialistes à propos de la datation de cette arrivée ?

On sait que des groupes humains sont présents en Alaska en 14 000 avant notre ère, puisqu'un site archéologique en témoigne clairement. Plus au sud, il existe quelques



ART COLLECTION / ALAMY PHOTO

Pierre taillée, retrouvée dans une zone correspondant à l'ancienne Béringie.

CHRONOLOGIE

LES ÉTAPES D'UN LONG PEUPLEMENT

– 23 000
Arrivée possible des premiers humains en Amérique du Nord par le détroit de Béring, alors à sec.

– 14 000
La présence de groupes humains en Alaska est attestée grâce à la fouille d'un camp de chasseurs de mammouths.



sites dont la datation est plus ancienne, mais le consensus est actuellement celui d'une occupation qui remonte à 15 000 avant notre ère. Toutefois, en 2021, une découverte importante dans le parc national des White Sands, au Nouveau-Mexique, a été publiée. Là, on a identifié des empreintes de pas qui dateraient de 23 000 avant notre ère. Reste que tous les archéologues n'acceptent pas encore ces dates. Dans l'hypothèse où le site daterait bien de cette période, cela signifierait que les premiers Américains ont franchi le détroit de Béring plus tôt que ce qui est généralement admis aujourd'hui. Il existe aussi un site au Brésil, qui soulève de vifs débats. On y a en effet identifié des « outils » très primaires, qui datent d'environ 30 000 ans avant notre ère. Si ces objets ont effectivement été produits par des humains, il faudrait complètement réévaluer la date d'arrivée des premiers Amérindiens sur le continent. Toutefois, tous les spécialistes ne s'accordent pas pour considérer que ces « outils » sont des productions humaines.

On a longtemps dit que c'est parce qu'ils suivaient des troupeaux que les premiers autochtones d'Amérique ont franchi le

PROPOS RECUEILLIS PAR
CYPRIEN MYCINSKI,
AGRÉGÉ D'HISTOIRE

– 10 000
À la fin de la dernière glaciation, la montée des eaux sépare l'Eurasie et l'Amérique en formant le détroit de Béring.

Xe siècle
Une population d'origine viking, les Norois, s'installe au Groenland et pose le pied en Amérique du Nord.

XVIIIe siècle
Des expéditions russes atteignent les îles Aléoutiennes, puis l'Alaska, asservissant les autochtones.

XIXe siècle
La conquête de l'Ouest, aux États-Unis, entraîne l'effondrement des peuples autochtones, placés dans des réserves.



Statuettes inuit
figurant une femme et un homme.
Collection privée.

BRIDGEMAN IMAGES

changeaient de continent, tout simplement parce que la Béringie ne formait alors qu'une seule région. Il est possible que la chasse soit la principale raison de leur migration, mais rien ne permet de le démontrer. En vérité, il apparaît surtout que les espaces vides ne le restent pas très longtemps. De manière générale, les hommes éprouvent le besoin d'explorer les espaces inconnus et, s'il est possible de le faire, de s'y installer. En arrivant en Amérique, des groupes humains ont découvert un espace intéressant, où ils disposaient de ressources et n'étaient pas en concurrence avec d'autres populations humaines. C'est ainsi qu'ils ont peuplé l'Amérique. La question n'est donc pas « pourquoi des groupes humains se sont-ils installés en Amérique ? », mais plutôt « pourquoi l'ont-ils fait si tard ? » À cette question, nous n'avons pas de réponse. Il est possible que certaines espèces de la mégafaune présente sur le continent américain aient longtemps été répulsives. Jusqu'à la fin de la période glaciaire, l'Amérique du Nord abritait en effet de nombreux prédateurs qui avaient de quoi effrayer. C'est le cas par exemple d'un ours géant, que l'on appelle « ours à face courte », qui était quatre à cinq fois plus imposant que les grizzlis actuels.

détroit de Béring. Est-ce que cette idée est toujours admise ?

À dire vrai, on ne sait pas quels facteurs ont poussé des groupes humains à passer en Amérique, et il est d'autre part évident que ces groupes n'avaient pas conscience qu'ils

Une fois parvenus en Alaska, comment les hommes se sont-ils répandus à travers le continent ?

C'est l'objet d'un autre grand débat entre spécialistes. Il est nécessaire d'avoir en tête un élément fondamental. Entre 23 000 et

Il existait en Amérique du Nord une mégafaune qui a peut-être été longtemps répulsive.

CAHOKIA, UNE VILLE INATTENDUE

Dans l'État de l'Illinois, au sein de la région du Midwest états-unien, Cahokia est le plus important **site archéologique précolombien** en Amérique du Nord. Cahokia fut en effet la plus grande ville bâtie au nord du Rio Grande avant l'arrivée des Européens. Sa construction commença au **XIe siècle,** quand des groupes humains, parfois originaires de territoires lointains, vinrent s'y masser. Il semblerait que ce soit un événement astronomique (l'explosion d'une supernova en 1054) qui ait persuadé des populations autochtones d'édifier la ville. À son apogée, Cahokia comptait environ **15 000 habitants** et s'étendait sur près de **1 600 hectares.** Selon les archéologues, son modèle urbain est directement inspiré des villes que l'on trouvait plus au sud, notamment dans l'actuel Mexique. Pour cela, ils s'appuient en particulier sur des données astronomiques relatives à l'organisation de la ville, de l'élévation de nombreux **tertres monumentaux,** sur lesquels furent notamment édifiés des temples et des palais, ou bien de la mise en place d'un ingénieux système d'approvisionnement en eau. Toutefois, si on la compare aux grands sites mexicains, Cahokia reste une ville relativement secondaire. Cahokia n'eut pas une très longue existence. Elle commença à décliner dès le XIIIe siècle, puis se vida totalement de sa population au XIVe siècle. Les raisons de ce délitement restent mystérieuses, certains spécialistes y voyant la conséquence d'une **guerre civile,** d'autres de **catastrophes environnementales.** Après l'avoir fui, une partie des anciens habitants de la cité s'inspirèrent des techniques de construction de Cahokia pour édifier des villes de moindre importance dans des régions parfois très éloignées. On retrouve ainsi des « filles de Cahokia » dans les États d'Alabama, de Géorgie, de l'Arkansas ou de l'Indiana.

▼DES TERTRES SPECTACULAIRES
Avec sa surface de 25 hectares, le tertre des Moines, visible ci-dessous, a une base aussi importante que la grande pyramide de Kheops, en Égypte. Les édifices en bois qu'il soutenait ont totalement disparu.

AKG-IMAGES / JIM WEST/SCIENCE PHOTO LIBRARY



LES RAVAGES DU CHOC MICROBIEN

À l'arrivée des Européens, les autochtones d'Amérique entrent en contact avec **des virus et des bactéries** qu'ils ignoraient jusque-là. Des maladies, contre lesquelles les Européens étaient en partie ou totalement immunisés, se répandent ainsi très vite au sein des populations amérindiennes. La grippe, la variole, la tuberculose, le typhus, la rougeole, la coqueluche, le choléra et même la peste font des ravages. Si le nombre de décès liés aux épidémies et aux pandémies fait l'objet de **débats entre historiens,** tous sont d'accord pour considérer que les pertes humaines générées par ce choc microbien sont extrêmement élevées. À échelle locale, il est avéré que certains groupes humains ont perdu plus de 50 % de leurs membres en très peu de temps. Ce fut par exemple le cas des Hurons, frappés par la variole dans les années 1630. On suppose donc que certaines populations se sont **réduites de 80 à 90 %** en seulement quelques décennies. Certains spécialistes considèrent que le continent dans son ensemble a suivi une trajectoire démographique proche. Ainsi, dans une étude réalisée en 2018, des universitaires britanniques ont estimé que la population de l'Amérique était passée d'environ 60 millions d'habitants en 1492 à **moins de 10 millions,** voire 5 millions, en 1600. Certes, cette dépopulation s'explique en partie par les violences commises par les Européens ainsi que par leur exploitation de la force de travail autochtone, et elle découle aussi de la désorganisation brutale des sociétés du continent. Mais, pour l'essentiel, ces **gigantesques pertes humaines** sont dues au « choc microbien ». S'il est difficile de donner des chiffres précis, il est en tout cas indéniable que les maladies venues d'Europe entraînèrent une hécatombe chez les autochtones d'Amérique.

GRANGER COLL NY / AURIMAGES



Aztèques victimes de la variole, sur une gravure du XVIe siècle tirée de l'*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne,* par le missionnaire Bernardino de Sahagún.

18 000 avant notre ère, le climat global connaît un « maximum glaciaire », ce qui signifie tout simplement qu'il est encore plus froid que durant le reste de la glaciation. Au cours de cette période, deux gigantesques calottes glaciaires coalescentes, c'est-à-dire jointes, couvrent une large part de l'Amérique du Nord. De longues migrations pédestres depuis l'Alaska vers le reste du continent sont alors inenvisageables. Pendant longtemps, on a donc considéré que la migration vers le sud s'était faite après ce maximum glaciaire. Mais le site du parc national des White Sands a rebattu les cartes. S'il date bien de 23 000 avant notre ère, cela signifie que la migration vers le sud a eu lieu avant le maximum glaciaire.

Les premiers autochtones d'Amérique sont passés par le détroit de Béring alors à sec. À la fin de la dernière glaciation, quand les continents asiatique et américain ont été séparés par la mer, est-ce que les contacts entre les populations situées de part et d'autre du détroit ont cessé ?

Non, entre l'actuelle Tchoukotka russe et l'actuel Alaska, les échanges ont existé. Au cours des deux derniers millénaires, les populations de la rive asiatique ont ainsi troqué les lames de fer qu'elles produisaient contre des peaux, de la graisse de baleine, du bois ou bien de l'ivoire de morse venus de la rive américaine. En ce sens, il n'y a jamais eu de « découverte » du Nouveau Monde, puisque, dans la région du détroit de Béring, l'Eurasie et l'Amérique sont toujours restées en contact.

Venons-en aux modes de vie de ces populations autochtones : ont-elles eu tendance à se sédentariser et à développer l'agriculture, comme on l'observe dans d'autres parties du monde ?

Certaines populations ont effectivement pu se sédentariser et développer l'élevage et l'agriculture, notamment en Amérique latine. D'autres populations ont conservé un mode de vie de chasseurs-cueilleurs nomades



ROB WOOD / WOOD RONSAVILLE HARLIN, INC. USA / BRIDGEMAN IMAGES

jusqu'à aujourd'hui, comme dans la zone arctique. Mais on observe aussi d'autres manières de s'organiser. Dans le nord-ouest du continent, sur la côte Pacifique, des populations se sont sédentarisées sans adopter l'agriculture ou l'élevage. Elles se sont en effet installées à proximité de rivières très riches en saumon et ont ainsi pu vivre de cueillette et de pêche dans un lieu fixe. En Alaska, on observe aussi des populations dont le mode de vie est centré sur un village permanent, qu'elles abandonnent durant l'été pour rejoindre des campements plus propices à la chasse et à la collecte de ressources alimentaires. Les populations autochtones d'Amérique sont d'une très grande diversité, et il est impossible de faire des généralités à propos de leur mode de vie à l'échelle du continent.

Retrouve-t-on la même diversité sur le plan politique ?

Tout à fait, et il n'est donc pas plus facile de dégager des traits communs aux populations des Amériques dans ce domaine. Il existe en effet des sociétés dont l'organisation politique s'apparente à un modèle étatique avec un chef, qui fait figure de roi, et des villes. C'est par exemple le cas en Mésoamérique, avec les Mayas. Dans les îles Aléoutiennes, au large de l'Alaska, des groupes de chasseurs-cueilleurs ont une structure sociale bien différente, avec des catégories de population hiérarchisées, dont le statut varie beaucoup. À l'inverse, l'organisation des Inuit est beaucoup plus égalitaire. Chez eux, il existe des chefs, mais qui sont choisis en fonction de leurs compétences, notamment en termes de « gestion humaine », de capacité à organiser un groupe, à gérer les conflits en son sein, etc. C'est logique, puisque les chefs sont ceux qui prennent la direction d'une embarcation lors de la chasse à la baleine, et il est donc indispensable qu'ils arrivent à mobiliser efficacement leur équipage.

Que sait-on de la vie religieuse des autochtones américains avant l'arrivée des Européens ?

Là encore, il est difficile d'établir des généralités. Les pratiques funéraires sont d'une grande diversité, ce qui renvoie sans doute

▲PÊCHE EN RIVIÈRE

Deux Amérindiens tendent des filets pour attraper des poissons, sur cette reconstitution moderne par Rob Wood. Le mode de vie des premières populations américaines était celui des chasseurs-cueilleurs, et il a perduré jusqu'à nos jours chez certains peuples de la zone arctique et subarctique.



à des cosmogonies et à des représentations de l'au-delà elles-mêmes variées. Certaines populations pratiquent l'inhumation, d'autres la crémation. La momification s'observe aussi, dans les îles Aléoutiennes ou chez les Incas, dans les Andes. On peut aussi mentionner des pratiques plus surprenantes et plus exceptionnelles. Chez certaines populations du Grand Nord, les dépouilles sont abandonnées sur la glace. Au sein d'autres populations, les cadavres sont déterrés après un certain laps de temps pour être décorés, par exemple avec l'installation de faux yeux sur le crâne. Toutes ces pratiques témoignent de l'existence de croyances multiples, sur lesquelles il est difficile d'avoir des connaissances précises, car elles se transmettaient par la tradition orale. Cela étant dit, deux caractéristiques sont récurrentes sans être systématiques dans la vie religieuse des populations d'Amérique du Nord : l'animisme et le chamanisme. Dans le Grand Nord par exemple, les populations sont animistes, puisqu'elles considèrent que, dans la nature, tout a une âme et une capacité à agir. C'est le cas des hommes et des animaux, mais aussi des végétaux. Il y a derrière cette croyance l'idée que les hommes doivent établir avec leur environnement une relation fondée sur l'échange : si l'on prend quelque chose à son environnement, il faut lui laisser quelque chose en contrepartie. Dans le même ordre d'idée, les relations avec la nature sont marquées par un grand respect. Lorsqu'il trouve

▲EXPLOITÉS PAR LES RUSSES

Après les premiers contacts au XVIIIe siècle, les Russes exploitèrent les autochtones d'Alaska pour qu'ils leur fournissent notamment des fourrures, comme le montre ce tableau d'Igor Pavlovich Pshenichny. *Musée central de la Marine de guerre, Saint-Pétersbourg.*



BRIDGEMAN IMAGES

un morceau de bois flotté dans la toundra, un Inuit le retourne, ce qui est une manière de lui témoigner son attention. L'idée d'un cycle perpétuel fait aussi partie de ces croyances traditionnelles. Dans cette optique, ce qui a cessé d'être reviendra, mais sous une forme différente. Le chamanisme est également présent au sein de nombreuses populations d'Amérique. À l'origine, le terme de chamane vient de Sibérie et désigne un individu qui entre en communication avec les esprits de la nature à l'occasion d'une forme de transe. Les systèmes de croyance traditionnels ont bien sûr considérablement reculé du fait des contacts avec les Européens, la religion chrétienne s'imposant largement. Toutefois, aujourd'hui encore, le christianisme des autochtones d'Amérique garde parfois la trace des pratiques religieuses anciennes.

Vous avez évoqué les contacts avec les Européens. Ceux-ci furent antérieurs à l'arrivée de Christophe Colomb en 1492, puisque les Vikings sont allés jusqu'en Amérique aux alentours de l'an mil. Que sait-on aujourd'hui de cette première rencontre ?

Il est ici indispensable de bien distinguer deux cas de figure : le Groenland, d'une part, et l'Amérique du Nord proprement dite, d'autre part. Dans le cas du Groenland, la présence des Norois — des fermiers vikings — s'étala sur une période d'environ cinq siècles. Après avoir atteint les îles Féroé puis l'Islande, les Norois ont rejoint le sud du Groenland à la fin du Xe siècle et y ont fondé deux établissements importants. À cette époque, cette région était vide de groupes humains, et c'est ce qui a permis aux Norois de s'y installer sans difficulté. Ainsi, pendant longtemps, il n'y eut pas au Groenland de contact entre les Européens et les populations locales, tout simplement parce que ces dernières étaient absentes. Les ancêtres des Inuit actuels colonisèrent quant à eux l'Arctique et le nord du Groenland au XIIIe siècle et descendirent vers le sud de l'île au XIVe siècle. C'est ainsi qu'ils entrèrent en contact avec les Norois. D'après les sagas, les récits scandinaves de l'époque, ces face-à-face furent hostiles. Les Inuit étaient habitués à se battre, tandis que les Vikings du Groenland étaient des fermiers plutôt paisibles et de tranquilles pêcheurs. Les raisons qui poussèrent les Vikings à

MAÏS, HARICOT ET COURGE : LE RÉGIME AMÉRINDIEN

Dans diverses régions du monde, la sédentarisation des populations est allée de pair avec la **domestication de céréales** que l'on a appris à cultiver et qui ont pris une place centrale dans les différents régimes alimentaires. À côté du riz, en Asie du Sud et de l'Est, et du blé, autour du bassin méditerranéen au sens large, le maïs s'est imposé sur le continent américain. En simplifiant les choses, on peut dire que sa domestication y permit la **naissance de l'agriculture,** et que celle-ci contribua à la sédentarisation d'une partie des populations autochtones. C'est dans l'actuel Mexique que naquit la culture du maïs vers 5000 avant notre ère. Il fallut ensuite quelques millénaires pour que celle-ci se répande en Amérique du Nord, puisque c'est seulement au cours du IIe millénaire avant notre ère qu'elle est introduite dans le bassin du Saint-Laurent. Toutefois, s'il est consommé seul et à haute dose, le maïs se révèle **néfaste pour la santé humaine.** Les populations autochtones d'Amérique le comprirent, et, en complément, elles cultivèrent bientôt la courge et le haricot. Ces trois plantes, parfois désignées comme **les « trois sœurs »,** furent toutes domestiquées en Amérique centrale avant de gagner le nord. Elles sont les trois piliers du régime alimentaire amérindien.

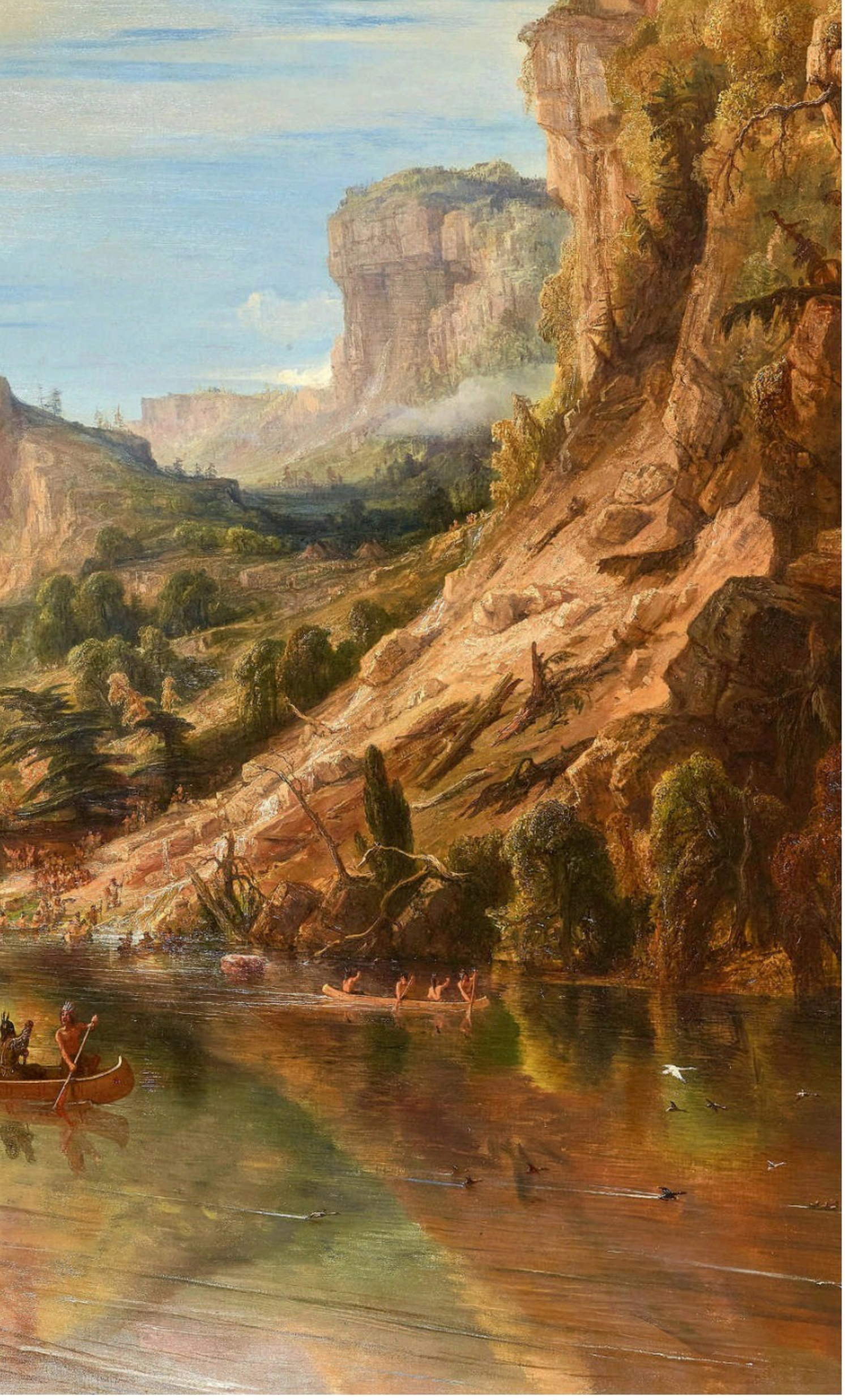


CHÂTEAU DE VERSAILLES, DIST. GRAND PALAIS RMN / CHRISTOPHE FOUIN

EXPOSITION
Du 25 novembre 2025 au 3 mai 2026, le **château de Versailles** accueille l'exposition « 1725. Des alliés amérindiens à la cour de Louis XV ». Informations sur chateauversailles.fr

abandonner définitivement le Groenland au cours du XVe siècle furent sans doute multiples, mais il est fort possible que l'hostilité des Inuit contribua à les chasser.

Et que s'est-il passé en Amérique du Nord ?
Concernant la présence noroise en Amérique du Nord, nos connaissances sont essentiellement fondées sur la découverte d'un site, l'Anse aux Meadows, situé à l'extrémité nord de l'île de Terre-Neuve. Cet établissement norois, qui date du milieu du Xe siècle environ, n'est pas un village, mais plutôt un avant-poste, qui fut sans doute occupé pendant seulement une décennie. L'Anse aux Meadows devait donc être une espèce de base depuis laquelle les Vikings lançaient des voyages d'exploration vers ce qu'ils appelaient le Vinland (le « pays de la vigne »), qui correspondait aux rives du fleuve Saint-Laurent. Sans doute y entreposaient-ils également certains produits, comme du bois, qui était ensuite



▲ LES FRANÇAIS AU CANADA
Théodore Gudin peint, avec un certain idyllisme, la remontée du fleuve Saint-Laurent par l'explorateur Jacques Cartier, en 1535. 1847. *Château de Versailles.*

rapporté dans les établissements du Groenland, dépourvu de forêts. Hormis cette Anse aux Meadows, aucun site scandinave n'a pour le moment été identifié en Amérique du Nord, et ce malgré un certain nombre de fouilles. C'est étonnant, car, de l'Angleterre et de la Normandie à l'Islande et au Groenland, les Vikings se sont installés partout où ils ont pu le faire. On est donc amené à penser qu'ils n'ont pas réussi à s'implanter en Amérique du Nord. Pourquoi ? Sans doute parce que les populations présentes sur place, déjà nombreuses, ne les ont pas laissés s'installer durablement. On peut donc émettre l'hypothèse que la rencontre ne fut pas spécialement amicale. Face à l'hostilité des Amérindiens, les Norois ont donc tout bonnement abandonné l'Amérique du Nord pour se replier vers le Groenland.

Nous avons en tête l'arrivée en Amérique d'Européens venus de l'Atlantique, mais certaines populations amérindiennes du nord-ouest du continent sont aussi entrées en contact avec les Russes. Que sait-on de cette rencontre ?
En effet, à partir du XVI[e] siècle, les Russes lancent des expéditions d'exploration vers l'Extrême-Orient, avec l'idée de découvrir un passage de l'Asie vers le continent américain. Le Danois Bering était à la tête de l'une d'entre elles au début du XVIII[e] siècle et donna son nom au détroit. Les premiers Européens que rencontrèrent les Unangans, un peuple des îles Aléoutiennes et d'Alaska, furent donc des Russes. Cette rencontre ne fut pas heureuse. Immédiatement, les Russes réduisirent en esclavage ces populations et les contraignirent à chasser les loutres et les loups de mer pour leur compte. La Compagnie russe-américaine obtenait ainsi des fourrures qui étaient ensuite vendues. À cette violence, il faut bien sûr ajouter le « choc microbien ». Pour toutes les populations d'Amérique, les premiers contacts avec les Européens entraînèrent des pertes rapides et considérables du fait de l'arrivée de nouvelles maladies, contre lesquelles leur organisme n'était pas immunisé. Encore à la toute fin du XIX[e] siècle et au début du XX[e] siècle, dans certaines régions de l'Arctique occidental canadien, 90 % des dernières populations inuit à entrer en contact avec les Européens ont péri de maladies contractées à la suite de leurs rencontres avec les explorateurs et commerçants euro-américains. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
L'Amérique du Nord. De Bluefish à Sitting Bull. 25 000 av. notre ère - XIX[e] siècle
J.-M. Sallmann, Belin, 2025.

Amérique, continent indigène. Une autre histoire de la conquête de l'Amérique du Nord
P. Hämäläinen, Albin Michel, 2025.

L'AMÉRIQUE AUX MILLE VISAGES

Une galaxie de nations

Les peuples autochtones étaient si nombreux que le continent parut aux Européens longtemps impénétrable. Une esquisse géographique est cependant possible grâce aux grandes familles linguistiques.

CYPRIEN MYCINSKI
AGRÉGÉ D'HISTOIRE

Quand les Européens arrivent en Amérique du Nord, le sous-continent est d'une très grande richesse culturelle. On y dénombre ainsi une douzaine de grandes familles linguistiques, chacune se subdivisant en de nombreuses langues. Cette diversité linguistique et culturelle s'explique par un peuplement lui aussi très divers. De l'Arctique au Rio Grande et de l'Atlantique au Pacifique, des populations aux effectifs variables se sont établies sur des territoires plus ou moins étendus. Leurs modes de vie comme leurs organisations politiques sont très variés. Dresser un tableau des populations autochtones d'Amérique du Nord quand elles entrent en contact avec les colonisateurs européens relève donc d'une gageure : on ne peut qu'esquisser, par zone géographique, une rapide présentation de quelques-unes d'entre elles.

Dans le nord-est du continent, les Français découvrent de nombreux peuples parlant des langues dites algonquiennes. Parmi eux se trouvent les Béothuks, dont la dernière représentante est morte en 1829. Établis à Terre-Neuve, vivant de la pêche et de la chasse au caribou, les Béothuks sont à l'origine de l'appellation de « Peaux-Rouges » dont furent ensuite affublés tous les Amérindiens, car ils s'enduisaient la peau d'une sorte de pommade ocre. Les Micmacs, les Cris ou les Algonquins, présents dans l'est et le nord-est de l'actuel Canada, appartiennent à la même famille linguistique. De nombreux toponymes de la région sont issus de leurs langues. Ainsi, Québec, issu de la langue micmac, signifie « l'endroit où le fleuve rétrécit ». Ces différents peuples partagent des caractéristiques culturelles. Chez la plupart d'entre eux — mais pas chez les Micmacs —, on observe ainsi une transmission matrilinéaire des biens et des honneurs. D'autre part, si la pêche occupe une grande place dans le régime alimentaire de la plupart de ces groupes, ceux-ci valorisent bien plus la chasse, puisque cette activité exige courage et talent.



Pocahontas, fille du chef des Powhatans, représentée sur une gravure de 1616 par Simon de Passe. *Collection privée.*

Confédération iroquoise

Autour des Grands Lacs et dans le bassin du Saint-Laurent, les Français comme les Britanniques entrent également en contact avec des peuples iroquoiens, notamment les Iroquois et les Hurons. Une importante confédération réunit ainsi cinq nations iroquoises. Contrôlant l'axe stratégique qu'est le Saint-Laurent, les Iroquois se consacrent au commerce de peaux, en particulier de castors. Toutefois, ils sont aussi redoutés pour leurs aptitudes guerrières, affrontant principalement les Hurons, une population elle-même divisée en cinq tribus, qui vit au nord des lacs Érié et Huron.

Le long de la façade atlantique des États-Unis, les Anglais découvrent notamment



SMITHSONIAN AMERICAN ART MUSEUM, WASHINGTON, DC, DIST. GRAND PALAIS RMN / IMAGE SAAM

les Powhatans, qui vivent dans l'actuelle Virginie. Ce peuple est parvenu à établir son autorité sur une trentaine de nations. La fille du chef des Powhatans, Pocahontas, est devenue une figure mythique dans l'histoire des États-Unis. Ayant épousé le chef des colons anglais en Virginie, John Rolfe, elle incarne à la fois le succès d'une première implantation anglaise en Amérique et l'union entre les Amérindiens et les Européens. À peu près à la même époque et plus au nord, les Anglais entrent aussi en contact avec les Massachusetts, une population très rapidement décimée par la variole, qui a laissé son nom à un État de la Nouvelle-Angleterre.

Les Comanches, cavaliers hors pair

Plus au sud, ce sont les Espagnols qui, les premiers, entrent en contact avec les Amérindiens. Dans l'actuel Texas, ils font la rencontre des Comanches, qui se sont spécialisés dans l'élevage et le commerce de chevaux. Le paradoxe est que cet animal avait été réintroduit en Amérique par les Espagnols eux-mêmes. En effet, le cheval sauvage disparaît d'Amérique vers 7000 avant notre ère, et ce sont les colons espagnols qui, laissant s'échapper des chevaux venus d'Europe, ont permis le retour de l'animal sur le continent. En quelques décennies, les chevaux, retournés à l'état sauvage, ont ainsi proliféré. De nombreuses populations amérindiennes — dont les Comanches — sont rapidement devenues expertes dans la domestication de cet animal, leurs chasseurs et leurs guerriers devenant des cavaliers hors pair.

Dans les Grandes Plaines, plusieurs peuples, parlant le plus souvent des langues siouanes, ont ainsi organisé leur existence autour du cheval. Celui-ci facilite la chasse au bison et des déplacements sur des distances beaucoup plus longues qu'auparavant. Ainsi le cheval a-t-il conduit les Sioux, les Cheyennes ou encore les Blackfeets à adopter un mode de vie nomade, alors qu'ils pratiquaient une agriculture sédentaire jusque-là.

Enfin, l'extrême nord du continent est peuplé par des populations inuit, établies sur les vastes territoires arctiques courant du nord de l'Alaska au Groenland. L'agriculture étant impossible à de telles latitudes, leur mode de vie est fondé sur la chasse et la pêche, notamment à la baleine. ■

▲ LES CHEFS DES GRANDES PLAINES
Ce quintuple portrait, réalisé par Charles Bird King, représente les chefs Young Omahaw, War Eagle et Little Missouri, accompagnés de deux Pawnees, qui se sont rendus à Washington pour négocier avec le gouvernement des États-Unis les droits territoriaux des Amérindiens. 1821. *Smithsonian American Art Museum, Washington.*

Pour en savoir plus

ESSAI
Dictionnaire des Indiens de l'Amérique du Nord
D. Dubois, Guy Trédaniel Éditeur, 2024.

LE CHOC DE LA CONQUÊTE DE L'OUEST

La hache de guerre est déterrée

Longtemps, dans les études comme dans la culture populaire, les Indiens furent les « méchants » de l'histoire. Revenant sur le récit triomphaliste de la conquête de l'Ouest par les États-Unis, les historiens renouvellent leur discours grâce au point de vue amérindien.

SOAZIG VILLERBU
PROFESSEURE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE, UNIVERSITÉ DE LIMOGES



L'imaginaire de l'Ouest états-unien s'est très longtemps construit autour de l'opposition entre colons et Amérindiens, sur le mode d'un récit triomphaliste d'une conquête de la civilisation contre le monde sauvage — nature et autochtones mêlés. Récit qui, d'une part, n'a jamais exclu des narrations alternatives plus ou moins mesurées, pour des raisons variées, et dont, d'autre part, les promoteurs ont su maintenir la domination, y compris dans le champ académique, jusqu'au dernier tiers du XIXe siècle. Il n'y a que depuis quelques décennies que le récit savant a pu développer et diffuser de nouveaux paradigmes, qui peinent encore parfois à toucher tous les publics.

Il ressort de ces efforts tout d'abord une sorte de retournement narratif, qui refuse de faire des Amérindiens de simples victimes anonymes d'un mouvement de conquête, que ce mouvement soit considéré dans un premier temps comme naturel et légitime, ou comme injuste et spoliateur ensuite. L'analyse de la capacité d'agir autochtone a permis qu'émergent des concepts neufs, qui allaient au-delà de ce que l'historien Frederick Jackson Turner avait imaginé en 1893 : sa « Frontière », qui transposait dans le champ académique des récits développés depuis un siècle pour décrire l'expansion vers l'Ouest de la nation états-unienne, était un front pionnier raconté du point de vue du conquérant blanc et masculin, encore plus sous la plume de ses épigones du temps de la guerre froide.

Décrire une autre réalité

Il fallait réinventer des manières de dire, ce que fit la « nouvelle histoire de l'Ouest » à partir de la fin des années 1980, en refusant ladite Frontière au profit d'une histoire régionale dans laquelle toutes les voix devaient être entendues. Ce fut ensuite une éclosion de concepts qui, tous, visaient à rendre le pouvoir aux populations amérindiennes. Le *middle ground* (« espace partagé ») ou le *native ground* (« espace dominé par les autochtones ») déclinaient l'équilibre des pouvoirs dans l'Ouest, parfois au profit des Amérindiens ; les *borderlands* (« territoires d'indécision entre deux logiques spatiales étatiques ») mettaient l'accent sur des formes de fluidité qui tendaient à effacer les impérialismes européens, puis états-uniens. Ce furent enfin les « empires cinétiques », que l'historien Pekka Hämäläinen a décrit chez les Comanches, puis les Lakotas : en plaquant de manière excessive des concepts politiques occidentaux sur des réalités indigènes, il voulait montrer que les Amérindiens qui avaient choisi, avec le retour du cheval en Amérique du Nord au XVIIIe siècle, d'adopter le nomadisme intégral, avaient pu construire de grandes puissances, capables de s'imposer aux conquérants impériaux. Ainsi, selon lui, les Comanches — durant le premier XIXe siècle dans les Plaines du Sud —, puis les Lakotas — jusqu'aux années 1870 dans les Plaines du Nord — avaient dominé les termes de l'échange.

Au-delà des difficultés à forger un vocabulaire adéquat pour faire l'histoire de la rencontre entre populations et formes de pouvoir dans l'Ouest états-unien, ces débats ont eu le mérite de mettre l'accent sur la part amérindienne du récit. Il ne faut pas pour autant évacuer l'histoire du projet de conquête, qui fut un projet impérial, partagé dès le débarquement des puissances européennes sur le continent. Mais cette histoire a pris des formes variées, en fonction d'objectifs précis et de moyens souvent faibles des empires coloniaux. Ceux-ci pouvaient être portés par une idéologie finalement intégratrice des populations indigènes, et étaient de toute façon fragilisés par l'éloignement, la situation périphérique. Les quelques villages, forts ou postes de traite des empires français, espagnol, britannique ou russe dans l'Ouest ne représentaient guère plus que des îlots coloniaux dans une mer amérindienne. C'est toute la spatialité impériale qu'il faut sans doute repenser, et l'histoire de l'Ouest états-unien gagnerait à dialoguer davantage avec celle de l'empire espagnol, en usant de nouveau du concept de frontière, mais sans la charge apportée par Turner — pour penser à la fois la pluralité des récits et la violence des conquêtes, la fragilité des situations locales et le poids des empires —, comme en insérant les formes de colonisation états-uniennes dans leur contexte continental.

Lorsque les États-Unis franchissent le Mississippi en acquérant la Louisiane en 1803, ils ont ainsi dans leurs bagages des pratiques



ROGER-VIOLLET / ROGER-VIOLLET

▼REVIREMENT À LITTLE BIG HORN
La célèbre bataille, qui signa en 1876 l'une des pires défaites des États-Unis, est vue ici à travers les yeux de l'artiste indien Amos Bad Heart Buffalo, qui représente l'armée du commandant Custer sous l'assaut des cavaliers de Crazy Horse.



PETER NEWARK AMERICAN PICTURES / BRIDGEMAN IMAGES

mises en place depuis deux siècles de colonisation britannique et deux décennies d'indépendance, qui les ont vus déployer leur conquête au-delà des Appalaches. Mais ils rencontrent aussi, sur le terrain, les pratiques impériales qui les ont précédés. Ainsi ont-ils d'abord deux manières d'envisager leur Ouest, qui n'en feront ensuite plus qu'une. Ils dessinent d'une part des terres dont il faut s'emparer afin de remplacer le peuplement amérindien par des colons, et d'autre part des territoires dont ils se disent disposés à laisser l'usage aux Amérindiens – soit qu'ils n'y voient dans un premier temps guère l'utilité, soit qu'ils préfèrent s'inscrire un temps dans les pas d'une colonisation précédente, celle du commerce des fourrures, qui nécessite de bonnes relations avec les Amérindiens, partenaires et fournisseurs au moins dans le bassin du Missouri.

▲ CONVOI DANS LES PLAINES
Durant tout le XIXe siècle, des familles entières de pionniers partent à bord des fameux chariots blancs, devenus le symbole de la conquête de l'Ouest, en direction de terres à coloniser. Tableau par Newell Convers Wyeth. *Collection privée.*

Les outils de la spoliation sont vite mis au point par l'État fédéral : la conquête de l'Ouest, à vrai dire, est même le terrain essentiel de son déploiement, presque son lieu de naissance. Cela passe d'abord par un arsenal juridique. L'ordonnance sur la terre de 1785 et celle du Nord-Ouest, deux années plus tard, organisaient la transformation foncière et politique des terres conquises, qui devaient être arpentées afin de distribuer la propriété foncière aux colons et se transformer à terme en États. Pensé pour l'Ouest transappalachien, le dispositif restera valable au-delà du Mississippi, avec de très nombreux ajustements, qui concerneront tant les voies d'achat des parcelles, leur prix – jusqu'à la loi sur le *homestead*, qui assure en 1862 leur gratuité dans certaines conditions – et leur taille – puisqu'à la fin du XIXe siècle cette loi sera adaptée à l'aridité de beaucoup de régions.

Ces terres, il fallait évidemment les conquérir avant de les peupler. Par un système de menaces, de coups de force et de chantage, adossé à l'imposition d'un commerce inégal et créateur de dettes, le tout mis en place par Thomas Jefferson lors de sa présidence (1801-1809),

La conquête de l'Ouest fut utilisée comme outil de la spoliation des autochtones.

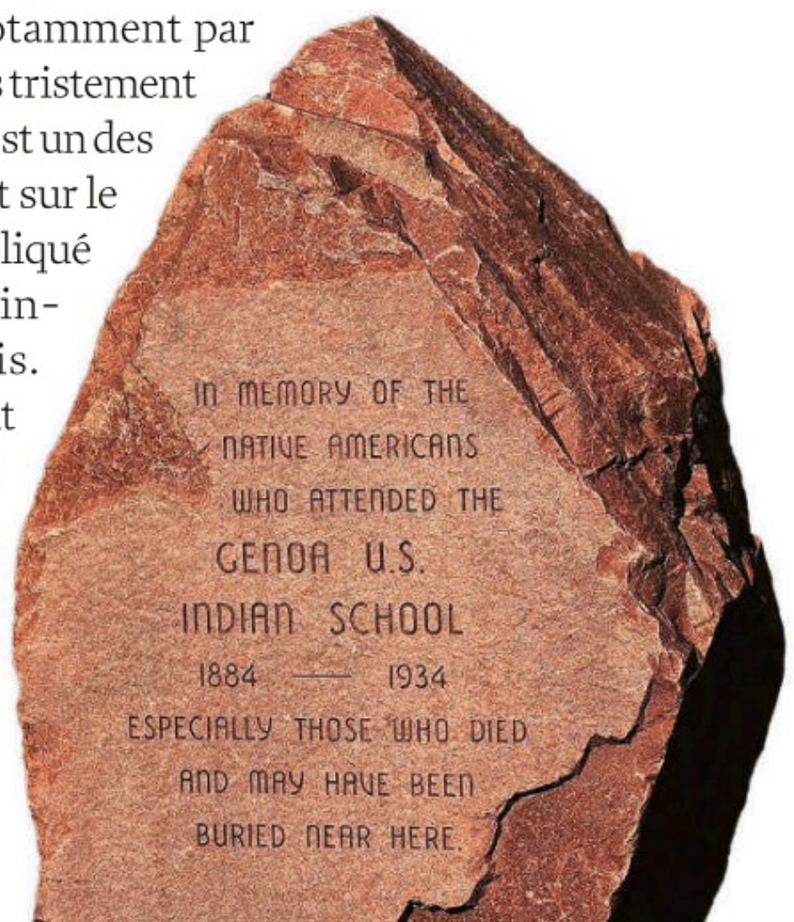
des traités sont signés avec des populations qui avaient été considérées juridiquement pendant des décennies comme des nations souveraines, au mépris des manières qu'elles avaient de se penser elles-mêmes, mais parce que cela permettait de forcer des relations inégales et domestiques sous couvert de traités internationaux.

La guerre de conquête demeure évidemment une option envisageable et couramment pratiquée. À vrai dire, la guerre d'Indépendance elle-même (1775-1783) fut livrée contre les Amérindiens autant que contre les Britanniques, et le fil de cette histoire ne s'interrompit que dans les années 1880. Le mythe de l'Ouest s'est tôt emparé des chefs de guerre et des batailles qui rythmèrent le siècle, chefs dont les plus connus occupent la scène en fin de période. Ce sont Cochise ou Geronimo chez les Apaches, ou chez les Lakotas Sitting Bull ou Crazy Horse, ce dernier étant en 1876 l'un des principaux responsables de la pire défaite états-unienne en la matière, à Little Big Horn, qui n'eut comme résultat qu'un élan vengeur et une victoire finale des États-Unis quelques mois plus tard.

L'entreprise de « civilisation »

Après les victoires états-uniennes, qu'elles soient militaires ou politiques, les nations amérindiennes se voyaient attribuer des territoires réduits, au sein d'un système de dépendance à l'administration fédérale. Ces territoires devinrent les réserves du dernier tiers du XIXe siècle, destinées à « civiliser » les Amérindiens, aux mains des Églises chrétiennes. Il fallait alors « tuer l'Indien pour sauver l'homme », faire donc disparaître définitivement les cultures, notamment par l'envoi des jeunes dans les tristement célèbres pensionnats. C'est un des enjeux brûlants du débat sur le concept de génocide appliqué aux populations amérindiennes des États-Unis. Après un premier moment très militant dans les années 1970, la question est revenue dans le champ académique dans les années 2000, autour de deux thématiques qui mettent en jeu à la fois la question de la définition d'un génocide et celle des preuves de son intentionnalité.

La question des pensionnats est centrale : détruire sciemment une culture reviendrait à faire disparaître un peuple, donc à commettre un génocide. Mais l'organisation d'une disparition physique des Amérindiens est également débattue : il ne peut être question d'évoquer en toute rigueur un génocide qui courrait sur l'ensemble de l'histoire et du territoire états-uniens. En revanche, il apparaît de plus en plus clair, en multipliant les études de cas, qu'il y eut des génocides aux États-Unis, commis sur des populations indiennes particulières, et que, s'il y eut bien des espaces-temps de violence exacerbée, comme la Californie des années 1850, l'impulsion génocidaire forme comme une basse continue de l'histoire états-unienne. Les chantiers sont encore nombreux qui permettront d'en comprendre tous les ressorts. Mais la mémoire en reste à la fois vive et maltraitée, et l'Ouest états-unien demeure une terre profondément marquée par les logiques coloniales. ■



Pierre dressée en mémoire des enfants amérindiens morts dans l'école indienne de la ville de Genoa, dans le Nebraska. *Centre interprétatif de la Genoa Indian School.*

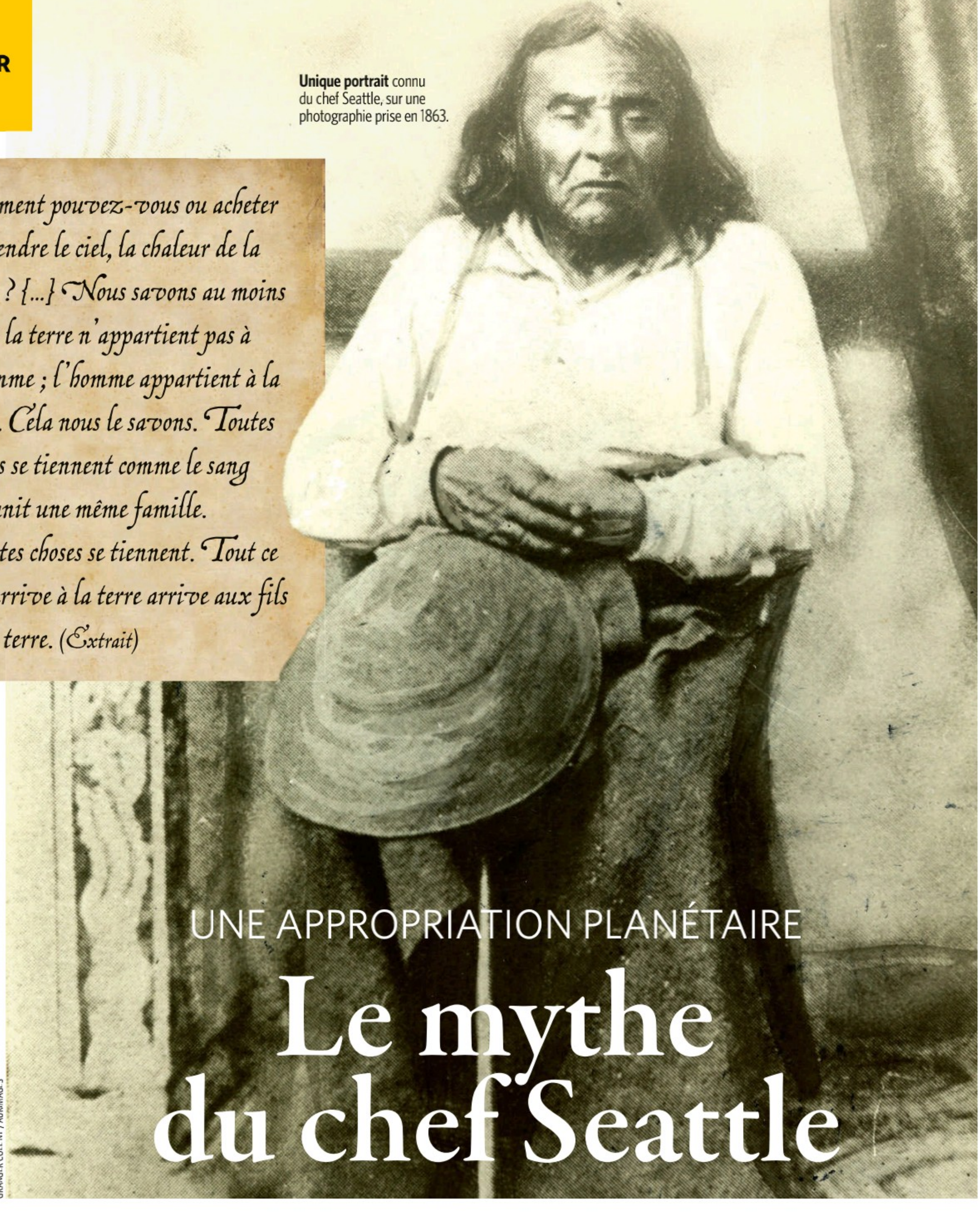
STACY REVERE / GETTY IMAGES VIA AFP

Pour en savoir plus

ESSAI
Nouvelle Histoire de l'Ouest. Canada, États-Unis, Mexique
S. Villerbu, Passés composés, 2023.

L'EXEMPLE CANADIEN

Le passé de l'Ouest a ressurgi récemment avec violence au Canada. Il n'est pas tant question de guerre que de **famine,** notamment après l'arrivée au pouvoir du Premier ministre conservateur John Alexander Macdonald, en 1878. Le système des traités et des réserves était détourné pour aboutir à une situation de sous-développement, qui ravagea les Plaines canadiennes. En parallèle, comme aux États-Unis, les Églises se virent confier les enfants amérindiens dans des **pensionnats** destinés à annihiler les cultures indigènes et qui, dans les faits, annihilèrent aussi des milliers de vies jusqu'au cœur du XXe siècle, comme en témoignent toujours les découvertes de charniers aux abords desdits pensionnats. Le Canada a choisi d'agir par la **justice transitionnelle** (définie par l'Onu comme « un éventail de processus et mécanismes mis en œuvre par une société pour tenter de faire face à des exactions massives commises dans le passé, en vue d'établir les responsabilités, de rendre la justice et de permettre la réconciliation »). Une commission de vérité et de réconciliation a abouti en 2015 à la conclusion que le Canada avait bien commis un **génocide culturel,** en le définissant comme « la destruction des structures et des pratiques qui permettent au groupe de continuer à vivre en tant que groupe ».



Unique portrait connu du chef Seattle, sur une photographie prise en 1863.

Comment pouvez-vous ou acheter ou vendre le ciel, la chaleur de la terre ? {...} Nous savons au moins ceci : la terre n'appartient pas à l'homme ; l'homme appartient à la terre. Cela nous le savons. Toutes choses se tiennent comme le sang qui unit une même famille. Toutes choses se tiennent. Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre. (Extrait)

GRANGER COLL NY / AURIMAGES

UNE APPROPRIATION PLANÉTAIRE

Le mythe du chef Seattle

Comment le chef d'une petite tribu de la côte du Pacifique est-il devenu l'icône mondiale de l'écologie ? Récit de l'histoire folle d'un vrai-faux discours prononcé par Si'ahl, héros malgré lui d'une fable posthume.

ISABELLE MARRIER
ÉCRIVAIN

« Comment pouvez-vous ou acheter ou vendre le ciel, la chaleur de la terre ? L'idée nous paraît étrange. Si nous ne possédons pas la fraîcheur de l'air et le miroitement de l'eau, comment est-ce que vous pouvez les acheter ? [...] Aussi lorsque le Grand Chef à Washington envoie dire qu'il veut acheter notre terre, demande-t-il beaucoup de nous. [...] Car cette terre nous est sacrée. [...] Nous savons au moins ceci : la terre n'appartient pas à l'homme ; l'homme appartient à la terre. Cela nous le savons. Toutes choses se tiennent comme le sang qui unit une même famille. Toutes choses se tiennent. Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre. Ce n'est pas l'homme qui a tissé la trame de la vie : il en est seulement un fil. Tout ce qu'il fait à la trame, il le fait à lui-même. »

Telle est la teneur du discours que le chef amérindien Seattle aurait tenu au gouverneur de l'État de Washington souhaitant acheter les terres de sa tribu : un hymne puissant à la nature, un appel à l'humanité à reconsidérer sa relation avec elle. Tel est le vrai-faux le plus célèbre de l'histoire américaine. Par quels détours une harangue prononcée un matin d'hiver de 1854 par le chef d'une minuscule tribu de la côte du Pacifique est-elle devenue une profession de foi écologiste ?

Un géant à la voix de stentor

Le chef Seattle — Si'ahl, en lushootseed, la langue des Salishs, son groupe linguistique — naît dans les années 1780, sur le détroit de Puget. Son père et sa mère sont issus des peuples duwamish et suquamish, deux tribus semi-nomades de quelques centaines de personnes, vivant de cueillette et de pêche, menant une existence immémoriale, ponctuée de confrontations intertribales, à peine troublée par le passage de l'explorateur Vancouver en 1792, puis en 1820 d'un navire de l'Hudson's Bay Company (HBC). Si'ahl est un géant à la voix de stentor, dont l'esprit protecteur est l'Oiseau-Tonnerre. À l'âge d'homme, il se fait une réputation de guerrier fastueux et gagne une position dominante au sein de ses deux tribus d'origine.

Hiver : cérémonie du potlach ; printemps : chasse ; été : cueillette ; automne : saumon. Seule la récurrence de graves épidémies et le passage de missionnaires chrétiens prédisent la fin de leur monde. En 1833, un comptoir de la HBC s'implante à 80 km du campement d'hiver des Duwamish. Si'ahl, comme tous les premiers habitants de la région, échange avec fièvre peaux, fourrures et saumon salé contre des ustensiles en métal, des fusils, du rhum et les fameuses couvertures à points désormais indispensables au quotidien.

Les premiers pionniers américains accèdent au Puget. Les confins du Nord-Ouest s'apprêtent à entrer dans l'histoire des États-Unis d'Amérique. Parce qu'il croit que les nouveaux venus sont une chance pour son petit groupe, Si'ahl, surnommé « le Gros » par les employés de la HBC, accueille les pionniers à bras ouverts. Par reconnaissance, ceux-ci donnent son nom, déformé en Seattle, à la ville en planches qu'ils édifient.

Le 12 janvier 1854, Isaac Stevens, gouverneur du nouvel État de Washington, rencontre les chefs des tribus sur les territoires desquelles s'installent les pionniers. À cette occasion, Si'ahl aurait prononcé une harangue en lushootseed, traduite aussitôt vers le chinook, le dialecte véhiculaire commercial, puis vers l'anglais. Ni Stevens ni personne ne prend la peine de la transcrire. Pour les Blancs, l'essentiel est qu'en 1855 Si'ahl et 19 autres chefs signent le traité de Point Elliott, entérinant le transfert des territoires, délimitant réserves et droits de pêche. Il met des années à être ratifié par le Président, et les Amérindiens, d'ores et déjà parqués dans les réserves, tardent tragiquement à recevoir les moyens d'y survivre. Trahi par ceux qu'il appelait ses amis, Si'ahl meurt en 1866.

Voilà. C'est fini. Il n'aurait dû rester de ce petit chef que quelques lignes dans l'histoire de l'État de Washington, une croix en face de son nom sur un traité qui consacre sa défaite sans combat. Or, tout en détournant le cours des rivières, en rasant les forêts, en modifiant radicalement le paysage des

Les percevant comme une chance pour sa tribu, Si'ahl accueille les pionniers à bras ouverts.

Duwamish, en y créant une ville moderne et fébrile, ce sont les vainqueurs qui vont inventer, dans toutes les acceptions du terme, le mythe du chef Seattle.

Commençons par le discours, ce presque « cinquième évangile ». En 1887, un certain Henry Smith, l'un des pères fondateurs de Seattle, publie dans le supplément dominical du *Seattle Sunday Star* un récit de la journée du 12 janvier 1854 et y restitue, affirme-t-il, l'allocution du vieux chef. Il assure avoir pris des notes sur place et récemment partagé celles-ci avec les mémorialistes des tribus. Le texte est beau, sa visée, poétique. Il reprend un thème familier à ce genre littéraire américain : les discours de reddition des chefs amérindiens entérinant leur déroute, le crépuscule de leurs peuples — soit, en filigrane, l'élection divine du conquérant américain.

Le discours marque suffisamment les esprits pour être repris *in extenso*, avec quelques modifications, dans la première historiographie de la ville. Il poursuit tout au long des 60 années suivantes une carrière obscure dans les mémoires et les travaux d'histoire locale. Un professeur de littérature de l'université du Texas, William Arrowsmith, l'y découvre par hasard, s'en entiche et le transcrit « en anglais moderne », gommant les tournures « victoriennes » de Smith. Il le lit, en public, lors des manifestations du premier Jour de la Terre, en 1970.

Le rêve d'un peuple écologique

Par ce contexte, d'ores et déjà Arrowsmith déplace le thème de la perte de la « terre » indienne à celui de la Terre, abîmée par l'avidité humaine. C'est dans l'air du temps. En 1969, les premières photos de la Terre prises de l'espace consacrent universellement l'image-idée de la planète isolée, de l'« environnement » fragile comme un ventre enceint autour de l'humain. En parallèle, l'émergence d'une identité collective « indienne », et non



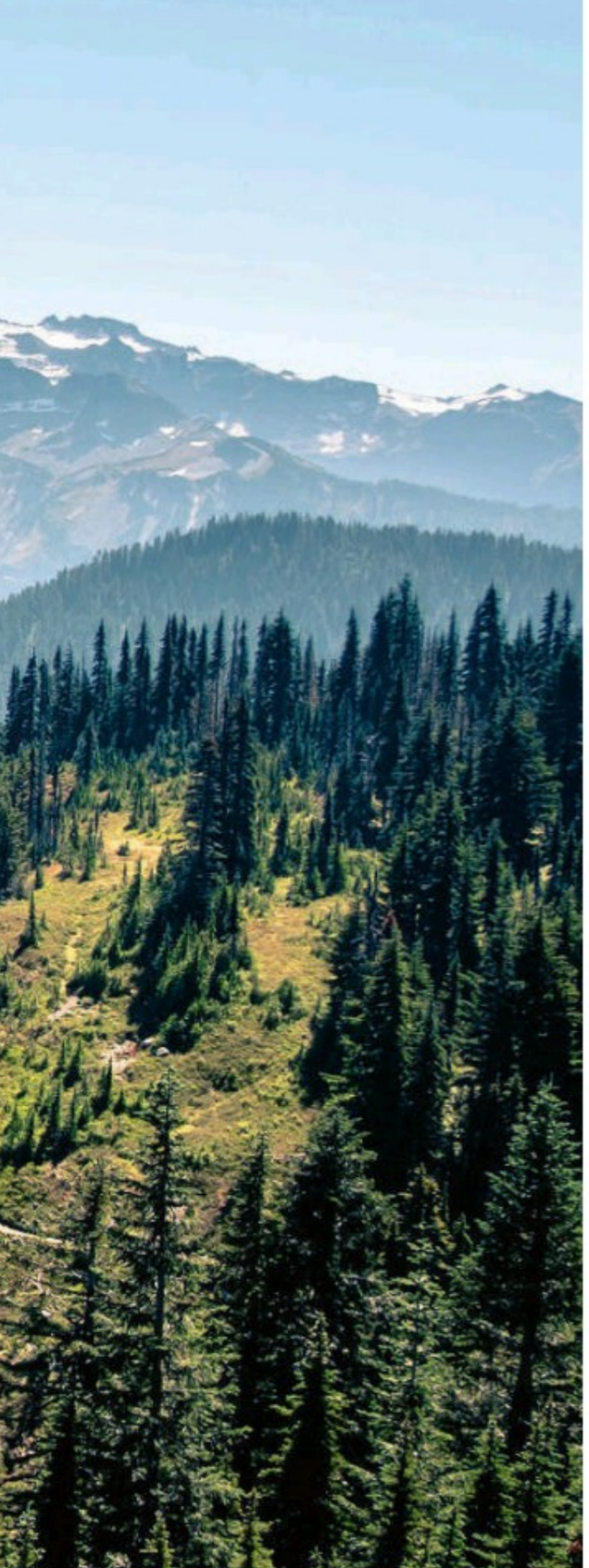
AKG-IMAGES / DE AGOSTINI / G. SIOEN

LE MONT RAINIER
C'est un paysage montagneux de forêts et de lacs qui se déploie près de Seattle, au pied de ce volcan proche de la côte du Pacifique, dans l'État de Washington. Les Amérindiens y vivaient notamment de la pêche au saumon.



Mât totémique de la tribu des Tlingits érigé en 1899, le premier dans une ville américaine, devant le Pioneer Building, édifice emblématique de Seattle.

DREW PAYNE / ISTOCK



plus tribale, suscite chez les non-Amérindiens le rêve d'un peuple sage et adamique, ayant su vivre en harmonie avec la nature. Dans cet esprit, un étudiant d'Arrowsmith, Ted Perry, réécrit le discours pour les besoins d'un documentaire sur la pollution. Au générique, seul le chef Seattle est « crédité ».

Très vite, des extraits se répandent dans tous les avatars de la culture populaire : posters et T-shirts, chansons et aimants pour frigos. Par contagion, des grands esprits et des institutions, d'Al Gore au roi Charles III, en passant par Edgar Morin, Le Clézio, la Smithsonian Institution ou l'Église luthérienne, s'y réfèrent à leur tour. Le chef Seattle est désormais une star et l'icône d'un fantasme : la sagesse écologique des Amérindiens.

Dans la ville qui porte son nom, son souvenir connaît d'autres avatars. On possède de Si'ahl une seule photo, prise en 1863 : l'image d'un très vieil homme las, les yeux clos, assis à côté d'un vase Médicis, un chapeau traditionnel sur les genoux. Le photographe retouche le cliché en lui peignant des pupilles et le vend en cartes postales, colorisées ou non, sur des fonds variés — forêts, plages, canoës. Pendant des décennies, ces cartes postales se vendent très bien, avec le portrait de la « Princesse Angeline », la fille du chef, pris par Edward Curtis, alors jeune photographe fraîchement installé à Seattle. Curtis, on le sait, consacra sa vie à sillonner l'Amérique afin de fixer sur la pellicule les survivants d'un monde mourant, illustration lyrique du thème crépusculaire des discours de reddition.

Un homme écrasé par son image

En 1900, Seattle compte 80 000 habitants. Alors que sa croissance, alimentée par les scieries, le trafic maritime et le commerce avec la Chine, devient exponentielle, la ville témoigne un intérêt singulier pour la culture amérindienne. En 1899 y est érigé le premier mât totémique d'une ville américaine. En 1909, alors que l'exposition « Alaska-Yukon-Pacifique » bat son plein avec ses reconstitutions de potlachs et de villages, le conseil municipal commande une statue du chef, bientôt le symbole de la ville. Cela n'empêche pas les descendants des Duwamish et Suquamish de vivre très pauvrement, ni que leur langue soit, après la Seconde Guerre mondiale, au bord de l'extinction.

L'image du chef Seattle, d'une part « saint patron » de la ville de Boeing, d'Amazon et de Starbucks, d'autre part prophète universel de la cause environnementale, a écrasé semble-t-il définitivement la figure de Si'ahl. Même lorsqu'en 1992 un article à la une du *New York Times* dénonce le discours comme une fiction, « un événement extravagant dont on devrait se débarrasser comme inconsistant », rien ne change. Susan Jeffers, illustratrice d'un best-seller pour enfants reprenant le discours, résume le sentiment commun : aucune importance, puisqu'un Indien aurait pu le prononcer — actant ainsi la liquidation mémorielle de Si'ahl.

Et aujourd'hui ? Internet élargit à l'infini la force de dissémination du discours de Ted Perry. Alors que la moitié de l'humanité est urbaine, que les problèmes liés à l'environnement s'intensifient dramatiquement, ce texte répond à un rêve impossible : une humanité réconciliée avec la nature. Comme les Barbares du poète Constantin Cavafy étaient une espèce de solution, ce fantasme confère une espèce d'authenticité au discours de Perry.

Dans le monde réel, sur les bords du détroit de Puget, le lushootseed, moribond à la fin du XX^e^ siècle, est enseigné du primaire à l'université. Si les paroles exactes prononcées par Si'ahl le 12 janvier 1854 sont perdues, les mots de sa langue ne le sont plus. Les Duwamish cultivent leur mémoire, diffusent leurs connaissances. Leur devise : *We are still here*, « Nous sommes toujours ici ».

L'appropriation, même bienveillante, conduit à un effacement. Mais celui-ci n'est pas définitif, traverse des avatars. La justice, cette fugitive du camp des vainqueurs, est une sœur de la mémoire, celle qui prend son temps et raconte une histoire sans fin. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Le discours sans fin, ou comment le chef Seattle n'a pas dit ce qu'on dit qu'il avait dit
I. Marrier, Paulsen, 2024.

DOSSIER

L'ART TRANSCENDE L'AMÉRIQUE

Réaliste ou idéalisée, historique ou stylisée, l'Amérique du Nord devient dès la Renaissance une source d'intérêt pour les artistes européens et états-uniens, dont les œuvres témoignent du regard de l'Occident sur ce continent resté longtemps mystérieux.



WORLD HISTORY ARCHIVE / AURIMAGES

Portrait de White Cloud, chef des Iowas. Par George Catlin, 1844-1845. *National Gallery of Art, Washington.*

▲ **Fasciné dès l'enfance** par les Amérindiens, George Catlin est sans doute le peintre états-unien qui les a représentés de la manière la plus digne, quasi ethnographique. Lors de ses séjours dans l'Ouest américain, il fréquente plusieurs tribus, comme les Sioux ou les Cherokees, dont il partage la vie quotidienne, les chasses au bison et les cérémonies. De ces contacts privilégiés naîtront 300 portraits, dont l'ambition est de conserver une trace de la culture amérindienne et d'en donner une image plus positive et réaliste. C'est ce qui émane de ce portrait de White Cloud, chef des Iowas, peint vers 1844-1845. Reprenant les codes des portraits de notables européens, Catlin le peint en buste, vu de trois-quarts, le visage placide et le regard lointain, mais sûr de son pouvoir, incarné dans sa riche parure montrée dans les moindres détails.

L'Amérique. Par Gilles Guérin et Hendryck Van Émenryck, 1675-1678. *Château de Versailles.*



CHATEAU DE VERSAILLES, DIST. GRANDPALAISRMN / CHRISTOPHE FOUIN

▶ **Sculptée à l'origine** pour le parterre d'Eau des jardins de Versailles, cette statue figure l'allégorie de l'Amérique selon les canons de l'époque : coiffée d'une couronne de plumes, une jeune femme avec arc et carquois s'avance, vêtue d'un pagne, un crocodile à ses côtés. Elle est l'héritière d'une tradition iconographique apparue au milieu du XVIe siècle : celle de l'allégorie des quatre continents, dont l'image à succès est déclinée des grands décors aux services en porcelaine. Monde lointain et fascinant, l'Amérique devait séduire le regard européen par le spectacle de son exotisme, mais un exotisme dompté – acceptable, en quelque sorte. À l'image de cette Amérique, dont la pose s'inspire de la Diane chasseresse antique, et qui s'inscrit ainsi dans les habitudes visuelles des spectateurs auxquels elle était destinée.



BRIDGEMAN IMAGES

Le Traité de Penn avec les Indiens. Par Benjamin West, 1771-1772. *Pennsylvania Academy of the Fine Arts, Philadelphie.*

▲ **Jusqu'à l'inexorable avancée** des États-Unis vers l'Ouest, au XIXe siècle, les peuples amérindiens furent traités comme des nations à part entière, avec lesquelles il était possible et utile de nouer non seulement des liens commerciaux, mais aussi de véritables alliances politiques. C'est ce que montre ce tableau de Benjamin West, qui reconstitue la rencontre entre William Penn, fondateur de la colonie britannique de Pennsylvanie, et le chef des Lenapes, Tamanend, pour signer en 1682 un traité d'amitié sur le bord du fleuve Delaware. Cette scène fondatrice de l'histoire états-unienne est figurée à la manière classique des traités européens, l'amitié se nouant au centre de la toile, où dominent d'un côté les colons et de l'autre les autochtones. Le tableau, plaçant chacune des parties d'égale à égale, revalorise le rôle des Amérindiens, dont l'aide fut décisive dans la survie des premières colonies de la côte Est.



ARTGEN / ALAMY STOCK PHOTO

Indien au soleil couchant. Par Thomas Cole, 1845-1847. *Collection particulière.*

◀ **La fascination** pour les paysages grandioses d'Amérique du Nord s'incarne, au XIXe siècle, dans l'œuvre des peintres de la Hudson River School, qui voient dans la nature encore vierge de ce continent une forme de Paradis originel. Quelques décennies avant la création du premier parc national à Yellowstone, le paysage devient ainsi, à travers l'art, une part de l'identité américaine. Pionnier de ce mouvement pictural, Thomas Cole est attiré, lors d'un voyage à Paris, par le paysage classique du XVIIe siècle, notamment par Claude Lorrain, dont on retrouve ici l'influence dans la composition – l'arbre, sur la gauche, mettant en valeur les différents plans jusqu'au lointain – et dans la lumière spectaculaire. À travers cet Indien contemplatif, c'est une vision apaisée de la nature qu'offre le peintre, mais aussi une version idéalisée de la relation aux Amérindiens, loin de la brutale réalité de la conquête de l'Ouest qui débute alors.

CHARLEMAGNE
L'HOMME DERRIÈRE LE MYTHE

Le biographe Éginhard, membre de la cour et proche de Charlemagne, nous offre un éclairage unique et des détails précieux sur la personnalité et la vie privée du souverain chrétien.

JULIA PAVÓN BENITO
UNIVERSITÉ DE NAVARRE

CHARLEMAGNE ET SES LEUDES
Autrement intitulé *Charlemagne conduit par Olivier et Roland*, ce groupe statuaire, installé sur le parvis de la cathédrale Notre-Dame de Paris, fut présenté par les frères Louis et Charles Rochet à l'Exposition universelle de 1878.

LIONEL LOURDEL / GTRES



SPLENDEUR DE L'EMPEREUR
Ce chef-d'œuvre d'Albrecht Dürer (1512) représente Charlemagne avec les insignes du Saint Empire romain germanique : couronne, épée, orbe crucigère. *Musée national germanique, Nuremberg.*
MONDADORI PORTFOLIO / ALBUM



▲ **LE TALISMAN DE CHARLEMAGNE**
On pense que le roi portait toujours ce reliquaire sur lui, tel un talisman, et qu'il fut même inhumé avec.
SCALA, FLORENCE

Restaurateur de l'Empire romain d'Occident après plus de trois siècles d'éclipse, Charlemagne, aujourd'hui considéré comme l'un des pères de l'Europe, est entré dans l'histoire pour l'œuvre immense de son gouvernement, qui embrasse tous les aspects du pouvoir royal : de l'organisation des institutions et l'exercice de la justice aux mesures économiques et au renouveau culturel. Au Moyen Âge, sa personne a été mythifiée comme nulle autre : il fut un symbole, un modèle de bon gouvernement pour les souverains du Saint Empire romain germanique et, pendant les croisades, un exemple de dévotion religieuse et de courage dans la lutte contre les infidèles, au point d'être vénéré comme un saint.

Mais avant de devenir un mythe, Charlemagne était un être de chair et de sang : souverain ambitieux et guerrier impitoyable, c'était aussi un homme de culture et un père soucieux de l'avenir des siens. Pour mieux appréhender sa personnalité, nous disposons — fait rare pour une période souvent perçue comme un « âge sombre » — de sources privilégiées, notamment la biographie écrite par un homme de sa cour : Éginhard.

Il est possible que la *Vita Karoli Magni*, « Vie de Charlemagne », ait été rédigée lors de la retraite d'Éginhard à l'abbaye de Seligenstadt, entre 829 et 836, plus de 15 ans après la mort du souverain. Cette œuvre, inspirée des modèles biographiques des classiques de l'Antiquité (notamment les *Vies des douze Césars*, de Suétone), est l'un des livres du genre les plus influents du Moyen Âge. Le récit, au-delà des gloires militaires, du couronnement et du testament de l'empereur, se distingue par les passages décrivant son caractère et ses habitudes, tels que l'auteur les a connus lorsqu'il vivait à la cour carolingienne.

Les jeunes années du roi

Fils aîné de Pépin le Bref (roi des Francs de 751 à 768), Charles est né au milieu du VIII[e] siècle, en 742 ou 748, possiblement à Herstal, dans l'actuelle province de Liège, en Belgique, ou, selon d'autres hypothèses, à Aix-la-Chapelle, Ingelheim, Prüm, Düren ou encore Gauting, dans l'actuelle Allemagne. Sa langue maternelle était le francique — un dialecte germanique dont dérive le néerlandais moderne — ou un dialecte haut-allemand de forte influence franque, comme celui que sa mère, Bertrade de Laon (Berthe au Grand Pied), a pu parler.

Grâce à ses maîtres, Pierre de Pise et Alcuin, Charles maîtrisait le latin, langue de l'Église et de la haute culture de son époque. Selon Éginhard, il « apprit si bien le latin qu'il s'en servait comme de sa propre langue ». Il a également acquis des notions de grec.

CHRONOLOGIE
UN DESTIN ROYAL

742/748
Naissance de Charles, fils aîné de Pépin le Bref, roi des Francs.

771
À la mort de son frère, Carloman, il devient le roi unique des Francs.

800
Charlemagne est sacré empereur, à Rome, par le pape Léon III.

814
Il s'éteint à Aix-la-Chapelle, où il est inhumé dans la chapelle palatine.



RMN-GRAND PALAIS

Joyeuse, l'épée légendaire de Charlemagne. *Musée du Louvre, Paris.*

LA GRANDE FAMILLE DE CHARLEMAGNE

Le souverain, durant son long règne, a eu quatre épouses, et plus encore de concubines. De ses 11 années de mariage avec Hildegarde, sa deuxième femme, sont nés neuf enfants, dont six seulement atteindront l'âge adulte. Parmi eux, Louis le Pieux, héritier du trône.

PÉPIN LE BREF
(751-768)

BERTRADE DE LAON

GISÈLE

CHARLEMAGNE
ROI DES FRANCS
ET EMPEREUR
(768-814)

CARLOMAN
(768-771)

HIMILTRUDE
(concubine)

PÉPIN

DÉSIRÉE
(1re épouse)

HILDEGARDE
(2e épouse)



AKG / ALBUM

◂ Vitrail de la basilique Saint-Denis représentant Hildegarde.



RMN-GRAND PALAIS

Statuette à la gloire de Charlemagne, au sommet du sceptre de Charles V. ▸



ALAMY / CORDON PRESS

Statue de Carloman, ▸ lithographie de 1827.

FASTRADE
(3e épouse)

HILTRUDE

THÉODRADE

LUITGARDE
(4e épouse)

RÉGINA
(concubine)

DROGON
évêque de Metz

HUGUES

GERSWINDE
(concubine)

ADELTRUDE

CHARLES LE JEUNE

ROTRUDE

PÉPIN

LOUIS LE PIEUX
ROI DES FRANCS
ET EMPEREUR
(814-840)

BERTHE

GISÈLE

En revanche, Éginhard lui-même raconte qu'il n'a jamais appris à écrire correctement, bien qu'il s'exerçât, la nuit, gardant tablettes et parchemins dans son lit.

Une physionomie ouverte et gaie

Malgré sa détermination à revendiquer l'héritage de l'Empire romain, Charlemagne était avant tout un Germain. Il s'habillait toujours à la manière du peuple franc, avec une chemise sur laquelle il portait une tunique bordée de soie, qui laissait voir les braies. En hiver, il se couvrait d'un pourpoint en fourrure de loutre ou de martre. Le contraste avec la mode prédominant dans le sud de l'Europe, notamment en Italie, était évident. « Les habits étrangers, quelque riches qu'ils fussent, il les méprisait et ne souffrait pas qu'on l'en revêtit », écrit son biographe. À deux reprises seulement, pour plaire au pape, il accepta de s'habiller à la romaine, avec une longue tunique et une chlamyde. Peu enclin aux excès du luxe de la cour, il arborait des « vêtements [qui] différaient peu de ceux des gens du commun ». Ce n'est que lors des fêtes ou des réceptions diplomatiques qu'il portait une tenue solennelle, « un justaucorps brodé d'or, des sandales ornées de pierres précieuses, une saie retenue par une agrafe d'or, et un diadème tout brillant d'or et de pierreries ».

Éginhard témoigne encore de l'apparence robuste et de la stature remarquable de Charlemagne. Ses os sont conservés dans la chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle, et une analyse réalisée par des spécialistes allemands en 2014 a déterminé qu'il devait mesurer environ 1,85 m. Le biographe note que le monarque était « de taille élevée mais bien proportionnée, et qui n'excédait pas en hauteur sept fois la longueur de son propre pied », conformément aux canons esthétiques de l'époque. Il souligne qu'il avait un nez proéminent et de grands yeux vifs, ainsi que des cheveux grisonnants, à la fin de sa vie. Au lieu de la barbe fleurie que lui attribue la tradition, il devait arborer une moustache fournie de style franc. Sa physionomie était ouverte et gaie, mais il avait une voix un peu perçante. Personne ne semblait remarquer ses deux principaux défauts physiques : un cou épais et court, et un ventre proéminent. Ce dernier étant certainement la conséquence d'un bel appétit et des quantités importantes de cerf rôti qu'il consommait, tandis qu'il se montrait relativement modéré en matière d'alcool, « haïssant l'ivrognerie dans quelque homme que ce fût ».

Équitation, chasse et bains

Charlemagne avait le sommeil léger et, en été, faisait une sieste de deux ou trois heures. Ses passe-temps favoris étaient l'équitation et la chasse, ainsi que les bains. Ce dernier point est l'une des raisons pour lesquelles, vers la fin de sa vie, il établit sa résidence à Aix-la-Chapelle, où existaient des sources thermales très appréciées. Il invitait



BRIDGEMAN / ACI

UNE BIOGRAPHIE INTIME

ISSU D'UNE FAMILLE NOBLE de Franconie, Éginhard (vers 770-840) reçut une formation littéraire à l'abbaye de Fulda, avant d'entrer à l'école palatine de Charlemagne. C'est en reconnaissance de l'intérêt que le roi a porté à son éducation et de la solide amitié qu'il a entretenue avec lui et ses fils qu'il décide, des années plus tard, de rédiger sa biographie. Un portrait vivant pour être nourri, en partie, de ses propres souvenirs.

Éginhard et l'archevêque Turpin écrivant l'histoire de Charlemagne. Miniature. 1494.

▼BOURSE DE SAINT-ÉTIENNE
Selon la légende, ce reliquaire aurait été offert par le pape à Charlemagne… bien qu'il ait été réalisé vers 830.



RENÉ MATTES / GTRES

LA COUR IMPÉRIALE

Entouré de ses principaux officiers, Charlemagne reçoit Alcuin d'York, qui lui présente des manuscrits, ouvrages de ses moines. Peinture de Jean-Victor Schnetz. Décoration d'un plafond du musée du Louvre.

HERVÉ LEWANDOWSKI / RMN-GRAND PALAIS

apparemment enfants, amis et grands de la cour aux bains, « et les soldats chargés de sa garde personnelle [...] ; aussi vit-on quelquefois jusqu'à cent personnes et plus se baigner ensemble ».

Homme de foi et de culture

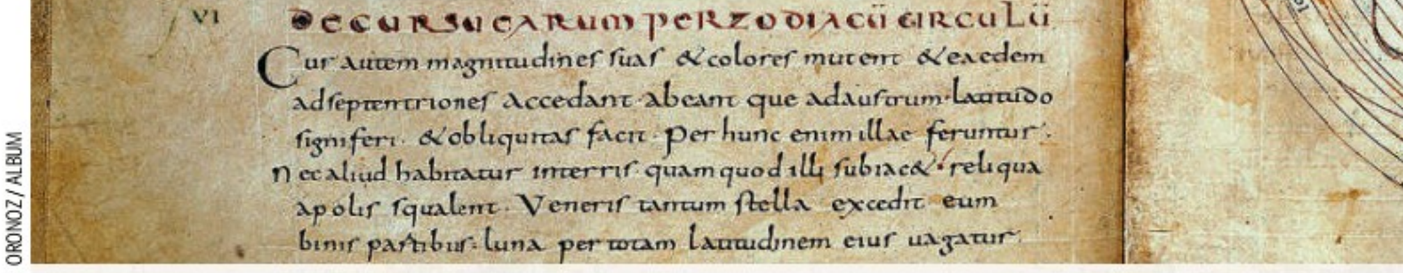
La sincérité de sa piété religieuse est indéniable. Charlemagne était assidu aux offices, auxquels il assistait matin et soir, et lors des repas, écoutait des lectures de *La Cité de Dieu* de saint Augustin, l'un de ses auteurs préférés. Il faisait de généreuses aumônes et donations aux églises, notamment à la basilique qu'il fit construire à Aix-la-Chapelle. Dans son testament, il destinait une partie de sa fortune et les biens meubles de sa chambre personnelle aux églises métropolitaines de ses royaumes et aux pauvres.

Son intérêt pour la culture l'a conduit à créer, à la cour, un cercle d'érudits venus de toute la chrétienté. Parmi eux : Pierre de Pise et Paul Diacre, d'origine italo-lombarde, des Anglo-Saxons, comme Alcuin, et des Hispaniques, comme Théodulfe et Agobard. Charlemagne a entretenu, en particulier, des liens étroits avec Alcuin d'York, installé à la cour de 782 à sa retraite, à Saint-Martin de Tours, en 796. Sous sa direction, le monarque franc a étudié la rhétorique, la dialectique et, surtout, l'astronomie.

Rivalités et alliances familiales

Il ne fait aucun doute que la famille a eu, dans la vie de Charlemagne, une dimension fondamentale. Au décès de son père, Pépin le Bref, il a noué une relation très étroite avec sa mère, Bertrade de Laon, qui l'avait toujours traité comme son fils préféré. En revanche, avec Carloman, son frère cadet, il a existé dès l'enfance une rivalité, qui s'est exacerbée lorsque le royaume a été partagé entre eux. Après la mort prématurée de Carloman, en 771 (dont Charles a été accusé, apparemment sans fondement), les tensions ont persisté avec sa veuve, laquelle a fini par s'exiler en Lombardie avec ses deux fils. Après la conquête du royaume lombard par Charlemagne en 774, les deux enfants ont été séquestrés, et l'on n'a plus entendu parler d'eux. Cela laisse penser que Charlemagne a décidé de s'en débarrasser, en les tuant ou en les enfermant dans un couvent. Par ailleurs, il a nourri une grande affection et une confiance particulière à l'égard de sa sœur Gisèle, qui deviendra abbesse de Chelles.

Sur les quatre épouses que Charlemagne a eues au cours de sa vie, nous disposons de peu d'informations. Son premier mariage, avec Désirée, fille du roi des Lombards (770), est imposé par sa mère Bertrade, pour raisons politiques. Charlemagne la répudie au bout d'un an. La deuxième épouse, la Souabe Hildegarde (771-783), lui a donné neuf enfants, parmi lesquels le futur héritier, Louis le Pieux. La troisième, Fastrade (783-794), qui lui a donné deux filles, est la



ORONOZ / ALBUM

LA TÊTE DANS LES ÉTOILES

ÉVOQUANT LE GOÛT de Charlemagne pour l'astronomie, Éginhard dit qu'il apprit « l'art de calculer la marche des astres et [suivait] leur cours avec une attention scrupuleuse ». Cet attrait a donné naissance à un traité d'astronomie, dont la Bibliothèque nationale d'Espagne conserve une copie du IXe siècle, le codex de Metz. Charlemagne a voulu donner des noms germaniques aux mois. Par exemple, janvier s'appelait *wintarmanoth*, « mois d'hiver ».

Calendrier astronomique sur une page du codex de Metz. *Bibliothèque nationale, Madrid.*



RMN-GRAND PALAIS

Charlemagne ou son petit-fils Charles le Chauve à cheval. Statuette en bronze du IXe siècle. *Musée du Louvre, Paris.*

ABBAYE DE LORSCH

Fondée vers 764 sous le règne de Pépin, l'abbaye (dont le seul vestige est ce porche d'entrée) fut un centre de pouvoir, de spiritualité et de culture dans le Saint Empire jusqu'au haut Moyen Âge. Louis II (dit le Germanique), petit-fils de Charlemagne, y est inhumé.

ADOBE STOCK

seule à avoir joué un rôle politique important. Éginhard fait allusion à sa cruauté, qui aurait nourri divers complots contre le monarque, notamment celui du fils qu'il a eu dans sa jeunesse avec une concubine, Himiltrude. De sa dernière épouse, Liutgarde (vers 795-800), on ne lui connaît aucun enfant. Charlemagne ayant eu au moins six concubines, qui lui ont également donné une descendance, on estime qu'il a eu, au total, une vingtaine d'enfants.

Père fusionnel et… possessif ?

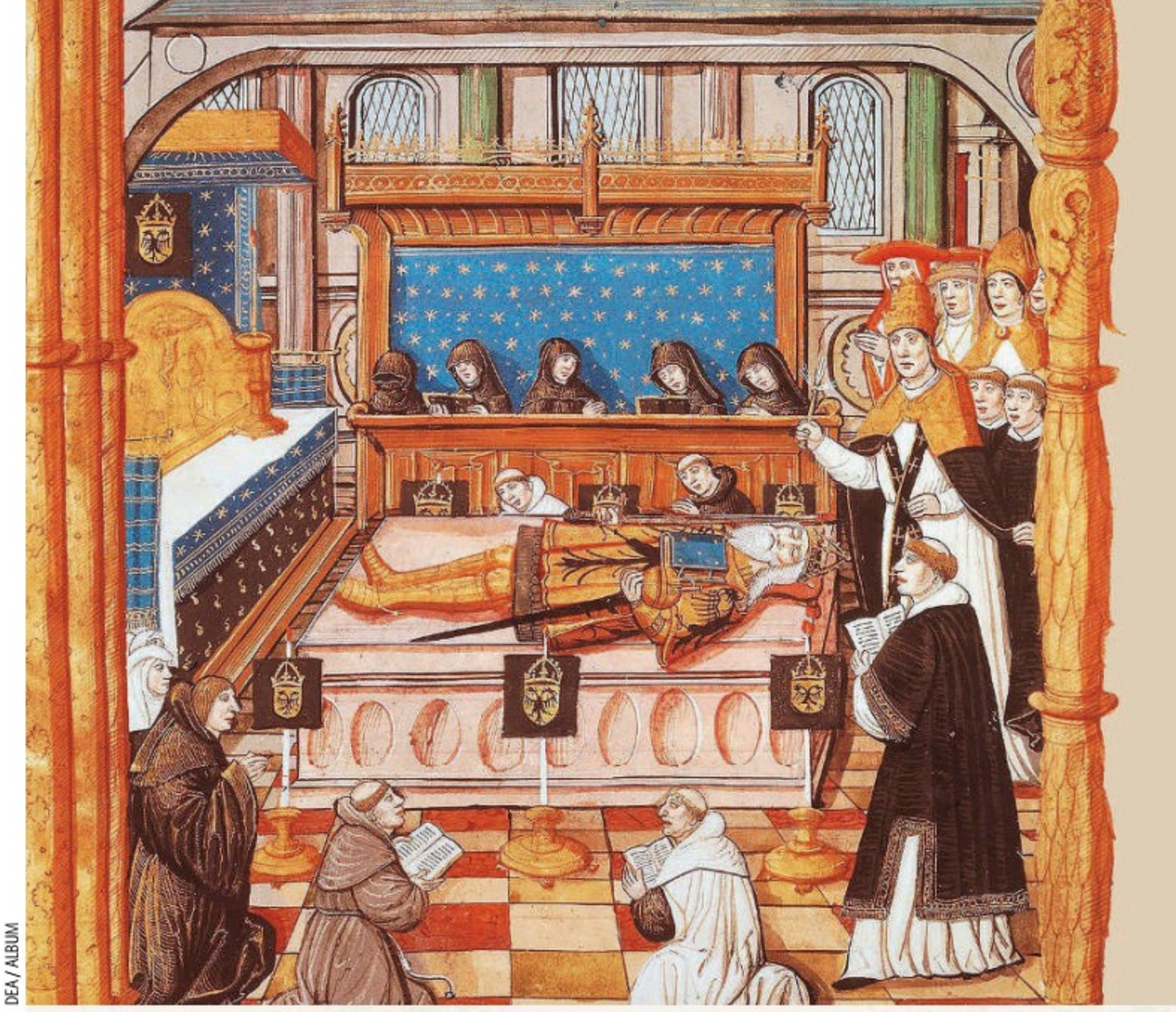
La relation qu'il entretenait avec sa progéniture est sans doute l'une des facettes les plus surprenantes de la personnalité de Charlemagne. Éginhard raconte ainsi qu'il aimait être accompagné de ses enfants à l'heure des repas et qu'il les emmenait même avec lui lors de ses nombreux voyages. « Les garçons l'accompagnaient à cheval, les filles suivaient par derrière, et une troupe nombreuse de soldats choisis [...] veillait à leur sûreté », écrit le biographe. Il accordait un soin particulier à leur éducation : il initiait les garçons aux arts de la guerre et de la chasse, tandis que les filles se concentraient sur le travail de la quenouille et du fuseau.

Si l'on en croit Éginhard, Charlemagne avait un comportement singulier envers ses filles : « Elles étaient fort belles, et il les aimait avec passion ; aussi s'étonne-t-on qu'il n'ait jamais voulu en marier une seule, soit à quelqu'un des siens, soit à quelque étranger ; il les garda toutes chez lui et avec lui jusqu'à sa mort, disant qu'il ne pouvait se priver de leur société. » Peut-être pensait-il éviter ainsi que d'éventuels gendres ne deviennent une menace politique. Quoi qu'il en soit, il est attesté qu'au moins deux de ses filles ont tout de même eu une vie amoureuse. Berthe s'est unie au poète Angilbert, avec qui elle a eu deux enfants, tandis que Rotrude a eu un fils avec le comte Rorgon Ier du Maine. Charlemagne a dissimulé les faits, « comme si jamais elles n'eussent fait naître de soupçons injurieux, et qu'aucun bruit ne s'en fût répandu ». La profonde affection de Charlemagne pour ses enfants s'est également manifestée lors de la perte de trois d'entre eux. « Il supporta la perte de ses fils et de sa fille avec moins de courage qu'on ne devait l'attendre de la fermeté d'âme qui le distinguait ; et sa tendresse de cœur, qui n'était pas moins grande, lui fit verser des torrents de larmes. »

Le 28 janvier 814, l'empereur mourait dans son palais d'Aix-la-Chapelle. Son corps fut inhumé dans un magnifique sarcophage d'époque romaine, que Charlemagne lui-même avait rapporté d'Italie, et fut déposé dans le sous-sol de la chapelle. Au XIIe siècle, le sarcophage fut placé sur l'autel et, en 1215, remplacé par une châsse couverte de reliefs dorés, d'émaux et de pierres précieuses, toujours exposée aujourd'hui. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Charlemagne
B. Dumézil, Puf, 2024.



DEA / ALBUM

Mort de Charlemagne, dans un manuscrit anonyme du XIVe siècle.

L'EMPEREUR EST MORT

MALGRÉ LES MAUX de la vieillesse, Charlemagne, quelques mois avant sa mort, allait encore chasser. En janvier 814, il contracte une forte fièvre, qui l'oblige à garder le lit. Il trépasse sept jours plus tard. Selon Éginhard, il est enterré dans la chapelle palatine le jour même. « Et sur son tombeau, on éleva une arcade dorée, sur laquelle on mit son image et son épitaphe » en l'honneur de « Charles, grand et orthodoxe empereur ».

DELPHES

LA DEMEURE SACRÉE D'APOLLON

Pendant des siècles, le sanctuaire d'Apollon vit défiler les pèlerins venus consulter l'oracle de la Pythie, réputé dans tout le monde antique. Pour obtenir la faveur du dieu, les cités et les riches particuliers n'hésitaient pas à lui adresser les plus somptueuses offrandes.

ÁNGEL CARLOS AGUAYO PÉREZ
ARCHÉOLOGUE

LA THOLOS D'ATHÉNA
Avant de présenter leur requête à l'oracle, les visiteurs arrivant à Delphes passaient par d'autres sanctuaires, comme celui d'Athéna Pronaia, situé à environ 1,5 km du grand temple d'Apollon. On voit ici les vestiges de la tholos, un temple circulaire dédié à la déesse, édifié vers 380-370 av. J. -C.

CLICKALPS / AWL IMAGES

Situé sur les pentes du mont Parnasse, à environ 100 km au nord-ouest d'Athènes, le sanctuaire de Delphes était le plus important de la Grèce antique. Bien que sa fréquentation soit attestée dès le Néolithique, ce n'est qu'au milieu du VIIIe siècle av. J.-C. qu'il a commencé à être connu comme le siège de l'oracle d'Apollon. Un magnifique temple – construit au milieu du VIe siècle av. J.-C., à la place d'un temple de pierre et de bois, qui fut détruit par un incendie – abritait l'oracle où une prêtresse, la Pythie, répondait, au nom d'Apollon, à ceux qui venaient lui soumettre des demandes, dans toutes sortes de situations. Les réponses, énigmatiques et ambiguës, nécessitaient une interprétation.

Des Grecs venus de toute la Méditerranée, mais aussi des étrangers, se rendaient à Delphes. En échange de la réponse obtenue, les visiteurs pouvaient offrir un gâteau de céréales, une chèvre en sacrifice, ainsi qu'une somme d'argent plus ou moins importante. En plus de ces rétributions, ils tentaient de se concilier la faveur d'un dieu ou d'exprimer leur gratitude pour ses conseils en faisant d'autres offrandes, appelées *agalmata* en grec. Celles-ci consistaient généralement en des autels, des chaudrons en métal soutenus par des trépieds, ou des statues pour orner l'extérieur ou l'intérieur du temple. Elles étaient offertes par des particuliers, mais aussi par des villes et des rois.

À mesure que les prophéties de l'oracle gagnaient en renommée et en prestige, les villes ont commencé à rivaliser entre elles pour construire de splendides monuments



LE NOMBRIL DU MONDE
Le sanctuaire d'Apollon était situé au-dessus de la ville de Delphes, et l'enceinte dédiée à Athéna Pronaia, au sud-est. Les Grecs croyaient que l'oracle se trouvait au centre du monde.
ILLUSTRATION 3D : VALOR-LLIMÓS ARQUITECTURA


SCALA, FLORENCE

CHRONOLOGIE

UN TEMPLE CENTRAL

VIIIe siècle av. J.-C.
Développement du pèlerinage au sanctuaire d'Apollon, à Delphes, où se dresse un temple de bois et de pierre.

Vers 580 av. J.-C.
Les citoyens d'Argos offrent le premier grand ensemble sculptural, composé des deux *kouroi* Cléobis et Biton.

Omphalos de l'époque hellénistique découvert sur l'esplanade du temple d'Apollon, symbolisant le centre du monde. *Musée de Delphes.*

① Sanctuaire d'Apollon
② Sanctuaire d'Athéna Pronaia
③ Cité de Delphes
④ Fontaine de Castalie
⑤ Gymnase
⑥ Stade

Vers 525 av. J.-C.
Construction du trésor de Siphnos, le plus orné de tout le sanctuaire, édifié entièrement en marbre.

490 av. J.-C.
Après leur victoire à la bataille de Marathon, les Athéniens érigent leur trésor en l'honneur d'Apollon.

IVe siècle apr. J.-C.
L'empereur Constantin pille Delphes pour décorer Constantinople, la nouvelle capitale de l'Empire romain.

1892-1901
Des fouilles menées par l'École française d'Athènes mettent au jour la presque totalité du site.



▲ **L'INTERPRÈTE DE LA DIVINITÉ**
Le roi Égée consulte la Pythie de Delphes, par la bouche de laquelle parlait le dieu Apollon. Scène peinte sur un vase à figures rouges du Ve siècle av. J.-C. *Altes Museum, Berlin.*
SCIENCE SOURCE / ALBUM

dans l'espace sacré de Delphes, financés par le butin pris à l'ennemi. C'est ce qu'a fait Sparte : après avoir vaincu Athènes lors de la bataille d'Aigos-Potamos, en 405 av. J.-C., elle a fait ériger 37 sculptures dans le sanctuaire, qui ont aujourd'hui disparu.

La quasi-totalité des offrandes votives déposées à Delphes au cours du millénaire d'activité du sanctuaire ne sont jamais parvenues jusqu'à nous. Les pillages et les saccages, dont le site a été victime tout au long de son histoire, l'ont dépouillé de ses trésors les plus précieux. Les pièces mises au jour par les archéologues, malgré la valeur considérable de certaines, ne représentent probablement qu'une infime partie des offrandes accumulées dans le sanctuaire à son apogée. Bien souvent, il ne reste plus que des piédestaux vides, avec des inscriptions indiquant qu'ils étaient autrefois occupés par des statues votives.

Démonstration de richesse

Ces œuvres perdues ont été évoquées par des auteurs antiques, tels que Hérodote, Plutarque – qui était prêtre à Delphes – et, surtout, Pausanias, qui, dans sa *Description de la Grèce*, relate en détail tout ce qu'il a vu lors de sa visite du sanctuaire au IIe siècle de notre ère.

Grâce à ces sources, nous savons que l'espace sacré de Delphes était rempli de monuments et d'œuvres à la valeur variée. Ainsi, juste au-delà du temenos – l'enceinte sacrée qui entourait le sanctuaire d'Apollon –, on pouvait admirer un taureau en bronze offert par Corcyre (Corfou), financé par la dîme des profits abondants de la pêche au thon. Un peu plus haut, en montant la Voie sacrée – le chemin sinueux qui menait à l'oracle –, les Argiens érigèrent une réplique du cheval de Troie, en 414 av. J.-C., pour commémorer leur victoire sur les Lacédémoniens, ainsi que l'ensemble évoquant le mythe des « Sept contre Thèbes ».

Athènes, quant à elle, a fait notamment don d'une statue de Miltiade – le général victorieux de Marathon –, d'un palmier en bronze et d'un grand portique de 30 m de long, à l'intérieur duquel étaient exposées des reliques des guerres médiques. De même, il existe des preuves qu'après la victoire contre les Perses à Platées, en 479 av. J.-C., la coalition hellénique a érigé un trépied et un chaudron en or à l'entrée du temple d'Apollon, supportés par une colonne en bronze de 8 m de haut. Les trois pieds s'appuyaient sur des serpents entremêlés, dont la peau était gravée des noms des villes qui avaient contribué à la victoire sur l'Empire achéménide. Bien que la couche d'or du trépied ait été volée, un fragment de ce piédestal exotique subsiste sur la place Sultanahmet d'Istanbul, l'ancien hippodrome de Constantinople, où il fut installé au IVe siècle.

Près du temple, un socle nous informe que l'amphictyonie – une ligue de villes qui administrait le sanctuaire – a dédié, au IVe siècle av. J.-C., une grande sculpture d'Apollon de 16 m de haut. Elle a été financée par la cité de Phocée, non pas de sa propre initiative, mais en compensation de la défaite de la Ligue lors de la troisième guerre sacrée (356-346 av. J.-C.).

Des trésors de raffinement

À la fin du IVe siècle av. J.-C., le fils de Cratère, compagnon d'Alexandre le Grand, apporta à Delphes un immense ensemble sculpté. Réalisé par Lysippe et Léocharès, les deux plus célèbres sculpteurs de l'époque, il représentait la chasse au lion au cours de laquelle Cratère avait sauvé la vie du jeune roi. Citons encore la construction, par les Cnidiens, au milieu du Ve siècle av. J.-C., de la célèbre *lesché*, un espace de réunion rectangulaire, proche du théâtre du sanctuaire.

Au fil du temps, une rivalité s'installa pour ériger des monuments dont la splendeur, toujours plus grande, reflétait le prestige des cités.



Son intérieur était décoré de fresques de Polygnote de Thasos évoquant la chute de Troie et la descente d'Ulysse aux Enfers.

Les donateurs de Delphes étaient parfois des étrangers. Le plus généreux d'entre eux est sans doute le roi Crésus de Lydie, qui, dans la première moitié du VI^e^ siècle av. J.-C., a offert un lion en or pur de plus de 250 kg, posé sur un socle de briques dorées. Et si, en Grèce, les conquérants romains ont pillé plus qu'ils n'ont donné, ils ont aussi marqué Delphes de leur présence, notamment par le monument commémoratif du général Paul Émile, après sa victoire sur le dernier roi macédonien à Pydna, en 168 av. J.-C.

Parmi les types d'offrandes se trouvaient aussi les trésors. Ces petits temples, ex-voto offerts au dieu de Delphes, servaient en même temps de réceptacles pour conserver en sécurité les dons les plus précieux faits au sanctuaire. Construits par des cités renommées, ils étaient disposés le long de la Voie sacrée. De la plupart de ces trésors, il ne reste guère que les fondations. Seuls deux sont encore debout : celui d'Athènes et celui de Siphnos, exemples illustrant parfaitement la splendeur ornementale que le paysage delphique affichait à son apogée. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Guide de Delphes. Le site
J.-F. Bommelaer, École française d'Athènes, 2015.

▲ SUCCESSION DE TRÉSORS
L'enceinte sacrée d'Apollon était marquée par les offrandes opulentes des cités grecques, que le visiteur découvrait en remontant la Voie sacrée.
VALOR-LLIMÓS ARQUITECTURA

Diverses offrandes votives ont entouré le trésor au fil du temps. La grande majorité a été perdue, après des destructions ou des pillages.

Une inscription gravée sur la plateforme explique que les objets exposés provenaient notamment du butin pris lors de la bataille de Marathon.



L'ENTRÉE

Deux colonnes doriques s'élevaient sur la façade. Les espaces entre elles et entre les colonnes et le mur, sur les côtés, étaient fermés par des grilles métalliques en fer ou en bronze.



ILLUSTRATION 3D : VALOR-LLIMÓS ARQUITECTURA



AGE FOTOSTOCK

Tête en bronze représentant le dieu Apollon, patron de Delphes. Vers 470-460 av. J.-C.

Le trésor d'Athènes

LA MAJORITÉ DES SPÉCIALISTES, suivant le récit de Pausanias, pensent que le trésor athénien a été érigé après la bataille de Marathon (490 av. J.-C.), en remerciement à Apollon pour la victoire sur les Perses lors de la première guerre médique. Cependant, certains chercheurs, s'appuyant sur le caractère archaïque de sa décoration sculpturale, suggèrent qu'il fut érigé plus tôt, après le renversement de la tyrannie (509 av. J.-C.) et la naissance de la démocratie athénienne sous Clisthène. Ce trésor suit le plan d'un petit temple dorique *in antis*, c'est-à-dire avec deux piliers qui prolongent les murs latéraux et deux colonnes sur la façade. Il mesure 9 m sur 6 et a été entièrement reconstruit entre 1903 et 1906, avec les blocs originaux en marbre de Paros. Il présentait une frise, mal conservée, composée de 30 métopes représentant les exploits de Thésée, le combat des Amazones et les travaux d'Hercule. On sait que le bâtiment abritait des armes prises à l'ennemi pendant les guerres médiques. Sur les pierres de taille du mur sud figurent deux péans, dits « hymnes delphiques », à la gloire d'Apollon, datant de la fin du IIe siècle av. J.-C., qui étaient joués lors des jeux Pythiques. ■

Deux victoires ailées (acrotères) couronnaient les angles du toit du trésor.

❸ LES FRONTONS

Seules les sculptures du fronton est ont été conservées. Elles représentent Héraclès essayant de voler le trépied de Delphes à Apollon. Le fronton ouest représentait l'arrivée, dans le sanctuaire, d'Apollon sur son char.

❷ LA FRISE

Le trésor de Siphnos est orné d'une frise continue, dont les bas-reliefs mettent en scène divers divinités et mythes grecs.

❶ L'ENTRÉE

Deux cariatides, figures féminines faisant office de colonnes, soutenaient le poids de l'architrave. Il s'agissait de deux *korai* (jeunes filles), un type de sculpture caractéristique de l'époque archaïque.

DEA / AGE FOTOSTOCK

▲ **UN COMBAT DIVIN**

La frise nord, la mieux conservée, représente une gigantomachie (le combat des dieux et des géants). Ce fragment montre le char de Cybèle tiré par un lion mordant un géant. Derrière la déesse apparaît Héraclès, une peau de lion nouée autour du cou.

Le trésor de Siphnos

SIPHNOS est une petite île des Cyclades, dont la population ne devait pas dépasser 3 000 habitants dans l'Antiquité. Au milieu du VIe siècle av. J.-C., des mines d'or et d'argent y ont été découvertes, apportant la fortune aux Siphniens. Grâce à cela, ils ont pu ériger le plus exquis des trésors delphiques, véritable joyau de l'architecture ionique d'époque archaïque, peu avant le saccage de leur patrie par les citoyens de Samos, vers 520 av. J.-C. Construit en marbre blanc de Paros et de Naxos, le trésor se distingue par sa décoration sculpturale raffinée, retrouvée lors des fouilles du sanctuaire. Deux cariatides encadraient l'entrée. Au-dessus de l'entablement, une frise continue, de près de 30 m de long, représentait une gigantomachie (au nord), une assemblée divine contemplant la guerre de Troie (à l'est), le jugement de Pâris (à l'ouest) et une procession équestre (au sud). Plusieurs figures portent les traces perceptibles de la polychromie d'origine et des applications métalliques qui devaient, autrefois, décorer la composition. À tout cela s'ajoutaient les statues qui ornaient les frontons, avec des scènes faisant allusion à l'histoire d'Héraclès et à Apollon. ■

ILLUSTRATION 3D : VALOR-LLIMÓS ARQUITECTURA

Un musée à ciel ouvert

Bien que l'immense majorité des offrandes votives de Delphes aient disparu, les fouilles menées par l'École française d'Athènes à la fin du XIXe siècle ont permis de retrouver de nombreuses sculptures de factures très diverses. Elles sont aujourd'hui conservées au musée archéologique de Delphes.



DEA / ALBUM

Aurige. Ce chef-d'œuvre de l'art grec appartenait à un ensemble sculptural plus vaste, figurant un jeune homme grandeur nature, en train de guider un quadrige depuis son char. Il a été offert par le tyran Polyzalos de Gela pour commémorer sa victoire aux jeux Pythiques, en 478 ou en 474 av. J.-C.



Danseuses
Au-dessus d'un chapiteau orné de feuilles d'acanthe, qui surmontait une colonne de 10 m de haut, ces trois cariatides, sculptées vers 340-330 av. J.-C., supportaient un grand chaudron en métal, aujourd'hui perdu.

AURIMAGES



GETTY IMAGES

SCALA, FLORENCE

Kouros ▶
Vers 580 av. J.-C., Argos offre des statues des jumeaux Cléobis et Biton au sanctuaire d'Apollon. Ces deux *kouroi* (jeunes hommes) reflètent les canons encore massifs de l'époque archaïque, avec une nouveauté : la jambe qui s'avance en posture d'action.

◀ **Taureau.** Cet ex-voto d'argent et d'or fut offert à Apollon au VIe siècle av. J.-C., puis jeté dans un puits votif une fois détérioré. Il a été retrouvé brisé en centaines de morceaux, qu'il a fallu réassembler.

▲

◀ **Apollon et Artémis**
Ces deux statues chryséléphantines (en or et en ivoire), du milieu du VIe siècle av. J.-C., ont été enterrées dans des fosses votives, avec d'autres offrandes endommagées. Étant consacrées à Apollon, elles ne pouvaient en effet être détruites.

Sphinx de Naxos ▶
Dédié vers 560 av. J.-C. par les habitants de cette île des Cyclades, il se dressait sur une colonne ionique de 12 m de haut, située près du temple d'Apollon.

GETTY IMAGES

SCALA, FLORENCE

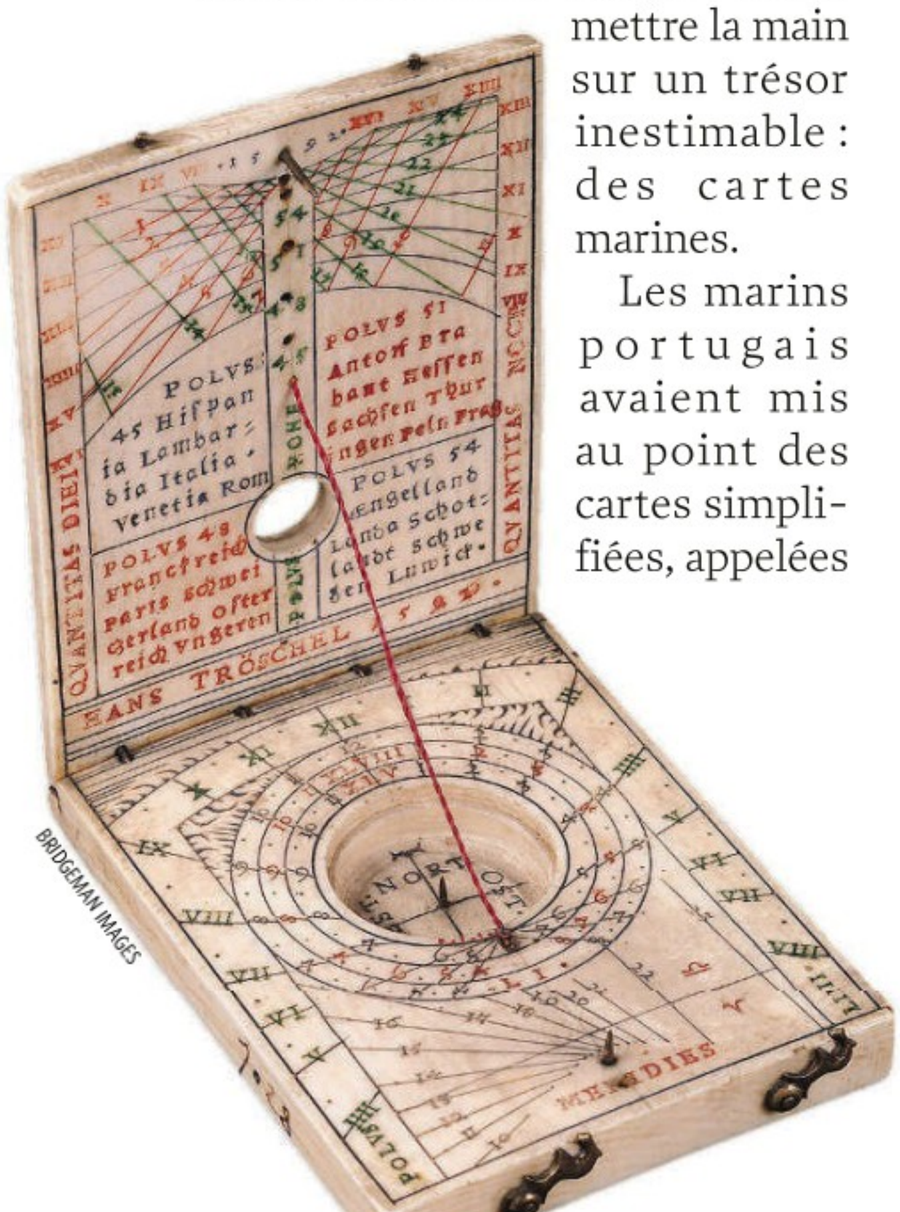
GETTY IMAGES

UN LONG VOYAGE ENTRE LE FABULEUX ET L'UTILE

Du parchemin au GPS, notre monde à la carte

Pourquoi, à partir de la Renaissance, commence-t-on à réaliser des cartes toujours plus précises ? Connaissance scientifique, commerce et conquête avancent alors de conserve. Objet rare et stratégique, la carte invite à un voyage à la fois imaginaire et géopolitique.

Avant d'entreprendre le voyage qui mena à la « découverte » d'un nouveau continent par les Européens, l'Italien Christophe Colomb étudia toutes sortes d'hypothèses géographiques pendant une dizaine d'années. Grâce aux écrits de Marco Polo, il savait qu'existaient des territoires lointains appelés « les Indes », où se trouvaient des richesses extraordinaires. Conscient, comme la plupart des savants de son temps, que la Terre était ronde, il fit le pari qu'en quittant l'Europe en direction de l'ouest on finirait par arriver aux Indes. Mais, pour convaincre les rois d'Espagne d'armer trois navires, et pour s'assurer de ne pas courir à sa perte, Christophe Colomb devait mettre la main sur un trésor inestimable : des cartes marines.



BRIDGEMAN IMAGES

Boussole de poche en ivoire fabriquée par Hans Troschel en 1627. *Musée national de la Renaissance, Écouen.*

Les marins portugais avaient mis au point des cartes simplifiées, appelées portulans, recensant les ports par lesquels passer et où s'arrêter pour prendre de l'eau et des vivres frais pour les équipages. Le frère du navigateur, Bartolomé, était cartographe à Lisbonne. C'est vers lui que se tourna Christophe Colomb, qui allait passer quelque temps dans cette ville et y épouser la fille d'un capitaine de navire. Une fois convaincu de la justesse de ses calculs, il se présenta devant la reine Isabelle la Catholique, qui accepta de financer son expédition. Et, malgré une erreur qui lui avait fait sous-estimer d'un quart la circonférence de la Terre, Colomb atteignit effectivement un littoral après une navigation de 70 jours, au cours de laquelle il avait fait une halte aux îles Canaries. Découvert par les Espagnols au XIV^e^ siècle, cet archipel serait la base arrière de ses futures explorations. Cependant, en accostant sur une terre inconnue, l'explorateur ne savait pas encore qu'il n'était pas aux Indes, mais en Amérique.

Il est difficile de dire si ce sont les voyages maritimes qui ont renouvelé la curiosité géographique dans les milieux scientifiques d'Europe, ou si c'est la redécouverte des grands géographes de l'Antiquité qui a poussé les explorateurs modernes à vérifier leurs assertions en prenant la mer. Comme une partie de la culture grecque et romaine, certaines œuvres



Planisphère de Waldseemüller. Il s'agit de la première carte figurant l'Amérique, réalisée en 1507 à Saint-Dié, dans le duché de Lorraine.

des géographes du passé avaient réussi à traverser les siècles grâce à quelques fac-similés. C'était le cas de la Table de Peutinger, cette carte de l'Empire romain recopiée sur parchemin à la fin du XIIe siècle, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale autrichienne, à Vienne, et classée au patrimoine mondial de l'Unesco. C'était également le cas des œuvres de Ptolémée, un savant alexandrin du IIe siècle, dont la *Géographie* connut un regain d'intérêt au début du XVe siècle. Découvert alors

CHRONOLOGIE

IIE SIÈCLE Claude Ptolémée rédige sa *Géographie* à Alexandrie.

1475 Première impression de la *Géographie* de Ptolémée en latin à Vicence.

1492 Christophe Colomb aborde l'île de San Salvador et découvre le continent américain.

1507 Publication de la *Cosmographie* du Gymnase vosgien, assortie d'un globe terrestre et d'une carte du monde.

1569 Le Flamand Gerard Mercator projette le globe terrestre en deux dimensions.

1662 Publication de l'*Atlas maior* du Hollandais Joan Blaeu, un succès de librairie.

1682 Première carte de France réalisée par l'abbé Picard.

1683 Début des travaux de triangulation de la France par Jean-Dominique Cassini.

1908 Première carte Michelin de France au 1 000 000e sur 4 feuilles.

2000 Le GPS mis au point par la Nasa devient un produit marchand.

HERITAGE IMAGES / AKG-IMAGES / HERITAGE ART



en Europe, ce livre offrait une variété d'informations sur les dimensions de la Terre, les différents continents, ainsi que 27 cartes absolument fascinantes. Le volume fut traduit en latin à Florence, avant d'être imprimé pour la première fois en 1475 à Vicence, suscitant une immense curiosité. L'invention récente de l'imprimerie à caractères mobiles allait lui donner une résonance exceptionnelle, en multipliant les exemplaires imprimés à moindre coût. En 1482, la première édition en langue vulgaire – en l'occurrence l'italien – permit de toucher à la fois les milieux d'affaires, à la recherche de la route vers les Indes regorgeant de marchandises luxueuses, et les navigateurs, désireux de trouver les outils utiles à leur sécurité sur les mers. Ptolémée divisait la sphère terrestre en 360 degrés, inventant ainsi le système des longitudes. Sur ses cartes, des lignes étaient également tracées parallèlement à l'équateur, une ligne imaginaire qui divisait la sphère en deux par le milieu. Rapidement, les portulans des navigateurs allaient reprendre à leur compte ce système de quadrillage, qui permettait de mieux se situer sur les océans et que l'on pouvait déterminer en utilisant une boussole.

La *Géographie* de Ptolémée était donc la base de la cartographie de la fin du Moyen Âge. Elle allait bientôt être complétée par toutes sortes de brochures relatant les nouvelles découvertes, qu'il s'agît de la route de l'ouest vers la « mer Océane », où des aventuriers partaient sur les traces de Christophe Colomb, ou bien de la voie vers l'Asie contournant l'Afrique, dans les pas de

PAUL HELBRONNER MESURE LES ALPES

NÉ DANS L'OISE en 1871, Paul Helbronner n'était pas destiné par ses parents à marquer l'histoire de la géographie. Fils d'un avocat et d'une artiste peintre, il intégra l'École polytechnique, avant de démissionner de l'armée et de travailler quelque temps dans les aciéries lorraines de sa belle-famille, les Fould. Mais une passion le taraudait : montagnard émérite, il se désolait de l'inexactitude des cartes des Alpes à haute altitude. Ses nombreuses randonnées ne pouvaient s'appuyer sur des documents fiables. En 1902, il proposa donc au Club alpin français de mettre sa fortune au service d'un grand projet : l'établissement de cartes à grande échelle des Alpes françaises. Tandis qu'il escaladait les sommets afin de réaliser ses mesures chaque été, il s'enfermait l'hiver dans son bureau pour dessiner lui-même des cartes aquarellées à partir de ses relevés. Après avoir cartographié les Alpes, Helbronner reprit l'exercice en Corse.



Tapisserie figurant un planisphère. XVI^e siècle. *Palais royal de l'Escurial.*

GRANGER COLL NY / AURIMAGES

l'explorateur Bartolomeu Dias et des marchands portugais. Cependant, il n'était pas aisé de se procurer ces informations. Les souverains espagnols et portugais voulaient garder le monopole des territoires découverts et de leurs richesses. C'est ainsi que les cartes devinrent un enjeu à la fois économique et géopolitique. Seul le pape en recevait un grand nombre, car il était la seule autorité capable de légitimer la possession des découvertes en échange de l'évangélisation des populations autochtones. Les nouvelles cartes étaient le plus souvent manuscrites, afin d'éviter leur reproduction en nombreux exemplaires et leur diffusion trop large. Elles étaient dessinées sur du parchemin, plus résistant que le papier, lorsqu'elles étaient destinées aux capitaines de navires.



Navire de commerce au large des côtes de Méditerranée, sur un détail d'une carte d'Ignazio Danti. XVIe siècle. *Galerie des Cartes, musées du Vatican.*

ROGER-VIOLLET / ROGER-VIOLLET

L'Amérique fait son apparition

Dans les milieux scientifiques, la question de l'actualisation des connaissances cartographiques battait son plein au début du XVIe siècle. Éloignés des ports de la péninsule Ibérique, mais au cœur des centres humanistes liés à l'imprimerie, les régions rhénanes se trouvaient à la pointe de la cartographie. À Saint-Dié, le duc de Lorraine René II rassembla des érudits dans le « Gymnase vosgien ». En 1507, ses membres Vautrin Lud, Nicolas Lud, Mathias Ringmann, Jean Basin et Martin Waldseemüller fabriquèrent un globe terrestre et dessinèrent une carte du monde où l'Amérique était représentée comme un continent indépendant. Conjointement, ils imprimèrent un texte explicatif de 103 pages intitulé *Introduction à la cosmographie*, suivi des quatre lettres connues d'Amerigo Vespucci. N'ayant pas eu connaissance des voyages de Christophe Colomb — celui-ci étant persuadé d'avoir rallié les Indes, la « découverte » de l'Amérique en 1492 n'eut, dans un premier temps, presque aucun écho en Europe —, ils baptisèrent le nouveau continent « Amérique ». Cette vision du monde fut reprise par Gerard Mercator, imprimeur et géographe flamand, qui inventa en 1569 la projection en deux dimensions des planisphères que nous connaissons aujourd'hui.

Peu à peu, une représentation scientifique du monde s'imposait en s'éloignant du goût pour le merveilleux que cultivait le Moyen Âge. Les *terrae incognitae* se faisaient plus rares. L'intérieur des terres ou les océans inconnus n'étaient plus ornés de monstres fantastiques. On finit même par renoncer à localiser le Paradis terrestre, le royaume africain du prêtre Jean et l'Atlantide. Pendant longtemps, cependant, les littoraux restèrent mieux connus que l'intérieur des continents, puisque la plus grande partie des informations provenait des voyages maritimes. En attendant, la cartographie était en train de devenir un domaine économique à part entière. Les Hollandais, à l'étroit sur leur territoire, se lancèrent à la conquête maritime du monde, à la suite des Espagnols et des Portugais. Ce n'est pas un hasard si la première Compagnie des Indes fut créée à Amsterdam et que l'on y trouvait également une dynastie de cartographes spécialisés

dans la production d'atlas de plus en plus précis, les Blaeu. Leur clientèle s'élargissait peu à peu, de l'honnête homme au marin, du marchand au savant et à l'homme politique.

Les grands personnages, quant à eux, prirent l'habitude de faire décorer les galeries de leurs palais et leurs bibliothèques de cartes d'apparat et de globes terrestres monumentaux, comme au Vatican ou dans le palais royal de l'Escurial, en Espagne. Ils conservaient simultanément, dans des cabinets secrets, leurs cartes les plus précises, très utiles pour mener des campagnes militaires ou revendiquer la possession de territoires. En France, l'ingénieur Vauban et le secrétaire d'État de la Guerre Louvois mirent même au point au XVII^e^ siècle des maquettes gigantesques — les plans-reliefs — des villes les plus stratégiques du royaume, conservées aujourd'hui à l'hôtel des Invalides, à Paris. Au début des années 1670, répondant à une volonté politique du ministre Colbert, un homme se mit en tête de cartographier le royaume de France avec précision, en utilisant les techniques les plus modernes. La carte de France réalisée par l'abbé Picard, présentée à l'Académie des sciences, fut cependant à l'origine d'une immense déception, car elle diminuait considérablement la surface jusqu'alors admise du territoire français. Le préalable à son travail avait été de mesurer par triangulation un degré du méridien terrestre en région parisienne. Après la mort de l'abbé Picard en 1682, Jean-Dominique Cassini, l'un de ses anciens collaborateurs, continua l'entreprise, qui servira de modèle à toutes les cartes ultérieures dans tous les pays du monde.

Les satellites à la rescousse

Ce travail de titan fut totalement remis en cause au siècle suivant, lorsque l'hypothèse d'une Terre aplatie aux pôles, lancée par Newton, s'imposa devant celle d'une Terre aplatie à hauteur de l'équateur, soutenue par Descartes. La rivalité entre le Bureau des longitudes de Paris et son homologue de Londres se conclut par la victoire de l'outre-Manche, creusant encore un peu plus l'inimitié entre la marine britannique et la Royale. Toutes les mesures menées à grands frais au siècle précédent étaient donc fausses. Elles allaient être reprises par le petit-fils de Cassini dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle et améliorées sous l'Empire. Pendant la Première Guerre mondiale, les cartes d'état-major étaient toujours la base de la représentation du terrain dans les milieux militaires, alors que les photographies aériennes en étaient à leurs balbutiements.

Au XX^e^ siècle, les cartes étaient d'un usage courant. La généralisation de l'automobile donna un terrain de jeu privilégié aux cartes imprimées par un fabricant de pneus, Michelin. L'IGN (Institut géographique national) fut créé comme institut civil — et non militaire — le 26 juin 1940, au lendemain de la défaite de la France, afin d'éviter que les cartes nationales et le matériel de levés géographiques ne tombent aux mains de l'ennemi allemand. Il fallut cependant attendre la conquête de l'espace et le lancement de satellites dans les années 1960 pour renouveler la cartographie mondiale. Les distances peuvent désormais être mesurées avec la plus grande précision à partir de ces modules. Contre toute attente, ce n'est pas un État qui a lancé la nouvelle cartographie de la Terre, mais une société privée.



SALIÈRE EN IVOIRE
Sculptée au XVI^e^ siècle au royaume du Bénin (actuel Nigeria) pour l'élite européenne, elle représente des soldats portugais. Le pot est surmonté d'une petite caravelle.

ADOBE STOCK

GRANGER COLL NY / AURIMAGES

L'art de fabriquer un globe

RESSUSCITER UN MÉTIER DISPARU, tel est le projet déraisonnable d'Alain Sauter. Géographe et enseignant, il découvre un jour qu'il n'existe plus d'artisans spécialisés dans la fabrication de globes terrestres et célestes en plâtre. Ces supports ont pourtant été d'une grande utilité dans la connaissance de la Terre. Alain Sauter se demande alors où il pourrait trouver des indications techniques sur ce travail. L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert va lui donner les premiers éléments lui permettant de se lancer dans des essais plus ou moins réussis. Au bout d'une année, Sauter parvient enfin à réaliser des sphères en plâtre, sur lesquelles il peint à la main les continents et les océans. Sa plus belle réalisation est un globe géant, qui embellit l'une des chambres du château d'Amboise. **https://globesauter.fr**



À TRAVERS L'OCÉAN
En 1785, Louis XVI donne des instructions à La Pérouse, pour préparer l'expédition de ce dernier. Avec l'aide du maréchal de Castries, secrétaire d'État de la Marine (à droite), le roi indique le futur parcours sur une carte. Tableau par Nicolas-André Monsiau. 1817. *Château de Versailles*.
ADOBE STOCK

GRAND PALAIS RMN (CHÂTEAU DE VERSAILLES) / GÉRARD BLOT

En effet, la Nasa, qui avait entrepris de guider l'armée des États-Unis grâce au GPS (Global Positioning System), a rendu accessible cet outil au secteur marchand en l'an 2000. Google Earth est désormais en tête de cette course.

Revenue en quelque sorte au système du portulan, l'information est aujourd'hui délivrée dans un souci pratique de service au consommateur. Situé au centre de son système, l'utilisateur de GPS est principalement intéressé par ce qui se trouve autour de lui. Doté d'un terminal-écran grâce à son téléphone, il reçoit des informations commerciales en fonction de ses recherches précédentes sur Internet. La logique n'est plus celle de la déambulation dans un pays inconnu ou de la découverte fortuite, mais celle de l'itinéraire le plus court entre la position actuelle et le point à atteindre, qu'il s'agisse d'un restaurant, d'une boutique, d'un lieu de service. La cartographie mondiale n'est plus élaborée dans un but de connaissance, mais pour servir des besoins utilitaires individuels. Quant à sa dimension géostratégique, elle a quasiment disparu, puisque chaque parcelle de la Terre est désormais visible. Le floutage des zones militaires n'est qu'un grossier maquillage de données facilement accessibles. ■

CLAIRE L'HOËR
JOURNALISTE ET HISTORIENNE

Pour en savoir plus

ESSAIS
Cartographia. Comment les géographes (re)dessinent le monde
F. Bahoken, N. Lambert, Armand Colin, 2025.

Une histoire du monde en 12 cartes
J. Brotton, Flammarion, 2020.

Pourquoi le bison a été décimé

À la fin du XIXe siècle, le bison d'Amérique, moyen de subsistance des Indiens des plaines depuis des siècles, est pratiquement exterminé en une décennie.



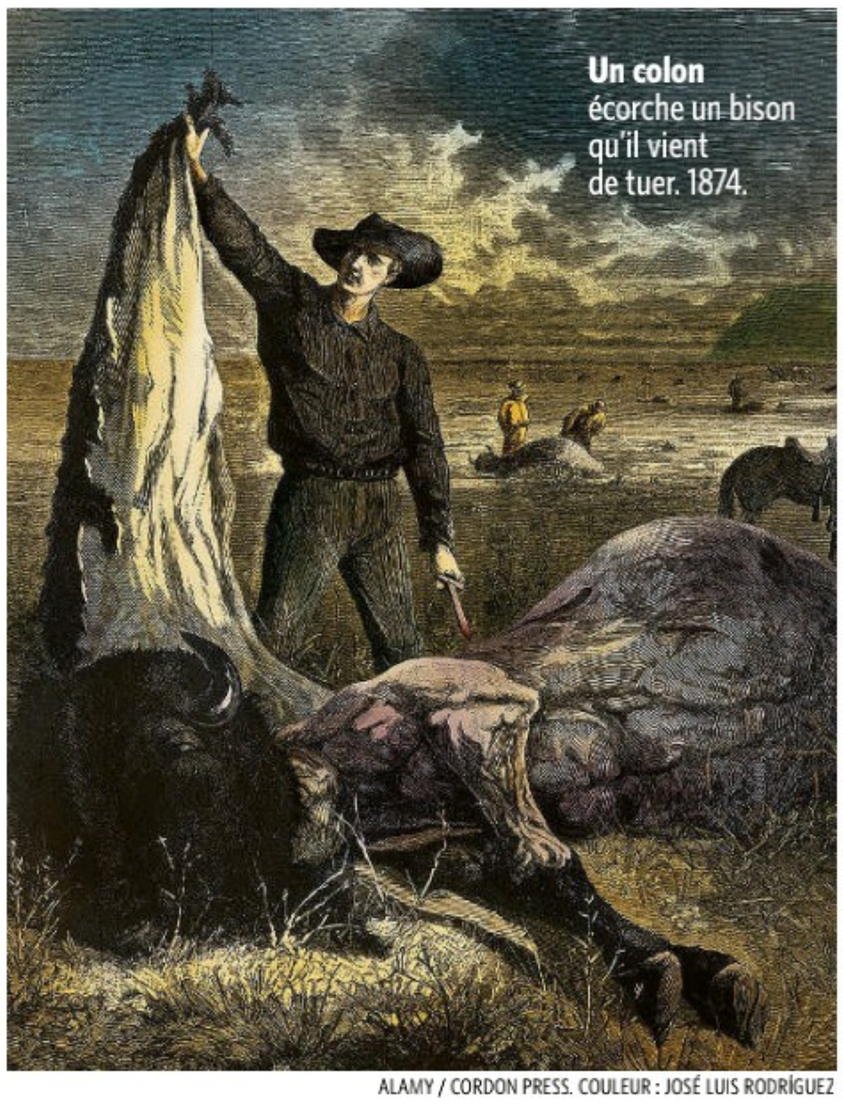
Gravure de **Buffalo Bill** (William Frederick Cody), dont les exploits de chasse ont forgé la légende.

Quand, en 1540, Francisco Vázquez de Coronado s'aventure sur les terres du Nouveau-Mexique, du Texas, du Kansas, de l'Arizona et du Nevada – lors de la première expédition officielle documentée à l'intérieur des États-Unis actuels –, il s'émerveille devant les énormes troupeaux de taureaux couverts de poils, errant librement dans les plaines. L'un des compagnons de Coronado, Pedro Castañeda de Nájera, dans le récit qu'il a laissé, évoque ainsi l'animal : « La première fois que nous rencontrâmes des bisons, tous les chevaux prirent la fuite en les apercevant, car ils sont horribles à voir. »

Castañeda décrit le bison d'Amérique, qu'il baptise du nom de *cíbolo* ou *cíbola*, emprunté aux Indiens zuñis, l'une des tribus indigènes de la région. Curieusement, dans l'espagnol du Nouveau-Mexique, *cibolero* désigne le chasseur de bisons. Curieusement aussi, *Cíbola* est le premier nom utilisé par les Espagnols pour désigner l'ensemble du territoire, avant qu'il ne soit rebaptisé Nouveau-Mexique. Le mot *cíbola*, pour définir ces animaux imposants, ne fait pas florès. C'est le terme *buffalo*, du français « bœuf », qui s'impose, grâce aux explorateurs français du nouveau continent.

Les premiers explorateurs espagnols se sont déjà rendu compte de l'importance du bison pour l'économie de subsistance de nombreuses tribus amérindiennes. « Leurs maîtres n'ont pas d'autres richesses, ni d'autres propriétés, écrit Castañeda ; avec les bisons ils se nourrissent, s'habillent, se chaussent, et fabriquent bien des choses. De leur cuir ils font des maisons, des chaussures, des vêtements et des cordes ; de leurs os ils font des poinçons ; des nerfs et des poils, du fil ; des cornes, des estomacs et vessies, des récipients ; des bouses, du feu. » Et il en est ainsi jusqu'à ce que, au milieu du XIXe siècle, les Grandes Plaines soient envahies par des milliers de colons d'origine européenne, qui finissent par rendre non viable le mode de vie traditionnel des Indiens, et en particulier leur économie, fondée sur la chasse du bison.

Les colons occupent de plus en plus de terres pour l'agriculture et l'élevage, ce qui réduit considérablement le territoire où paissent les bisons. De plus, le nouveau bétail, importé d'Europe, apporte avec lui des maladies contre lesquelles les bisons américains ne sont pas immunisés.

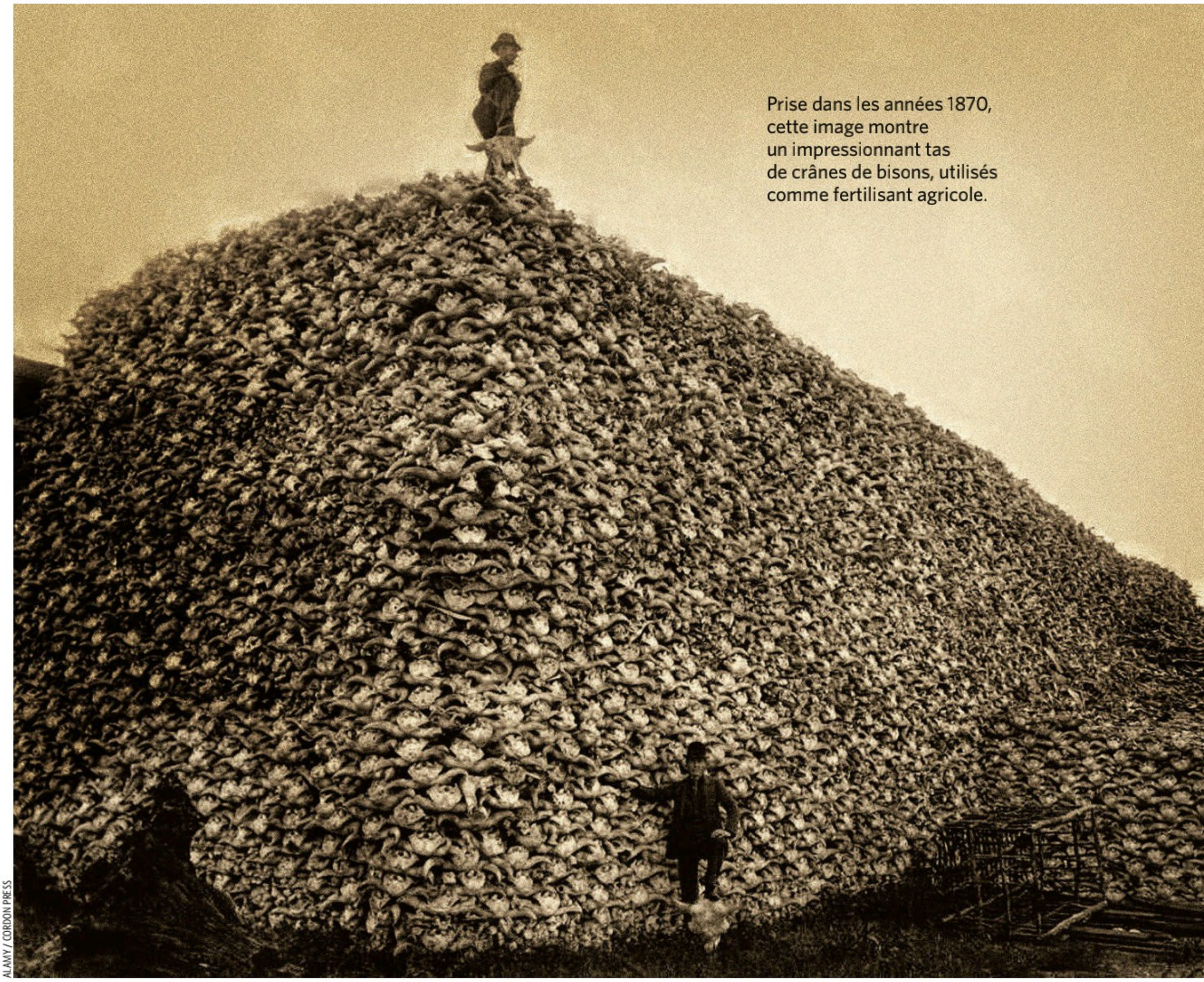


Un colon écorche un bison qu'il vient de tuer. 1874.

ALAMY / CORDON PRESS. COULEUR : JOSÉ LUIS RODRÍGUEZ

Au service de l'industrie

L'armée américaine encourage quant à elle l'extermination de la population de bisons dans le cadre de sa stratégie de soumission des tribus indiennes ; son objectif est de détruire l'élément de base de l'économie des Indiens nomades, afin de forcer leur réclusion dans des réserves. En 1869, le général Sherman déclare que « le moyen le plus rapide d'obliger les Indiens à se fixer est d'envoyer dix régiments de soldats dans les plaines avec ordre de tirer sur les bisons jusqu'à ce qu'il en reste trop peu pour subvenir aux besoins des Peaux-Rouges ».



Prise dans les années 1870, cette image montre un impressionnant tas de crânes de bisons, utilisés comme fertilisant agricole.

ALAMY / CORDON PRESS

Cette extermination n'est pourtant pas menée par les soldats, mais par des chasseurs professionnels. Certains travaillent pour les compagnies de chemin de fer, qui achètent la viande pour nourrir leurs ouvriers. Buffalo Bill, par exemple, tue plus de 4 000 bisons entre 1867 et 1868, les deux années où il est employé par l'Union Pacific Railroad.

Plus important encore est le développement, à partir de 1870, d'une industrie de tannage de peaux de bisons, utilisées pour fabriquer des courroies de machines et des bottes. Des milliers de chasseurs se consacrent alors à tuer les bisons pour satisfaire cette demande. Armés de fusils à longue portée (les préférés sont les Sharps), ils se placent à 150 m des troupeaux et ciblent les poumons des animaux, les abattant d'un seul coup. Chaque chasseur tue entre 25 et 50 bisons par jour, autant que peuvent en dépecer les membres de son équipe. Les colis de peaux sont ensuite expédiés par train aux usines à l'est du pays. En une seule décennie, le bison d'Amérique du Nord est pratiquement exterminé.

Des 30 millions de bisons estimés au XVIII^e siècle, il n'en reste plus que 541 en 1889. Paradoxalement, Buffalo Bill lui-même a prévenu de la nécessité de protéger ces animaux. Grâce aux programmes de protection et de réintroduction, on compte aujourd'hui un demi-million de bisons, mais seulement 15 000 vivent dans la nature, dans les parcs nationaux. ■

FERNANDO MARTÍN PESCADOR
HISTORIEN

☛ Retrouvez notre dossier consacré à **l'Amérique** en p. 36-59.

XXE SIÈCLE

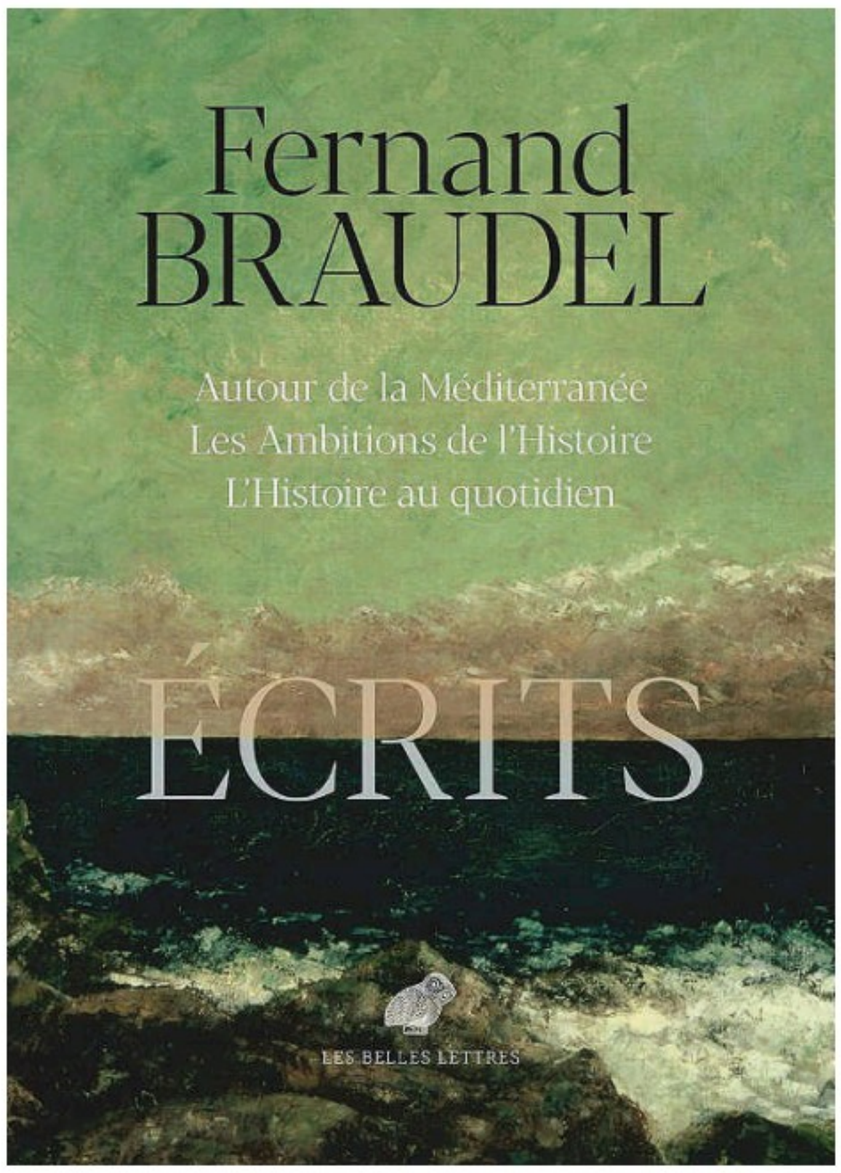
Autour de Fernand Braudel : pour boucler la boucle

Rédigés sur près de 50 ans, les 300 textes du grand historien collectés dans cet ouvrage permettent de compléter la lecture de ses œuvres majeures.

À l'occasion des 40 ans de la disparition de Fernand Braudel (1902-1985), Les Belles Lettres ont fait les choses en… somptueux. Une somme de plus de 1 300 pages, qui rassemble trois volumes, *Autour de la Méditerranée, Les Ambitions de l'Histoire* et *L'Histoire au quotidien*, parus chez Bernard de Fallois successivement en 1996, 1997 et 2001.

On y retrouve en majesté l'intelligence, la boulimie féconde, la diversité des intérêts du grand historien — en 300 textes. C'est paradoxalement peu par rapport à d'autres géants (Marc Bloch, 1 500 textes ; Lucien Febvre, 3 000 textes). Explication : Braudel a « peu » écrit en marge de ses ouvrages, ses cours n'étaient jamais rédigés, il ne conservait pas ses manuscrits… Quoique : « peu » ? Trois cents articles, comptes-rendus, préfaces, etc. Eu égard à leur substance, c'est, de fait, énorme. Il suffit de lire — et de se laisser captiver — pour s'en persuader : cela en devient fascinant.

L'intérêt du volume, en particulier : suivre Braudel (ses hésitations dans telle préface, ses remords dans tel compte-rendu) dans la construction-élaboration de son œuvre, dominée par les trois sommets, devenus classiques, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949, puis deuxième édition en 1966), *Civilisation matérielle, économie et capitalisme* (tome 1 en 1967 ; tomes 2 et 3 en 1979) et *Histoire de France* (publiée en trois tomes, de manière posthume, sous le titre *L'Identité de la France*, en 1986). Une curiosité à propos de la construction des trois livres réunis : comment fallait-il faire ? Regroupement thématique ou chronologique ? Le regroupement thématique a été privilégié, qui ne perturbe pas outre-mesure la chronologie. Intéressant.



ÉCRITS. AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE. LES AMBITIONS DE L'HISTOIRE. L'HISTOIRE AU QUOTIDIEN

Fernand Braudel, Les Belles Lettres, 2025, 1 366 p., 59,90 €

Leçons d'histoire

Autour de la Méditerranée correspond donc à ses recherches inaugurales (à partir de 1927), ses premières années d'enseignement en Algérie. Puis l'Espagne (cœur de sa thèse sur la Méditerranée) et l'Italie (qu'il ne « quittera » jamais).

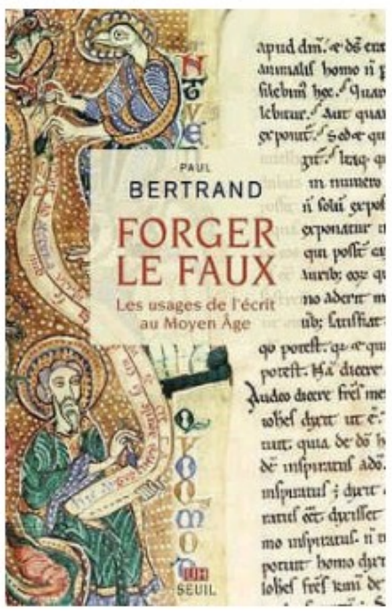
Les Ambitions de l'Histoire s'articule autour de la réflexion théorique de l'auteur : les *Annales* (comme lecteur) et Lucien Febvre y ont une place et un rôle décisifs. La création de la VIe section (Sciences économiques et sociales) de l'École pratique des hautes études, en 1948, précède son entrée dans le combat des *Annales* (qu'il dirige de 1956 à 1968).

L'Histoire au quotidien, plus hétéroclite, revient aussi bien sur son expérience, importante, de professeur au Brésil, que sur ses relations avec les mondes universitaires français et étrangers, sa direction des *Annales* (« Une nouvelle période, certes. Mais rien d'essentiel n'a été ajouté par les *Annales* de la deuxième génération au lot d'idées mises en circulation [par la première] », écrit-il !) et son métier d'enseignant. Du lycée au Collège de France (1950-1972), Braudel a été obsédé par l'enseignement de l'Histoire, qu'il distinguait de la recherche : « Il me semblerait déplorable de bannir le grand homme de nos leçons scolaires », écrit l'auteur de « La longue durée », son article mémorable (1958). ■

FRANÇOIS KASBI

MOYEN ÂGE

Pas si faux le faux



FORGER LE FAUX. LES USAGES DE L'ÉCRIT AU MOYEN ÂGE

Paul Bertrand

Seuil, 2025, 520 p., 25,90 €

Dans ce livre érudit mais très accessible, Paul Bertrand, spécialiste des pratiques de l'écrit, étudie la manière dont les médiévaux ont produit des faux entre le VIIIe et le XVe siècle : faux hagiographiques, apocryphes, diplomatiques et théologiques, fausses chartes lors de la mise en cartulaire des documents monastiques, fausses lettres, légendes du prêtre Jean, fausses reliques, fausse monnaie, fraudes dans l'artisanat, écrits du diable, fausse « donation de Constantin », etc.

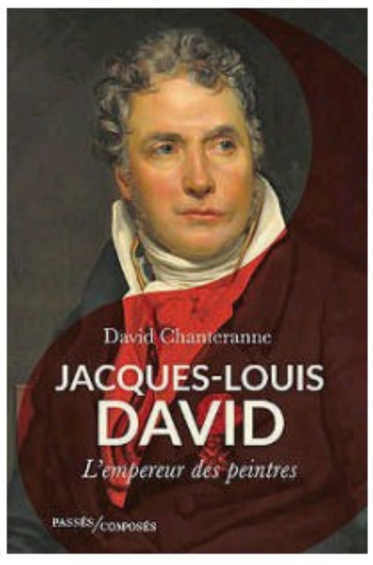
Deux périodes se distinguent nettement : avant le XIIe siècle, lorsque forger, c'est « créer ou plutôt recréer à partir de l'existant ou du disparu », le faux n'est pas encore associé à la tromperie et au mensonge, comme il l'est aujourd'hui. Après, on entre dans l'âge moderne du faux. On exige des signes de validation juridiques de plus en plus solides, et l'on multiplie les actes en double (les chirographes, ou « chartes-parties »). Forger du faux est devenu inacceptable. Le faussaire commet un crime de lèse-majesté. Cette riche réflexion sur le faux médiéval renvoie à des préoccupations très contemporaines.

Quel crédit accorder à tel document ou à telle information ? Qu'est-ce qu'un original et qu'est-ce qu'une copie ? À l'heure des *fake news* et du *digital turn*, la multiplication des émetteurs d'écrits ou d'images dans le monde numérique nous confronte tous les jours à la contrefaçon. Cet ouvrage est donc aussi essentiel, car il nous amène à relativiser les notions de vrai et de faux, et à réfléchir sur nos pratiques quotidiennes. ■

DIDIER LETT

RÉVOLUTION

David : un pinceau très engagé



JACQUES-LOUIS DAVID. L'EMPEREUR DES PEINTRES

David Chanteranne

Passés composés, 2025, 326 p., 24 €

Jacques-Louis David vécut âgé. Il avait 25 ans à la mort de Louis XV, en 1774 ; il mourut sous la Restauration, en 1825. Il était de souche parisienne, d'un milieu d'artisans. Reçu à l'Académie de Rome, il resta six ans au palais Mancini. Puis, installé au Louvre, il mena une vie réglée, auprès de son épouse.

Dès 1781, il fut remarqué par Diderot : « Ce jeune homme a de la grande manière [...], il a de l'âme. » L'artiste s'écarta du goût rococo, léger et badin, et adopta un style héroïque, antiquisant. En 1785, son *Serment des Horaces* fut comme un manifeste, « le casque et l'épée contre le fard et la perruque ». D'emblée, David épousa la Révolution jusqu'à ses extrémités. Il vit en Jean-Paul Marat un martyr, le peignit et ordonna ses funérailles à la romaine. Après Thermidor et la chute de Robespierre, en 1794, il fut arrêté et emprisonné quelque temps. Il en sortit plus circonspect. Son *Enlèvement des Sabines* – avec des ravisseurs romains en armes, mais nus – lui valut le titre de « Raphaël des sans-culottes ».

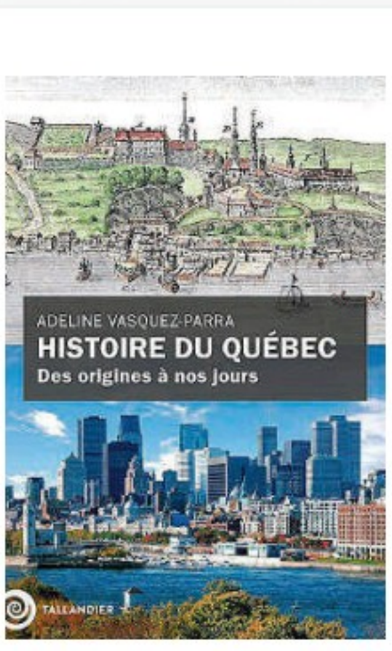
Napoléon fut le grand homme de David, et celui-ci devint son peintre officiel. *Le Sacre de Napoléon* (1805-1807) est un chef-d'œuvre de sous-entendus politiques. En 1814, avec le retour de la monarchie, David, régicide, s'exila à Bruxelles, où il mourut. Sa réputation fut malmenée par les romantiques.

David Chanteranne nous montre dans cet ouvrage un David immense de métier, mais fermé à toute rupture, celle-là même ouverte par un autre peintre, Géricault, dès 1812. Du bel ouvrage. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

AMÉRIQUES

Un Québec faussement familier



HISTOIRE DU QUÉBEC. DES ORIGINES À NOS JOURS

Adeline Vasquez-Parra

Tallandier, 2025, 416 p., 22,90 €

En dehors de quelques images d'Épinal, de mauvais sketchs sur l'accent ou du « Vive le Québec libre ! » du général de Gaulle en 1967, que sait-on du Québec ? Trop peu. Ces « quelques arpents de neige » abandonnés aux Britanniques en 1763, lors du traité de Paris, par une Couronne française qui avait fait le choix des sucriers, n'ont guère été étudiés en France. Avec cet essai, l'historienne Adeline Vasquez-Parra remédie à cette carence.

Ce territoire sacré pour les 11 nations autochtones devient le théâtre d'affrontements entre les deux puissances coloniales. Les Québécois souffrent de leur rattachement au Canada après la guerre de Sept Ans (1756-1763). Lorsque le Québec accède au statut de dominion en 1867, les luttes se poursuivent, démocratiques et linguistiques, jusqu'à aujourd'hui.

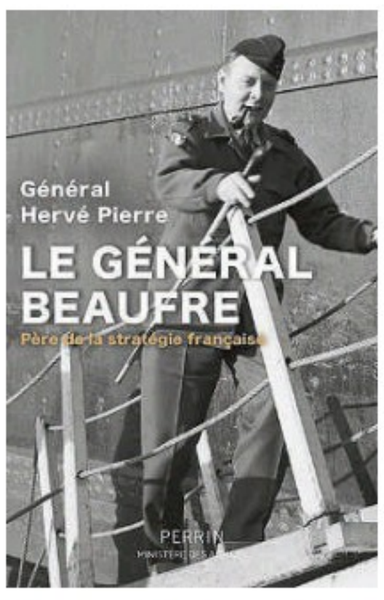
Grand comme trois fois la France, le Québec vit toujours cette histoire tourmentée. L'intérêt de l'ouvrage va au-delà de son simple exposé, car il nous interroge sur les liens que nous, Français, entretenons avec nos cousins. Comment nous les percevons et comment eux nous perçoivent. Comment se construit l'histoire réciproque de deux peuples de mêmes origines, mais que l'éloignement, autant géographique que temporel, a scindés en deux entités distinctes.

Les nouveaux courants migratoires défient les accointances entre le Québec et la France. Il est donc essentiel de questionner nos rapports effectifs avec cette population. Une étude très bien conduite, qui prend une place inoccupée jusque-là. ■

J.-J. B.

HISTOIRE MILITAIRE

Un grand penseur de la stratégie



LE GÉNÉRAL BEAUFRE. PÈRE DE LA STRATÉGIE FRANÇAISE

Général Hervé Pierre

Perrin, 2025, 396 p., 27 €

Le général André Beaufre, un peu oublié aujourd'hui, est un des meilleurs spécialistes français de stratégie. Son *Introduction à la stratégie*, parue en 1963 et traduite dans le monde entier, est devenue un classique. On aurait tort, pourtant, de le réduire à cet ouvrage, aussi brillant soit-il. D'abord parce qu'il en a écrit bien d'autres, ensuite parce que Beaufre fut d'abord un combattant, et que ses livres de stratégie, écrits sur le tard, sont le fruit de 40 ans d'expériences sur le terrain.

C'est dire tout l'intérêt de la biographie écrite par le général Hervé Pierre, qui connaît son sujet sur le bout des doigts et qui relate minutieusement les combats qui alimenteront sa pensée : guerre du Rif au Maroc, Seconde Guerre mondiale, Indochine, expédition de Suez et Algérie. Né en 1902 et mort en 1975, Beaufre est passé de l'armée du XIXe siècle à celle de l'arme absolue qu'est la bombe atomique. Il a connu les bouleversements politiques, idéologiques, sociaux qui ont ponctué le XXe siècle. Loin d'y être indifférent, il les a intégrés dans sa réflexion stratégique. Pour lui, souligne l'auteur, « l'approche stratégique ne peut être que globale, intégrante, totale, et non pas limitée au seul recours à la force armée ».

Esprit indépendant et assez sûr de sa valeur, personnalité inclassable, il n'eut pas la carrière à laquelle il aurait pu prétendre. Et tout se passe comme si sa liberté d'esprit lui était encore reprochée aujourd'hui. Il était urgent de réparer cette injustice, ce que fait cette biographie avec brio. ■

CHARLES-HENRI D'ANDIGNÉ

HISTORIOGRAPHIE

Conversation de Platon à Debord



LE JE & LE NOUS. UNE HISTOIRE DE LA PENSÉE POLITIQUE DES ORIGINES À NOS JOURS

François Huguenin

Cerf, 2025,
442 p., 25 €

Vue d'en bas, pour un lecteur, même motivé, une histoire de la pensée politique haute de 2 500 ans peut ressembler à quelque montagne abrupte, difficile à gravir ! Pourtant, rassurons-le d'emblée, celle que nous offre François Huguenin est tout sauf un pensum.

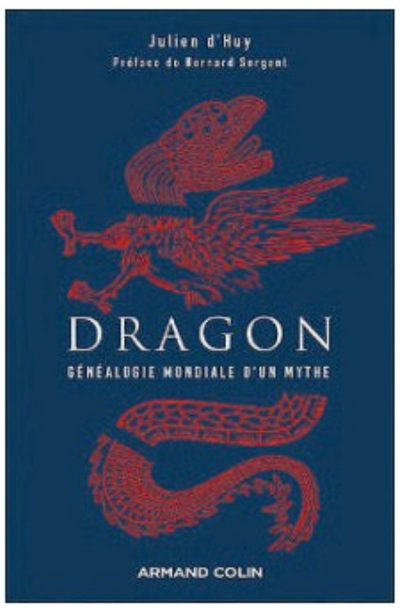
Aucune prétention épuisante à l'exhaustivité chez lui, pas plus qu'une fausse neutralité surplombante, mais plutôt une invitation à rejoindre celui qui veut bien le lire dans la réflexion d'une vie ; réflexion, on le sent tout de suite, vivante, vitale, passionnée, menée depuis sa jeunesse comme une lente ascension à travers ses lectures et ses livres ; réflexion qui est également une conversation à la fois humble et exigeante, sans complaisance aussi, avec ces grands esprits que sont Socrate, Platon, Aristote, Augustin, Thomas d'Aquin, Machiavel, Hobbes, Montesquieu, Rousseau, Constant, Tocqueville, Proudhon, Marx, Hannah Arendt, Leo Strauss, Hayek, Rawls, Debord, Ratzinger-Benoît XVI…

Le lecteur se confrontera souvent à l'inattendu, la vérité affectionnant les contrepieds, tout comme il trouvera des éclairages à ses propres interrogations. Même la séparation entre Anciens et Modernes, sans être niée, s'estompera quelque peu. L'autre originalité de ce texte, c'est de lire cette histoire intellectuelle à travers la tension permanente du « je » et du « nous », c'est-à-dire de l'individu et de la communauté ; dialectique féconde, qui traverse les siècles et qui illumine bien des débats. ■

JEAN-MARC BASTIÈRE

MYTHOLOGIE

Le dragon a la vie dure



DRAGON. GÉNÉALOGIE MONDIALE D'UN MYTHE

Julien d'Huy

Armand Colin, 2025,
472 p., 24,90 €

Né en 1983, Julien d'Huy, historien spécialiste des mythes, a surgi, après de nombreux articles, avec un premier livre qui a fait date : *Cosmogonies. La Préhistoire des mythes* (La Découverte, 2020). Il tentait d'y résoudre un problème qui défie les mythologues depuis toujours : « Pourquoi certains mythes très semblables sont-ils attestés sur de si vastes distances, alors même que ceux qui les racontent n'ont jamais pu se rencontrer et qu'ils ne semblent pas avoir eu d'ancêtres communs identifiables ? »

Les folkloristes du XIXe siècle postulaient une origine commune. L'apport de l'auteur, « chercheur 2.0 », fut son recours à l'informatique et aux séries statistiques pour démontrer cette origine commune. Il élabore alors ce qu'il nomme la « phylomythologie » – inspirée de la phylogénétique (du grec *phûlon*, « race, tribu, clan ») – et explore le corpus de récits constitué depuis des décennies par l'historien et ethnographe russe Yuri Berezkin. Il confronte ses résultats à d'autres disciplines : linguistique historique, Préhistoire, génétique des populations. Résultat : un premier livre d'une érudition éblouissante, qui invente sa « voie ».

Destiné à un plus large public, ce *Dragon* est l'application de cette méthode à la « créature-matrice », avatar du serpent, des premiers humains – lors de la sortie d'Afrique vers l'Asie de l'Est et du Sud-Est, l'Australie, les Amériques jusqu'à l'Eurasie paléolithique : le « dragon moderne » y prend forme, ses traits principaux se stabilisent, sa plasticité demeure – jusqu'à nos jours. Passionnant. ■

F. K.

ARCHÉOLOGIE GALLO-ROMAINE

Des ex-voto à perte de vue

Vestiges d'un sanctuaire guérisseur, les ex-voto du musée Bargoin, à Clermont-Ferrand, ont eux-mêmes fait l'objet de quelques soins avant d'être exposés. Une visite s'impose…

Ce sont 3 500 pièces en bois, d'époque gallo-romaine, soit la plus importante collection d'objets votifs en Europe, que le musée Bargoin, à Clermont-Ferrand, présente depuis 2024, dans un espace dédié.

Parmi ce trésor exceptionnel, près de 150 sculptures magnifiques, dont de nombreux bustes, avec, en pièce de choix, celui de la « Dame au torque », daté entre le Ier siècle av. J.-C. et le Ier siècle apr. J.-C. Ou encore des fragments anatomiques représentant des yeux, un visage ou des organes internes. On peut également voir une tablette d'envoûtement en plomb, portant une inscription au nom du dieu de la Jeunesse Maponos.

Ces ex-voto proviennent d'un sanctuaire thérapeutique gallo-romain, un bassin alimenté par une source. Il y a environ 2 000 ans, les malades ou leurs proches y déposaient ces statuettes en offrande, pour demander leur guérison aux dieux de la source. En activité dès avant notre ère, le sanctuaire n'a été délaissé qu'au IIIe siècle.

Conservation délicate

L'histoire de ces statuettes est aussi agitée qu'elles semblent paisibles. Découvertes en 1968 lors d'un chantier immobilier sur le site de la source des Roches, à Chamalières, près de Clermont-Ferrand, elles étaient gorgées d'eau, mais en très bon état. Elles se sont néanmoins dégradées très vite. Et les résines et produits utilisés pour les traiter se sont également abîmés, sensibles aux variations de température, à l'humidité, à la lumière. En 2015, les ex-voto, qui présentaient de forts signes de dégradation, n'étaient déjà plus visibles. Entre 2020 et 2024, ils ont rejoint ARC-Nucléart, l'atelier de conservation-restauration et laboratoire de recherche situé à Grenoble — avant de réintégrer, en 2024, une salle aménagée spécialement pour eux au musée Bargoin. Aujourd'hui, celui-ci entame de grands travaux pour se transformer en musée d'Archéologie et d'Histoire du territoire. Seule la salle des ex-voto reste accessible au public jusqu'au 31 juillet 2026. Après, il faudra attendre 2030 pour les voir !



Statuettes de personnages en pied, exhumées du site de la source des Roches. *Musée Bargoin, Clermont Auvergne Métropole.*

Musée Bargoin
LIEU 45, rue Ballainvilliers, Clermont-Ferrand
WEB clermontmetropole.eu
DATE Jusqu'au 31 juillet 2026

J. MONDIÈRE, MUSÉE BARGOIN, CLERMONT AUVERGNE MÉTROPOLE / SERVICE DE PRESSE

LA VIE

Malte en famille

AVENTURES ET DÉCOUVERTES AU CŒUR DE LA MÉDITERRANÉE

Du 18 au 24 avril 2026





© Patrick Urvoy

AVEC : Dominique Fonlupt, journaliste à *La Vie*, pôle actualité et société, rédactrice en chef adjointe chargée des conférences.

À DÉCOUVRIR : La Valette – Vittoriosa (Birgu) Le Sud maltais – Mosta – Mdina – Rabat Gozo (archipel maltais) – Marsaxlokk.

PARTEZ EN FAMILLE AVEC *LA VIE* !

Et partagez avec vos enfants ou vos petits-enfants (à partir de 8 ans), des moments d'émerveillements et de jeux sur l'archipel maltais.

L'EXCLUSIVITÉ *LA VIE*

Un atelier éducatif sur les médias pour aiguiser la curiosité des enfants et des adultes.

Documentation gratuite auprès de **ARTS ET VIE** (réf. *61M901P*)
251, rue de Vaugirard, 75015 Paris
au **01 40 43 20 21** ou par mail à
info@artsetvie.com

Plus d'informations :
http://www.artsetvie.com/lavie_malte

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS

Lic. IM075110169

❑ Je désire recevoir, sans engagement, la documentation gratuite sur le voyage **Malte en famille** proposé par *La Vie,* **du 18 au 24 avril 2026** - Réf.61M901P

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

Tél. |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| Courriel ..... @ .....

❑ Je souhaite être informé(e) des offres de voyages de *La Vie*
❑ Je souhaite être informé(e) des offres des partenaires de *La Vie (Télérama, Le Monde)*

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Arts et Vie et Malesherbes Publications, le responsable de traitement, utilisent vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et d'actions marketing sur les produits et services de MP. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse http://confidentialite.lavie.fr ou écrivez à notre délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 11469 - 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr

XIX[E] SIÈCLE

Amiens, ville idéale de Jules Verne

Installé en 1871 dans la capitale picarde, dont il devient un édile, le célèbre écrivain imagine la ville en l'an 2000 depuis le bureau de sa maison, aujourd'hui ouverte aux visiteurs.

Avec son drôle de petit observatoire privé, la silhouette de la maison est familière aux vieux Amiénois. De l'autre côté de la voie ferrée, en bordure du quartier bourgeois d'Henriville, épargné par les bombardements des deux guerres mondiales, la demeure de Jules Verne a vu naître les héros de générations de jeunes lecteurs. Dans le vaste bureau situé à l'étage, l'écrivain compulsait toute la documentation scientifique de son époque pour créer des épopées transsibériennes ou transcontinentales, donnant vie à Michel Strogoff et à Phileas Fogg.

Par quel hasard ce Nantais d'origine s'était-il installé dans la ville d'Amiens ? Ayant renoncé à la fois à ses amours de jeunesse et à une carrière de dramaturge à Paris, Jules Verne avait épousé en 1857 Honorine de Viane, une Amiénoise, veuve et mère de deux jeunes enfants. Pour se rapprocher de sa belle-famille, il décida d'acheter en 1871 une maison proche de la gare, sur le boulevard Longueville (aujourd'hui boulevard Jules-Verne). Elle n'était qu'à une heure de train de la capitale, où l'écrivain se rendait fréquemment chez son éditeur, Pierre-Jules Hetzel.

Jules Verne s'intéressa à sa cité d'adoption rapidement. Devenu conseiller municipal et membre de l'académie locale, dont il utilisait abondamment la bibliothèque, l'écrivain prononça en 1875 un discours décrivant la ville d'Amiens en l'an 2000 : « Si ces belles promenades sont maintenant aussi bien éclairées qu'elles sont bien entretenues, si quelques étoiles de première grandeur brillent à la place de ces lumignons jaunâtres du gaz d'autrefois, tout est pour le mieux dans la meilleure des villes possible ! » Dans ce texte de science-fiction, en plus d'être éclairées à l'électricité, les rues sont pavées et nettoyées, les pauvres, pris en charge.

Un cirque en héritage

En qualité d'édile, Jules Verne parviendra surtout à faire construire un cirque d'hiver polygonal, comme celui de Paris, et qui fait toujours la fierté de la ville. Prouesse technologique, le bâtiment ne comporte pas de pilier central. Situé à deux pas de chez lui, le chantier intéressa l'amateur de nouvelles techniques. Mais ce n'est pas ce bâtiment qui fait aujourd'hui la renommée de Jules Verne. Après son premier succès en 1863 avec *Cinq Semaines en ballon*, il publia 62 romans d'aventures, dont la plupart exaltent le progrès scientifique. Déçu d'être cantonné aux œuvres pour la jeunesse, il aurait été bien étonné de savoir qu'il est aujourd'hui le deuxième auteur le plus traduit dans le monde après Agatha Christie ! ■



L'observatoire de la maison de Jules Verne.

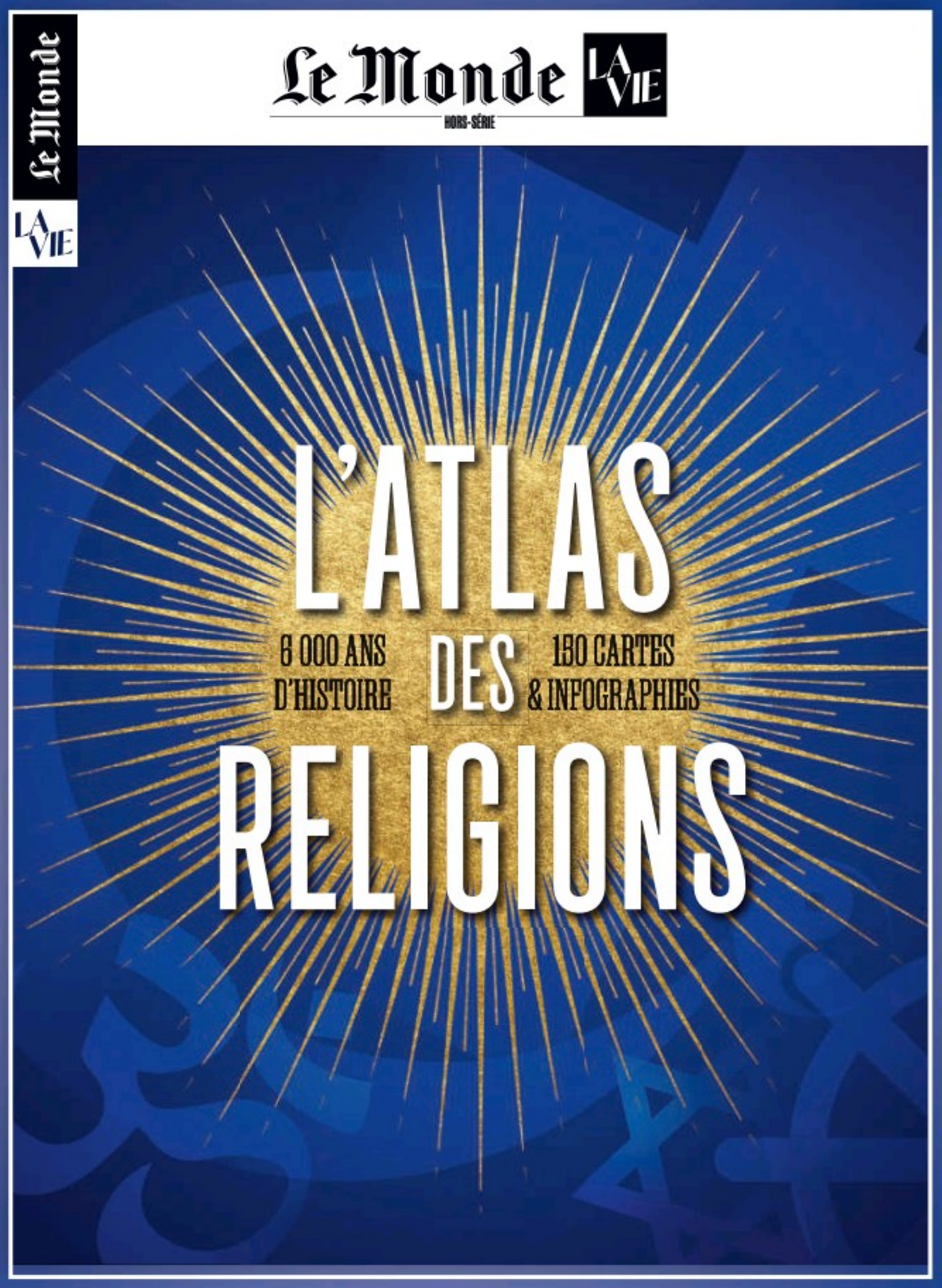
OLIVIER RATEAU / ISTOCK

CLAIRE L'HOËR
JOURNALISTE ET HISTORIENNE

Maison de Jules Verne

2, rue Charles-Dubois, Amiens
Ouvert tous les jours, sauf le mardi
Informations sur **amiens.fr**

Cirque Jules-Verne
place Longueville, Amiens
cirquejulesverne.fr



L'ATLAS DES RELIGIONS

À l'heure où les religions bousculent les enjeux de l'actualité mondiale, il est plus que jamais indispensable de mieux les connaître.

Cet atlas offre une vision approfondie du paysage religieux mondial sur 6 000 ans d'histoire, en près de 200 cartes et avec l'analyse des meilleurs experts.

Pour comprendre combien le fait religieux est incontournable dans la formation des cultures et des identités, questionne toujours les sociétés d'aujourd'hui (définition de la laïcité, place des femmes...) et fait l'objet d'instrumentalisation politique (choc des civilisations, islamophobie et antisémitisme...).

FORMAT : 22 X 30 CM
164 PAGES

EN VENTE SUR BOUTIQUE.HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM

Commandez par téléphone, c'est 100 % sécurisé !
01 48 88 51 05

BON DE COMMANDE

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de Histoire & Civilisations à :
Histoire & Civilisations /VPC
TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
L'atlas des religions	02.3671	14,90 €	___	___ €
Participation aux frais de port				+ 3,90 €
Total de la commande				___ €

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/01/2026 pour la France métropolitaine. Livraison entre 7 à 10 jours à réception du bon de commande.

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 11469 - 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

☐ M. ☐ Mme

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

_____

Code postal _____ Ville _____

Tél. _____

25E3O

E-mail _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) :

☐ des offres de *Histoire & Civilisations* (avantages abonnés, découverte des hors-séries...)

☐ des offres des partenaires de *Histoire & Civilisations*

HISTOIRE MILITAIRE

Le cheval, combattant malgré lui ?

Pourquoi les armées utilisaient-elles des chevaux, alors que ce sont des animaux très craintifs ?

JOËL, TOURS



BRIDGEMAN IMAGES

Officier de chasseurs à cheval de la Garde impériale, chargeant. Tableau par Théodore Géricault. 1812. *Musée du Louvre, Paris.*

Comme tous les herbivores, le cheval est un animal sinon craintif, du moins méfiant, attentif au moindre danger (un « grand nerveux », dit le poète Francis Ponge), dont le salut face aux prédateurs est non pas dans l'affrontement, mais dans la fuite. On peut donc s'étonner de voir cet animal devenu, au contraire, une représentation du pouvoir et de la conquête. Les chevauchées d'Attila, derrière lesquelles « l'herbe ne croît plus », les invasions dévastatrices de Gengis Khan, les charges de cavalerie napoléoniennes ont fini par donner du cheval une image à l'exact inverse de sa nature profonde.

Ce n'est pas le moindre des nombreux paradoxes qui caractérisent la relation homme-cheval, à commencer par celui d'une coopération entre les deux espèces, l'une carnivore, l'autre herbivore, autrement dit entre un chasseur et son gibier. Cette relation improbable, presque contre nature, a une explication : c'est la domestication.

Il faut commencer par souligner le fait qu'il s'agit d'un phénomène récent. Alors que l'homme observe et chasse le cheval depuis les temps les plus anciens (les représentations de chevaux de la grotte Chauvet datent de 35 000 ans), les premiers signes de la domestication ne sont datés que de 5 000 ans. Il aura donc fallu 30 000 ans pour que l'homme parvienne à apprivoiser cet animal fuyant.

Un animal grégaire

Les travaux récents menés par le paléogénéticien Ludovic Orlando (CNRS, université de Toulouse) tendent à prouver que les premiers buts de la domestication n'étaient pas l'emploi du cheval – attelage et équitation –, mais la consommation du lait et de la viande. Cette première approche se serait produite, semble-t-il, 4 200 ans avant notre ère dans les steppes du nord du Caucase.

À la différence des grands prédateurs, souvent solitaires, le cheval, animal grégaire, n'éprouve nul besoin de s'écarter de son troupeau ni d'aller chercher l'aventure ailleurs. Ce n'est qu'au contact de l'homme que le cheval a commencé à nomadiser. La domestication a donc radicalement transformé le cheval : animal plutôt casanier, il est devenu le moyen de voyager, de découvrir le monde ; animal plutôt paisible, il est devenu l'instrument des conquêtes, le fer de lance des armées, l'exécutant innocent de la curiosité et de la folie des hommes. En utilisant le cheval pour atteindre ses objectifs, l'homme n'a donc pas cherché à profiter de son tempérament plutôt pacifique, mais a su employer sa force, grâce au dressage pratiqué par l'équitation militaire et à la confiance établie entre le cavalier et sa monture. ■

JEAN-LOUIS GOURAUD
HISTORIEN, SPÉCIALISTE DU CHEVAL

? Qu'elle soit en lien avec un sujet abordé dans le magazine ou non, vous pouvez poser votre question d'histoire à

courrierdeslecteurs@mp.com.fr

NOUVEAU



LES EMPEREURS QUI ONT FAIT LA CHINE
UN HORS-SÉRIE DE 212 PAGES - **14,90 €**
CHEZ VOTRE **MARCHAND DE JOURNAUX**
SUR **BOUTIQUE-HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM**

EXPOSITION IMMERSIVE

MAGELLAN

UN VOYAGE QUI CHANGEA LE MONDE

22 OCTOBRE 2025
1ER MARS 2026

MUSÉE NATIONAL DE LA MARINE
PARIS-TROCADÉRO

DESSINS : REMEMBERS. Adapté de la collection documentaire « L'incroyable périple de Magellan » écrite et réalisée par François de Riberolles, produite par Camera Lucida. © Camera Lucida Productions – Arte France – Minimal Films – Belgica Films – Sarena Productions – 2022 / Design graphique de l'affiche : Justine Gavotte

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

EN CO-PRODUCTION AVEC
lucid realities
camera lucida

CIC

RATP arte JUNIOR Le Point HISTORIA connaissance des arts Le Parisien RTL